



Le Transfuge

par

Sanashiya

1. I x 1 - La quintessence du connard
2. I x 2 - Nightingale mon amour
3. I x 3 - Au son des douze coups de l'église
4. I x 4 - Le goût des choses simples
5. I x 5 - Et joyeux anniversaire !
6. II x 1 - Anatomie de la haine
7. II x 2 - Le détenteur des clés du Temps



I x 1 - La quintessence du connard

.oOo.

(Jeudi 8 novembre)

- Je te largue.

Il me fixe, les yeux écarquillés, les narines frémissantes, bouche bée. Puis il cligne des yeux. Et me demande de répéter. Pourtant, je suis sûr d'avoir parlé dans un français compréhensible... Alors je répète, puisqu'il en a tellement envie. Je. Te. Largue. Assez clair pour toi ?

- Mais... Mais ça fait à peine une semaine qu'on sort ensemble ! s'exclame-t-il, déboussolé.

Tiens - première fois qu'on me la sort, celle- là. Je hausse un sourcil surpris - une semaine, c'est une éternité ! - avant de répondre :

- C'était suffisant pour que je me rende compte qu'on n'était pas faits pour aller ensemble.

Bon, j'avoue, je ne suis pas un garçon très sympa. Surtout avec mes futurs ex, et étrangement, ils sont assez nombreux. Est-ce que c'est le challenge qui les attire, ou juste le physique ? Ça, je ne saurais pas dire, mais une chose est sûre, ce n'est pas le manque qui vient frapper à ma porte. Quand il y en a un qui s'en va, dix autres arrivent pour le remplacer.

Aujourd'hui, ça commence dès le resto universitaire, à midi. À peine assis, le plateau posé sur la table, que quelqu'un que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam vient s'asseoir en face de moi.

- Alors, Gabriel, j'ai appris que tu étais libre ?

Je lève les yeux vers ce type - totalement inconnu au répertoire, mais il se peut qu'il me connaisse, lui ; je n'ai absolument pas la mémoire des visages. Si ça se trouve, on suit quelques cours ensemble, et à tous les coups, il m'aura déjà parlé une fois ou deux. Du moins, c'est ce que me fait dire son entrée en matière ; est-ce qu'un type à qui vous n'avez jamais parlé viendrait vous voir pour discuter cash de votre situation amoureuse ? Même à moi, qui ne suis pas trop à cheval sur ces choses-là, ça me paraît assez improbable.

- Les nouvelles vont vite, je l'ai largué ce matin seulement.

- On va dire que j'étais au taquet, dit-il avec un sourire. Puisque tu es libre, est-ce que ça te dirait de sortir avec moi ?

Voilà, c'est chaque fois la même chanson. Je redeviens célibataire, et aussitôt, des gens que je connais à peine se précipitent vers moi pour qu'on sorte ensemble, comme s'ils n'attendaient qu'une chose, être le prochain mouchoir que je jeterai après utilisation. Comment voulez-vous que je croie à l'amour, dans ces conditions ?

Mais, mettons en pause, si vous le voulez bien, et revenons un peu en arrière. Parce qu'il faut que je vous dise que même si j'agis comme un connard à l'heure actuelle, ça n'a pas toujours été le cas. Et pour ma défense, le fait d'enchaîner des relations d'une semaine participe plus d'une recherche sociologique sur les moeurs humaines que d'un besoin maladif de sexe.

Le fait que j'en sois là où j'en suis actuellement tient en vérité à deux choses ; la première, c'est le fait de m'être fait brutalement larguer par mon tout premier amour, pour dire ça de façon romantique ; enfin, plus concrètement, je le vois plutôt comme la personne qui m'a bien fait comprendre par A + B que j'étais gay. Même s'il y avait de l'amour de mon côté, sans aucun doute. Pas du sien, mais enfin, à treize ans, quand on s'occupe du chapiteau qui se dresse dans votre caleçon tout en vous embrassant dans le cou, vous prenez ça pour de l'amour.

Erreur fatale.

Malheureusement, l'illusion s'est brisée au moment où j'étais le plus dépendant de lui. Mine de rien, ça vous apprend la vie ; j'ai vite dégagé de mon champ de réflexion ces conneries d'amour, de réciprocité, et ces autres bêtises que le mauvais génie de l'adolescence vous souffle au creux de l'oreille.

La deuxième chose, c'était ma meilleure amie au collège et au lycée, Nina, une fille qui en avait dans la caboche, mais qui partait dans des délires psychotiques dès qu'il était question d'amour. Elle filait tellement loin que je n'arrivais même plus à la suivre. Sa tête était pleine d'étoiles, de fleur bleues, de petits coeurs et d'anges virevoltants assis sur des nuages, arc dans les bras et flèches ensorcelées dans le carquois. Elle aimait surtout tout ce que j'avais surnommé "l'Amour en Deux Mots" : le Premier Amour, le Grand Amour, le Véritable Amour, l'Amour Parfait, et cetera. Rien qu'à en parler, elle devenait hystérique.

En dehors de ça, c'était une fille bien, mais dès qu'on touchait à ce sujet, elle devenait complètement monomaniacque - et moi, je soutenais mordicus que l'amour n'existait pas, alors forcément, on n'était pas du tout sur la même longueur d'ondes. Je me souviens de discussions philosophiques assez épiques, qui d'ailleurs, nous ont permis de choper la



mention très bien au bac L, l'énoncé de philo portant justement sur ce thème.

En terminale, j'avais déjà commencé à sortir avec n'importe qui, beaucoup moins toutefois que le grand n'importe quoi actuel - la genèse, en gros - et le moins qu'on puisse dire, c'était que Nina n'approuvait pas trop ma conduite. Alors, pour qu'elle me fiche la paix, j'ai fini par lui dire que c'était un double défi que je m'étais lancé là : me prouver à moi-même que l'amour existait vraiment, et trouver mon Véritable Amour parmi toutes ces conquêtes. Avec une formulation comme celle-là, je la tenais - de récalcitrante, elle s'est montrée subitement très enthousiaste, et c'est avec son aval que j'ai réellement commencé à enchaîner les relations.

Le fait est qu'elle m'a influencé, tout de même ; j'ai vraiment essayé de tomber amoureux de mes ex. Mais ça devait être mission impossible (ou alors, comme le disait Nina, c'est que je n'étais pas "tombé sur le bon"), parce que ça n'est jamais arrivé. Au mieux, j'avais de l'affection, et ça durait deux mois grand maximum ; au pire, j'avais de l'aversion, et là, dans les trois jours, c'était plié.

Et puis, au fur et à mesure, j'ai fini par me rendre compte que la seule chose qui les intéressait vraiment, tous, c'était mon physique, ou mon image, ou le challenge - mais pas ma personnalité, ça, c'était certain. Bon, certes, rien de nouveau sous le soleil, puisque c'est depuis le collège que je suis intimement persuadé que seul l'intérêt vous pousse à fréquenter quelqu'un ; mais j'ai pensé à Nina, qui se berçait depuis tant de temps de douces illusions, et je me suis dit que la chute allait être rude quand elle redescendrait enfin.

Maintenant, revenons un peu à nos moutons. Prenant au pied de la lettre le "défi" que je me suis auto-lancé, j'ai pris pour habitude de ne jamais refuser à quelqu'un de sortir avec lui (sauf s'il me rebute physiquement, mais c'est un autre problème, donc passons). Comme je l'ai dit à Nina, qui sait si mon Véritable Amour ne se cache pas parmi l'un d'entre eux ? Par conséquent, ce type, que je ne connais même pas, et qui me propose de sortir avec lui, c'est un fait ; il a sa chance.

Mais enfin, même si je suis un mec facile - pour ne pas dire une vraie pute... - mon ouverture d'esprit ne va pas jusqu'à sortir avec quelqu'un dont j'ignore jusqu'au nom.

- Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

- Mais on est ensemble en cours de latin...

Première déception que je lui inflige. M'est avis que c'est loin d'être la dernière.

- On est plus d'une trentaine en cours de latin, je rétorque.

Il est drôle, lui. Comment je suis censé me rappeler de toutes les têtes de mes camarades ?

- Oui, mais on a déjà parlé quelques fois ensemble, tu te rappelles pas ?

- Honnêtement, non. Maintenant tu me dis ton nom, ou je dois le deviner ?

- Euh, Hugo, finit-il par répondre. Je t'ai passé toutes mes notes de cours il y a deux mois, tu ne t'en souviens pas ? D'ailleurs, tu ne me les as jamais rendues...

- Ça doit être parce que je ne m'en souviens pas, en effet...

Physiquement, comment est-il, ce type ? Plutôt banal. Cheveux bruns, yeux marrons, un visage pas moche, mais pas franchement remarquable. Sapé normalement, un jean avec des converses usées jusqu'à la moelle (il a fait le Vietnam avec ou quoi ?), un pull noir, bref, rien qui se démarque. Pas que la banalité soit une mauvaise chose ; on peut trouver des perles cachées sous une apparence on ne peut plus ordinaire (dans le domaine sexuel, bien entendu) - et puis, moi qui me plains que les autres ne s'intéressent qu'à l'image que je donne, ce serait vraiment stupide de ma part de juger quelqu'un sur son look.

- Hugo, donc...

- Oui...

Il a l'air un peu intimidé ; c'est vrai que je ne suis pas franchement le genre de gars qui cherche à mettre les gens à l'aise. C'est comme cette histoire de silence gêné : Nina, par exemple, ne supporte pas de rester silencieuse avec quelqu'un qu'elle connaît à peine - pour elle, un blanc sera toujours synonyme de malaise. Moi, c'est le genre de considération dont je me fous totalement ; et si ça met l'autre mal à l'aise, eh bien, c'est son problème psychologique personnel, et ça ne me regarde pas.

- Alors, est-ce que tu veux sortir avec moi ? redemande-t-il d'une voix moins assurée.

- Si tu veux, mais je te connais à peine.

C'est la phrase que je sors tout le temps, pour que l'autre ne s'imagine pas que je ressens quoi que ce soit envers lui ; j'ai eu des cas comme ça où l'autre était persuadé que j'étais amoureux, et au final, quand il s'agissait de les quitter, c'était l'enfer sur terre - ils s'accrochaient à moi en pleurant, et j'en garde de très mauvais souvenirs. Heureusement, ce n'était pas si fréquent que ça.

- Je sais, répond-il avec hésitation, mais justement, tu pourrais apprendre à me connaître. Et peut-être que tu me trouveras intéressant et à ton goût, si ça se trouve...



Au moins, en voilà un qui n'a pas l'air de se faire d'illusions sur mon mode d'emploi. Un bon point pour lui. Je n'aime pas les gens qui se font des films.

- Pourquoi pas, en effet ?

- Alors, tu acceptes ?

Mettons en pause. Je sais - d'aucuns diraient que c'est un manque de respect total envers la personne que je viens de quitter que de sortir avec quelqu'un d'autre deux heures à peine après l'avoir largué. Ce en quoi, bien sûr, je ne peux pas leur donner tort. De ce fait, je laisse toujours un intervalle d'une journée entre l'ancienne et la nouvelle relation.

Au lycée, ou même durant ma première année de fac, je n'avais pas ce genre de principes, et ça n'a pas toujours facilité les choses ; mais la maturité - ou plutôt l'expérience, parce que "mature" n'est pas un terme très adapté pour qualifier ma conduite - bref, l'expérience aidant, j'ai fini par mettre en place cette journée de break entre deux relations. D'un point de vue sociologique, l'expérience a été surprenante ; non seulement les ex le vivaient mieux, mais les futurs ex aussi. Une journée étant le minimum - mais ça m'est arrivé de faire des break d'une semaine (rarement plus, cela dit), surtout si la relation précédente avait eu une certaine importance - à mes yeux, évidemment ; tout est relatif, après, et sortir avec quelqu'un pendant trois semaines ne représente peut-être pas grand-chose aux yeux de personnes qui ont l'habitude de rester deux ans minimum avec leur partenaire.

Pour moi, trois semaines, c'est déjà très correct, et ça mérite bien trois jours de break.

Bref - j'ai une tendance certaine à partir en digressions. Revenons à ce Hugo-cheveux-bruns-yeux-marrons, qui se tient devant moi, immobile, anxieux, en l'attente de ma réponse.

- Alors, Hugo...

Il se redresse sur sa chaise, et je le vois pâlir, ce qui me permet de remarquer quelques rares tâches de rousseur qui ornent ses joues ça et là.

- Je ne refuse pas, mais reviens me voir demain, d'accord ? Je viens juste de le quitter, je ne peux pas accepter tout de suite, ce ne serait pas respectueux.

Et voilà - c'est la phrase miracle. Ses épaules s'affaissent, ses joues retrouvent des couleurs, et il esquisse un sourire. Je pense que l'efficacité de ce principe vient du fait que si je montre du respect envers les ex, l'autre se dira que si un jour je le largue, lui aussi y aura droit - et donc, il craint moins la fin inexorable.

Enfin, c'est ce que je me suis laissé dire.

- Pas de problème, dit-il finalement. Je reviendrai te voir demain.

Il se lève, n'esquisse pas un geste vers moi, ne me tend pas la main pour que je la serre, et j'apprécie - peut-être qu'il sera le genre de mec pour qui je pourrais avoir une sincère affection, à défaut de tomber amoureux. C'est arrivé, après tout ; ma plus longue relation amoureuse à ce jour a duré deux mois, et à ma façon, je tenais vraiment à lui.

Simplement, deux mois sans parvenir à tomber amoureux de son partenaire, c'est déjà trop, et c'est bien parce qu'on en était conscients tous les deux qu'on a arrêté de se voir. D'ailleurs, c'est ma seule relation où la rupture a été décidée d'un commun accord.

Hugo s'éloigne, et je reste seul avec ma pizza, mon ice-tea et ma **compote de pomme** - mais pour combien de temps ? Pour aujourd'hui, je suis célibataire - même si c'est une vision du célibat si déformée que je doute qu'on puisse vraiment l'appeler comme ça. Quoi qu'il en soit, c'est le Jour de Break ; cette journée si agréable où je ne suis pas obligé de me forcer à aimer quelqu'un.

Je vais la savourer.

.oOo.

(Lundi 12 novembre)

Il est 22h30, et je suis encore loin d'être couché - ce soir, comme quatre autres soirs par semaine, je bosse au Nightingale, un bar gay qui m'emploie comme serveur depuis ma toute première année de fac. C'est devenu ma deuxième maison, en quelque sorte, et les gens qu'on y croise sont comme ma deuxième famille. Dans le rôle du père, Gerald, le propriétaire et barman. D'origine irlandaise, il a émigré en France vers ses quinze ans, mais il n'a jamais pu se débarrasser de l'accent qu'il a quand il parle. C'est un type bien trapu et plutôt bourru, mais du moment qu'on le laisse tranquille, il sera le plus gentil des hommes. Vu qu'il tient un bar gay, ça serait logique qu'il en soit, mais je ne lui ai jamais connu de relation amoureuse, que ce soit avec des hommes ou des femmes, et je ne l'ai jamais vu répondre à des avances. (Enfin, je n'ai jamais vu personne lui faire d'avances, non plus. Ça doit sans doute jouer.)

Ensuite, il y a mes frères, les autres collègues ; Jorge, deuxième barman, mon âge, que je prenais pour un Don Juan avant de me rendre compte qu'il était amoureux fou d'un de ses amis depuis des années ; Yonsaeng, 19 ans, serveur, le naïf et maladroit de service, mais à qui personne n'arrive à en vouloir à cause de l'innocence de son regard ; et enfin Maxence, un peu plus âgé que moi, le genre "grand frère sympa", que tout le monde vient voir en cas de problème, le



bras droit du patron. Il y a parfois d'autres employés qui bossent en intérim pendant que mes collègues prennent leurs congés, mais je ne suis pas vraiment proche d'eux, ils ne travaillent pas ici assez longtemps.

Alors que je suis en train de laver des verres à bière derrière le bar, quelqu'un me tape sur l'épaule.

- Tu fais la fermeture ? me demande Gerald avec sa voix bourrue et son accent clairement perceptible.

- C'est pas ce qui était prévu ?

- Si, c'est bien comme ça. Il n'y a pas beaucoup de monde, ce soir, alors je vais rentrer, Jorge va me remplacer. Vous fermerez le bar à deux.

- Roger.

Le Nightingale est situé dans la rue Solférino, où toute la société étudiante se précipite le jeudi, le vendredi et le samedi ; en dehors de ça, les débuts de semaine sont plutôt calmes, et ce soir, nous sommes lundi. Il y a une petite dizaine de personnes qui sont là à prendre un verre, dont un petit groupe de quatre jeunes, et les autres étant des gens d'âge moyen seuls ou à deux, des ombres de comptoir, que la vie efface lentement. J'observe particulièrement un homme assis seul à l'écart, sur le côté du bar, en train de se perdre au fond de son verre. Sans doute la trentaine, et déjà plus rien à attendre de la vie - je n'ai jamais vu un regard aussi vide que le sien lorsqu'il m'a commandé son gin.

Comme s'il avait entendu mes pensées, il lève les yeux vers moi :

- Barman...

Jorge, en train de laver des verres derrière le bar, comme tout bon barman qui se respecte, me jette un coup d'oeil pour me dire d'y aller, et je m'approche de l'homme, un sourire commercial plaqué sur les lèvres.

- Vous désirez, monsieur ? Un autre gin ?

- Pas vraiment... Enfin, si, donnez-moi en un quand même...

- Je vous apporte ça.

Sa voix est aussi vide que son regard. Ce qui est bien, avec ce bar, c'est que quand j'y travaille, je suis très motivé à réussir mes études de lettres ; tout vaudra mieux plutôt que de finir pilier de bar comme un de ces types.

- Voilà votre gin...

- Merci...

Il a la voix qui tremblote, et pour avoir entendu cette intonation chez beaucoup d'autres gars que je venais juste de quitter, je comprends qu'il est au bord des larmes.

- Désolé, bafouille-t-il, c'est pas la joie, ce soir.

Ça, ça annonce un besoin d'épanchement imminent ; le genre de moment où tout le monde prend la fuite en disant "je vous comprends, bon courage, bon je vous laisse, j'ai à faire", et en pensant "eh, c'est pas SOS amitié, ici!". Mais moi, ça ne m'a jamais dérangé d'être à l'écoute des gens. Sociologiquement, c'est quelque chose de très intéressant. J'aime beaucoup étudier les différents comportements humains face aux événements banals qui touchent tout un chacun : un obstacle, et tant de manières différentes d'y faire face - ça m'a toujours fasciné.

C'est socio que j'aurais dû faire, à la place de lettres modernes ; mais je n'avais pas envie de voir une de mes marottes froidement disséquée et analysée en cours. Un loisir doit rester un loisir ; à partir du moment où on se met à l'étudier sérieusement, il perd tout son charme. Comme pour le piano, quand j'étais gamin ; quand j'ai atterri dans ma famille, à sept ans, j'étais toujours installé sur le tabouret trop grand pour moi, à jouer n'importe quoi et à inventer des soi-disant mélodies que j'étais très fier de montrer à mes parents adoptifs ; puis ma mère m'a inscrit au cours de solfège et de piano, et ma passion n'a même pas mis un an à s'évanouir. Ou alors, j'étais déjà de nature à me laisser facilement, qui sait...

- Qu'est-ce qui vous arrive, si c'est pas indiscret ?

Et là, l'homme lève le regard vers moi, et pour la première fois, je vois une étincelle dans son regard - de la détresse, et aussi le soulagement que quelqu'un soit prêt à l'écouter. C'est pas en tant que barman que j'aurais dû travailler, mais plutôt en tant que standardiste des numéros verts d'entraide et d'écoute. Je suis sûr que c'est le genre de job qui m'aurait botté, en plus.

- C'est une sale journée, commence-t-il. Ou plutôt, une sale semaine... Je sais plus quoi faire...

- Vous vous êtes fait virer de votre boulot ?

- Non, répond-il tristement. Enfin, ça ne saurait tarder, mais pour l'instant, j'ai encore un job...

- Alors, quel est le problème ?

- Que voulez-vous que ce soit ? Je me suis fait larguer, hier...

Ah, voilà les limites de mes capacités d'auditeur. L'Amour, encore lui... Et cet homme, je peux compatir à sa douleur, mais je suis incapable de le comprendre véritablement.

- Vous l'aimiez vraiment ?



- Je ne serais pas dans cet état si c'était pas le cas, répond l'homme tristement. Pourtant, on n'est restés ensemble que deux mois seulement...

Seulement deux mois ? Et dire qu'à mes yeux, un mois, ça représente déjà une éternité... Comme quoi, la notion du temps varie complètement en fonction de la personne.

- Pourquoi vous vous êtes séparés ?

- Il m'a dit qu'il ne m'aimait plus... Comme ça, tout bêtement.

- Eh bien, vous n'allez peut-être pas apprécier ce que je vais dire, mais il vaut mieux qu'il vous le dise au bout de deux mois plutôt qu'au bout d'un an, pas vrai ?

- J'aurais préféré passer les dix mois de différence avec lui, je crois, répond-il lentement.

- Et ça vous aurait fait dix fois plus mal lorsqu'il vous aurait quitté au bout d'un an...

- Peut-être, oui, répond-il, pensif. En fait, il m'a quitté brutalement, comme ça, presque sans explications... Et je voudrais juste parler encore une fois avec lui pour bien tout comprendre. Le problème, c'est qu'il ne veut plus me voir...

- Il vaudrait mieux que vous tiriez simplement un trait sur cette histoire, non ?

Il vide son verre de gin d'un coup, s'ébroue comme un chien qui sort de l'eau, et dit :

- Je tirerai un trait quand je l'aurai revu... Oui, je vais l'appeler, je vais lui dire de venir...

Je prends le ton le plus gentil que je peux trouver dans mon répertoire pour répondre :

- Vous feriez mieux de faire ça sobre, sinon il ne vous prendra pas au sérieux, vous savez...

- De toute façon, il répond avec une lucidité étonnante pour quelqu'un qui commence à être passablement éméché, il m'a déjà largué, alors il ne me prendra plus jamais au sérieux...

C'est vrai qu'il n'a plus grand-chose à perdre, j'imagine. J'emmène ses verres vides de gin derrière le comptoir alors qu'il prend son téléphone, et il me fait signe de lui en ramener un autre, tout en attendant la voix qui ne devrait pas tarder à décrocher.

- Ce type est chelou, me murmure Jorge lorsqu'il me voit remplir un autre verre pour lui. Tu devrais arrêter de le servir pour ce soir, où il va rouler sous le comptoir avant la fermeture.

- Il est en train de donner rendez-vous à son ex, je réponds sur le même ton, j'imagine qu'il lui faut bien un autre gin pour surmonter ça. Mais c'est le dernier que je lui sers, de toute façon.

Lorsque je ramène le verre plein d'alcool à l'homme, il est encore au téléphone, et sa voix prend des accents suppliants :

- Juste ce soir, je t'en prie. Juste pour que je comprenne...

Pendant qu'il parle, je l'observe. Il a tout du type dominé jusqu'à la moelle ; je n'arrive pas vraiment à imaginer son ex, mais la seule chose dont je sois sûr, c'est qu'il ne pourra pas être plus mou que lui. Je le regarde, pendant qu'il dit à son ex qu'il avait gardé sa montre et que comme ça, s'ils se voient, il pourra la lui rendre - et je me dis que cet homme, que j'essaie de reconforter, est pile le genre de type que je quitterais au bout d'une semaine maximum. Ce n'est pas que j'ai un style de personne qui me plaît plus particulièrement, mais j'ai du mal avec les gentils toutous. Malheureusement, de nos jours, c'est rare de rencontrer quelqu'un qui ait vraiment de la poigne. Ou alors, je les intimide, ce qui serait quand même drôlement triste.

- Oui, au Nightingale... Merci beaucoup... Je t'attends...

Tiens, on dirait qu'il a fini par avoir gain de cause avec son ex. Il lève les yeux vers moi, et balbutie :

- Il sera là dans dix minutes... Je fais quoi ?

- Vous n'avez rien à faire. Sauf si vous vous imaginez avoir encore une chance avec lui, mais ce n'est pas le cas, pas vrai ?

- Je sais, mais si jamais c'était le cas...

Voilà, ça, c'est la chose la plus idiote qui ait jamais été inventée après l'amour : l'espoir. Vous voulez une définition personnelle du concept ? Facile : l'espoir, c'est ce qui se brise inévitablement sur les rochers de la réalité à un moment ou à un autre. C'est comme ça que je le vois, en tout cas : pas d'illusion, pas de déception. C'est une pensée simple que tout le monde devrait mettre en pratique, à mon avis. Ce type, qui espère que son ex retournera avec lui, il est en train de se faire une montagne d'illusions ; je n'ose même pas imaginer de quelle hauteur il va tomber quand l'autre lui dira que c'est définitivement terminé.

Il vide à nouveau son verre de gin - c'est peut-être la meilleure chose à faire pour que la chute soit moins brutale.

- Gabriel !

Je me tourne vers Jorge qui me fait signe de venir le voir, et je laisse seul l'homme qui attend tristement son ex, assis devant son gin. C'est quand même con, l'amour... Je crois que même Nina descendrait de son nuage si elle voyait ça.

- Qu'est-ce qu'il y a, Jorge ?



- Écoute, je sais que c'est pas cool de ma part de te lâcher comme ça, mais j'ai reçu un message urgent, est-ce que ça t'embête de faire la fermeture tout seul ?

Jorge. Voilà quelqu'un qui est l'incarnation même des illusions sans espoir. Complètement amoureux depuis des années d'un type qui ne remarque rien du tout tellement il est à l'ouest, voilà ; en une ligne, c'est toute sa vie qui est résumée. C'est là qu'on se dit que l'amour, c'est vraiment un deal foireux ; il suffit de regarder Jorge en temps normal, un type bien sous tous rapports, qui a de l'humour, une gentillesse à toute épreuve, qui fait en plus de ça des cocktails délicieux, et qui, avec sa carrure, peut aussi servir de videur si besoin est ; mais dès qu'on prononce le prénom "Louis", il devient une vraie femmelette. C'est assez terrifiant, je dois dire.

- Pas de problème, Jorge. Ils ne sont plus très nombreux de toute façon, et à cette heure-ci, personne d'autre ne va arriver.

- Super, merci, Gabriel ! J'te revaudrai ça, promis.

Avant que j'aie eu le temps d'ajouter un mot, il a déjà récupéré ses affaires et refermé la porte du bar derrière lui - rapide, le salopiot. Quand je jette un regard à la salle, je me rends compte que pendant que je tapais dans le social avec le pilier de bar, les trois quarts des autres clients sont venus régler leur addition à Jorge et se sont barrés. Résultat, il ne reste plus grand monde, à part moi, le trentenaire... Et son mystérieux ex, qui s'est assis à côté de lui sans que je l'aie seulement vu entrer.

Ok. Maintenant qu'il est là, je comprends mieux pourquoi l'autre a eu du mal à le laisser partir...

Discrètement, je m'approche d'eux, tout en gardant les yeux rivés sur le nouveau venu : pas de doute, il fait partie de la catégorie des canons top-niveau.

- Je vous sers quelque chose ?

Jeune, le nouveau venu. Mon âge, à peu près. Yeux noirs, cheveux bruns, chemise blanche aux manches retroussées sur peau bronzée... Il lève les yeux vers moi, il accroche mon regard, l'air pas commode. Exactement ce que j'avais en tête quand je pensais à un "type avec de la poigne", un peu plus tôt.

- Un Bloody Mary.

Pour parfaire l'image, une voix grave et sensuelle qui correspond parfaitement à son apparence de bad boy ; à le voir comme ça, c'est limite étrange qu'il ait réellement été l'ex de l'homme qui est assis à côté de lui, qui me paraît à présent aussi terne et banal que s'il faisait partie du papier peint.

Tu m'étonnes que le mollasson veuille retourner avec lui...

Bon, le Bloody Mary - en général, ce n'est pas moi qui m'occupe des cocktails, c'est plutôt Jorge, ou Gerry lui-même, mais vu que je suis seul, j'ai pas vraiment le choix. Heureusement, même si je n'ai jamais été réellement formé pour ça, je me débrouille, et je lui compose son Bloody Mary sans trop de problèmes.

Lorsque je le lui apporte, l'ancien couple est en pleine discussion, et je me dis rapidement que le trentenaire a bien fait de boire tout cet alcool - la chute de trente étages ne va pas tarder, au vu de l'orage qui plane dans la discussion.

- Écoute...

- Non, toi, tu m'écoutes, Vincent !

Ainsi, le pauvre type mollasson s'appelle Vincent. Bon, ça n'a pas des masses d'intérêt, mais en revanche, je ne serais pas contre l'idée d'apprendre le prénom du beau gosse, ça peut toujours servir.

- Tu m'as dit que tu voulais des explications claires et que tu voulais me rendre ma montre. Alors je t'explique clairement : c'est fini entre nous. Ok ? Maintenant, tu me rends ma montre.

- Mais Joshua...

Voilà, donc - Joshua. Pas mal. Comme je l'avais prédit, le dénommé Vincent est totalement dominé par son ex - qui doit pourtant avoir une dizaine d'années de moins que lui. Le problème, c'est que si ça continue comme ça, ça va se terminer en pugilat, et moi, je ne suis pas aussi baraqué que Jorge, qui s'interpose toujours quand une baston se déclenche. Vaut mieux que j'essaye d'y mettre un frein à ma manière.

- Et voilà un Bloody Mary...

Je fais glisser le cocktail sur la surface du bar vers le beau gosse, et les deux hommes lèvent le regard vers moi, comme s'ils avaient oublié que quelqu'un était témoin de leur dispute.

- Je vais fermer le bar dans un quart d'heure, je vous conseille de ne pas trop tarder à le boire.

Un sourire commercial en plus - il ne suffit que de ça. Je m'éloigne, et leur discussion reprend sur un ton plus calme. Ne jamais sous-estimer le pouvoir d'une bonne petite diversion.

À peine cinq minutes plus tard, le beau gosse vient régler sa consommation, à l'autre bout du comptoir - visiblement, à voir l'autre type affalé la tête entre ses mains sur le bar, le coup de grâce a dû être porté. Joshua lui jette un regard agacé, et me tend un billet de dix sans un mot.

- Merci d'être passé, n'hésitez pas à revenir si vous le souhaitez...



Un autre sourire commercial, mais qui doit louper sa cible, car il me fixe d'un drôle d'air. Raté.

- Je verrai bien, marmonne-t-il.

Il glisse la monnaie que je lui tends dans sa poche, et prend la porte sans se retourner une seule fois - et je regarde à nouveau Vincent, laissé en plan sur le côté du bar... Pendant un instant, j'ai peur d'être obligé de le raccompagner chez lui, mais finalement, il finit par se lever, les jambes flageolantes, laisse sur le bar un billet dont il ne réclame même pas la monnaie, et sort à l'extérieur comme un zombie, sans prononcer une seule parole.

Ouaip, qu'est-ce que je disais : l'amour, c'est vraiment un piège à cons.

.oOo.



I x 2 - Nightingale mon amour

.oOo.

(Samedi 17 novembre)

Hugo, c'est son nom. En licence d'histoire, brun aux yeux marrons, tâches de rousseur, 23 ans depuis peu, du genre rêveur, et plus ou moins amoureux de moi.

Éjaculateur précoce.

- Et tu vas le quitter ?

- Ben, c'est pas que je l'apprécie pas, mais... C'est quand même un sacré problème.

- Mais Gabriel ! C'est peut-être ton Véritable Amour !

Voilà, rien qu'à ces mots, vous devez être en mesure de situer mon interlocutrice. Nina est assise en face de moi, les sourcils froncés, en train de touiller furieusement un chocolat chaud. Je n'arrive même pas à comprendre pourquoi elle est si en colère - tout bien considéré, Hugo n'est qu'un type comme les autres.

- Pourquoi tu te fâches ? Ça fait déjà une semaine et un jour qu'on est ensemble. C'est honorable, pour un éjaculateur précoce. Je lui ai donné sa chance.

- Parce que tu penses que tu peux juger quelqu'un en une semaine seulement ? C'est tellement présomptueux de ta part, Gabriel. Qu'est-ce que tu dirais, toi, si l'homme que tu aimais te larguait en moins d'une semaine sous prétexte qu'il n'a pas encore réussi à tomber amoureux de toi ?

- Je n'ai pas d'homme que j'aime. Et en plus, je ne suis pas éjaculateur précoce.

- Ça n'a rien à voir !

- Mais si, Nina, ça a *tout* à voir. Toi, imagine, tu sors avec quelqu'un, et il est incapable de te satisfaire sexuellement alors que c'est le seul atout qui aurait pu compter pour que tu le gardes.

- Ce n'est pas le seul atout ! Moi, d'abord, je ne sors qu'avec des garçons dont je suis amoureuse...

- Que tu sois amoureuse d'eux ou pas, ça revient au même : s'il est incapable de te satisfaire sexuellement, ça ne fonctionnera jamais. Il faut être réaliste dans la vie : un couple, ce n'est pas seulement de l'amour, c'est aussi du cul. Et là, avec Hugo, non seulement il n'y a pas d'amour, mais en plus, il n'y a pas de cul. Enfin, rien qui soit digne de ce nom. Alors je ne vais pas perdre mon temps pour lui...

- T'es vraiment un pauvre type, Gabriel...

Oui, eh bien, rien de très nouveau dans tout ça - je ne vois pas pourquoi c'est maintenant qu'elle monte sur ses grands chevaux...

Quoi qu'en fait, j'ai peut-être une idée.

- Oh... Alors toi, tu t'es fait larguer.

- Nan !

- Oh si. Tu as ta tête des mauvais jours et tu m'engueules pour un truc dont t'es parfaitement consciente depuis des années. Ton mec t'a larguée. C'était quand ?

- Avant-hier, avoue-t-elle de mauvaise grâce. Pourtant, je sais pas ce qui allait pas... C'était super, avec lui... Et maintenant, je me sens complètement déprimée...

- Tu vois, je t'avais dit que l'amour, c'était de la merde.

- Arrête de dire ça ! s'exclame-t-elle brutalement. C'est juste que ce n'était pas le bon !

Et voilà, encore ses conneries de "ce n'était pas le bon", de "je trouverai mon Véritable Amour", et tout le tralala. C'est quand même une fille qui n'a pas beaucoup de jugeote : en agissant comme elle le fait, en s'obstinant à sortir avec des garçons dont elle est amoureuse, chaque fois qu'elle se fait larguer, c'est la fin du monde. Tout personnellement, je préfère de loin mon mode de vie : pas d'espoir, pas de déception. Quand je lui explique ça, elle rétorque :

- Tu souffres peut-être moins, mais je m'amuse plus que toi !

Eh bien, peut-être. Mais je ne trouve pas que le jeu en vaille tant la chandelle que ça...

Bon, quoi qu'il en soit, Nina reste ma meilleure amie, qui vient de se faire larguer, et je suis peut-être un connard avec les types avec qui je sors, mais avec mes amis, je suis un type charmant - si si, c'est vrai. Je lui paye son chocolat chaud, et je l'emmène faire les magasins quand on sort du café, et ensuite, je lui paye le cinéma. Un vrai rendez-vous



amoureux, sans amoureux.

- Tu vois, Gabriel, c'est ça que tu devrais faire, avec tes copains !

- Bien sûr, je vais les emmener faire les magasins...

- Au moins, tu ferais une activité avec eux ! C'est important, tu sais ! Si tu ne cherches jamais à les connaître, tu ne pourras jamais tomber amoureux d'eux. C'est logique.

- Eh, Nina, tu sais depuis combien de temps on se connaît ? Depuis qu'on est en sixième. Ça fait onze ans. Tu sais que depuis onze ans, toi et moi, on n'a jamais eu la même opinion sur la question, pas vrai ?

- Si, au début, tu pensais comme moi.

- Les années de collège, ça compte pas ; t'es jeune et t'es con, on y peut rien. Bref, même si ça fait pas vraiment onze ans, ça fait quand même un paquet d'années qu'on est en divergence sur le sujet. Alors qu'est-ce que tu dirais, pour une fois, de me lâcher la grappe ? Ça pourrait être pas mal, non ? Allez, c'est réglé.

Pour toute réponse, elle soupire, d'un air de dire "mais qu'est-ce que je vais faire de toi, Gabriel...". Mais *rien*, en vérité ! Faudrait qu'elle se rentre une fois pour toutes dans le crâne qu'elle est pas ma mère... À petite dose, c'est marrant, mais pas trop quand même.

Le problème de Nina, c'est qu'elle est vraiment sympa tout ce qu'on veut, mais une fois qu'elle a décidé de vous pourrir la vie, elle le fait pas à moitié - même inconsciemment. Je crois que c'est pour ça que tous ses petits copains finissent par se barrer à un moment où à un autre ; ils prennent peur. Je sais que si ça avait été moi à leur place, j'aurais pas mis une semaine avant de m'enfuir. Mais bon, même si elle et moi étions les derniers humains sur la terre, on ne pourrait jamais se résoudre à coucher ensemble. Elle et moi, en couple ? L'enfer sur terre. Littéralement.

- Tu vas larguer Hugo, alors ?

- Je l'appelle ce soir.

- Tu bosses pas au bar ? Je pensais que je pourrais venir boire un verre.

- On y peut y aller si tu veux, mais je n'y bosse pas. Tu veux qu'on y aille quand même ?

- Ouais, et puis comme ça tu pourras appeler ton Hugo et lui dire de te retrouver là-bas... C'est quand même mieux de quitter quelqu'un en face plutôt que par téléphone.

- Tu veux que je le fasse déplacer pour lui annoncer que je le quitte ? Ça serait encore plus méchant que de le quitter par téléphone.

Et puis, c'est pas encore si terrible que ça. Le pire, c'est de se faire larguer par texto, ou par msn ; ça, je ne l'ai jamais fait. Mais enfin, par téléphone, ça va encore.

Pas vrai ?

- Comme tu veux, dit-elle en haussant les épaules.

Oui, précisément, comme je veux ! Si elle commence à se mêler de ma façon de quitter les gens, on a pas fini, non plus.

Le trajet du centre-ville vers le bar suffit pour mettre fin à la relation ; l'avantage, avec Hugo, c'est que depuis le début, il était parfaitement conscient que j'étais du genre connard. C'est certainement pour ça qu'il répond simplement, d'un ton fataliste :

- Je m'y attendais. Désolé, Gabriel, je t'ai fait perdre une semaine... Mais enfin, moi j'ai vraiment passé un moment agréable.

Il est donc le genre de personne à s'excuser au moment où il se fait larguer... Fugitivement, je me dis que s'il n'avait pas eu cet handicapant problème d'éjaculation précoce, on aurait peut-être pu s'entendre un moment, lui et moi. Mais enfin, c'est comme ça.

- Je pourrai quand même venir te parler de temps en temps ?

Ah. Le genre "restons amis". Loin d'être mon style.

- Désolé, mais ça ne va pas être possible, Hugo. Vaut mieux qu'on fasse comme s'il ne s'était rien passé.

De fait, il s'est peut-être passé quelque chose pour lui, mais moi, sa semaine de présence dans ma vie n'a pas révolutionné grand-chose. Lui ou un autre, de toute façon... Aucune différence.

Mais bon, j'ai encore le sens de la diplomatie, et ça, je ne le lui dis pas.

- Je vois, dit-il d'un ton où, malgré tous ses efforts, je sens poindre l'amertume. Tant pis... À plus, alors.

- Ouais, salut, Hugo...

Une petite voix mi-figue mi-raisin pour lui faire croire que je ne suis pas fier de moi, et hop, téléphone raccroché, glissé dans la poche de mon jean, et je soupire de satisfaction. Voilà une affaire rondement menée. Et là, je remarque que Nina m'a observé durant toute ma conversation et qu'elle me fixe avec une curiosité vaguement répugnée.

- T'es vraiment passé maître dans l'art de larguer les gens, fait-elle remarquer. Même pas besoin de cinq minutes !



- Je pouvais pas me permettre d'y passer plus de temps, on allait arriver au bar.

Il est 21h45, et on est samedi soir ; pas encore très tard, en soi, mais le Nightingale commence déjà à être bondé. Même si c'est un bar gay, il y a beaucoup d'hétéros qui viennent y prendre un verre, parce que l'ambiance est agréable, parce que Gerry diffuse de la bonne musique, parce que les cocktails de Jorge sont bons, pour un prix plutôt raisonnable, et parce que le décor est classe. Je pousse les portes d'entrée, tandis que derrière moi, Nina, désespérée par ma réponse, marmonne qu'il faudrait vraiment que je revoie l'ordre de mes priorités.

À peine entré, j'entends déjà mon prénom qui fuse d'un peu partout. Voilà ce que c'est que d'être populaire - et puis, plus logiquement, bossant dans ce bar cinq soirs par semaine, c'est assez normal que j'y sois connu comme le loup blanc. Nina lève les yeux aux ciel avec exaspération tandis que je serre quelques mains et que je souris à certains, et j'arrive devant Jorge, au bar, qui me tape dans la main, l'air réjoui.

- T'es motivé, Gabriel, pour venir ici même quand tu bosses pas !

- Je t'aime trop, c'est pour ça.

Je m'installe sur un tabouret en hauteur, en face du bar, et Nina prend place sur celui à ma gauche - ou plutôt, l'escalade, parce qu'avec sa taille de lilliputienne, le tabouret lui arrive presque à la poitrine.

Bon ok, j'exagère un peu.

- En fait, c'est moi qui ai voulu venir, explique-t-elle une fois assise. Ça va, Jorge ?

Nina n'est pas vraiment une "régulière" du bar, mais elle vient quelques fois boire un verre pour parler avec moi pendant que j'y travaille, et comme c'est mon amie, Jorge et les autres la connaissent bien, maintenant. Pendant qu'ils se disent bonjour, j'observe un peu les gens qui sont là - un de mes passe-temps préférés. Selon les jours, la fréquentation change drastiquement ; le samedi, on y trouve des gens intéressants, mais j'ai rarement l'occasion d'y être, puisque c'est mon soir de congé, avec le mercredi. Du coup, c'est avec plaisir que je fais glisser mon regards sur les piliers de bars - les habituels - les visiteurs d'un soir, les groupes d'étudiants déjà éméchés, et tous ces gens qui ont choisi de venir boire un verre, ce soir précisément, dans ce bar, à cette heure.

- Ooh, c'est pas vrai, Gabriel, t'as déjà largué ton mec ?

Ça, c'est la voix de Jorge, qui me tire de ma contemplation distraite. Je pivote vers lui, et je découvre qu'il m'a servi un verre de Karmeliet sans que je lui aie rien commandé encore - brave type.

- Ben quoi ? Une semaine et un jour, Jorge !

- Mais c'est ridicule, une semaine et un jour.

- Oh, tu vas pas t'y mettre, toi aussi. Et toi Nina, efface-moi ce sourire triomphant de ton visage.

Non parce que forcément, entre une fille qui ne croit qu'au Grand Amour et un mec qui se consume depuis des années pour une seule personne, il y a forcément des atomes crochus. Des avis communs. Des alliances tacites.

- Tu devrais essayer de te fixer avec quelqu'un plus longtemps, mon vieux...

Et voilà, qu'est-ce que je disais.

- C'est bon, Jorge, épargne-moi la morale, j'ai déjà Nina pour ça, et ça me suffit largement, crois-moi.

- Ok, ok.

Bon, l'avantage de Jorge, par rapport à Nina, c'est que quand je lui demande de me lâcher la grappe, il le fait aussitôt. Nina, elle, elle s'accroche comme un bouledogue au mollet d'un gosse.

- Bon alors, t'es célibataire, du coup ? résume-t-il. Jusque lundi, j' imagine ?

- Je sais pas, on verra bien si quelqu'un vient se proposer.

Ma devise : vis au jour le jour. Si personne ne vient me voir (possible, après tout ! bien que peu probable...), eh bien je resterai célibataire pour quelques jours, et voilà. Prendre la vie comme elle vient et ne jamais se plaindre : je serais juste un peu en manque d'activité sexuelle, mais enfin, du moment que ça ne dépasse pas la semaine ou les dix jours, c'est pas la mer à boire non plus. On n'est pas des bêtes.

Du moins... pas tous.

- Gabriel, c'est toi qui es de service ici, demain soir ? me demande Gerry, qui vient d'apparaître derrière Jorge comme s'il avait transplané.

- Bah oui, patron, comme tous les dimanches. Pourquoi ?

- Parce que j'envisageais de fermer le bar, donc c'est pas la peine de venir. Tu pourras rattraper ton service mercredi soir, ou alors tu prends ça comme un jour de tes congés payés.

Et avant que j'aie eu le temps de répondre, il disparaît tout aussi soudainement - toujours pressé, ce type. Et toujours du genre à prévenir à la dernière minute...

- Heureusement que j'ai rien de prévu mercredi... Il pouvait pas me dire ça plus tôt ? Je te jure...

Voilà quelque chose d'autre à propos de ma personnalité - j'aime beaucoup me plaindre pour des brouilles. Plaintes



que je ne pense pas toujours forcément, d'ailleurs - au fond, ça ne me dérange pas plus que ça de venir bosser mercredi au lieu de demain ; mais c'est pour le principe.

C'est alors que quelqu'un à côté de moi prend la parole. Une phrase banale - barman, l'addition. Mais j'ai l'impression d'avoir déjà entendu cette voix. Je tourne la tête vers son propriétaire, alors que Jorge calcule à combien se monte l'ardoise, et là, je le vois - c'est l'Ex ! Le type canon, qui a largué le trentenaire... Joshua, si j'ai bonne mémoire (et j'ai souvent bonne mémoire pour les beaux gosses).

Installé à côté de moi. Depuis combien de temps ? Impossible de le dire. La place de droite était prise quand je me suis assis - c'était déjà lui ? Ou bien, le siège s'était-il libéré entre temps et le type arrivé après, sans que je m'en rende compte ?

Il paye son addition et s'en va, sans un regard pour moi - il ne m'a sans doute pas reconnu, tout comme moi, je ne l'avais pas remarqué. À peine est-il parti que je me penche aussitôt vers Jorge, qui range les sous dans la caisse.

- Eh, Jorge... Le type qui vient de payer, il était assis à côté de moi depuis le début ?

- Il était là avant que t'arrives, ouaip. Pourquoi ?

Depuis le début, donc... Pas impossible de penser qu'il ait tout entendu de nos conversations pitoyables. De mon célibat récent et de sa fin sans doute imminente. De mon style de vie *particulier*... Ou encore de mon emploi du temps de la semaine.

- Pourquoi ? insiste Jorge.

Pourquoi, en effet ? Un inconnu, rien de plus. Canon - mais inconnu tout de même.

- Pour rien.

Et si ça se trouve, il n'a rien écouté, parce qu'il s'en foutait...

Probable.

.oOo.

(Dimanche 24 novembre)

Moi, j'aime la neige. Depuis tout gosse, depuis que j'ai l'âge de savoir marcher, de me rouler dans les congères et d'ouvrir grand la bouche pour avaler les flocons. Quelque part, sans doute, je suis resté un gamin dans l'âme, quand il s'agit de neige. Je suis du genre à aimer la beauté de la nature, certes, mais point trop s'en faut ; je ne passerais pas des heures, par exemple, à contempler le soleil se coucher derrière un océan, sur la plage d'une île tropicale ou je ne sais pas où.

Mais la neige, c'est différent. C'est une ambiance tellement particulièrement, les flocons qui tourbillonnent dans l'air en silence, les étendues immaculées et scintillantes... Et puis ce calme, surtout - la pluie, par exemple, quand elle tombe, elle vous le fait bien savoir, à grands coups de splitch et splotch en veux-tu en voilà. La neige, on aura beau dire, c'est quand même plus délicat.

Au travers de mes études sociologiques personnelles, et au fur et à mesure de mes années de contacts sociaux avec la clientèle du bar, j'ai pu distinguer plusieurs types de réactions à la neige ; déjà, il y a ceux qui la détestent. À la limite, ils trouvent ça beau quand c'est immaculé, mais voilà, c'est trop froid, c'est trop blanc, c'est mouillé, et en plus, ça coupe toute la circulation, ça bloque les aéroports, ça empêche d'aller travailler, bref, ça fout un bordel monstre. Ensuite, il y a ceux qui ne détestent pas foncièrement, mais qui sont emmerdés quand même lorsqu'il s'agit d'aller bosser. Puis viennent ceux qui aiment la neige, mais juste à petite dose, au ski, ou dans des occasions spéciales ; ou qui sont contents de la voir arriver, mais qui, trois jours après, voudraient déjà la voir disparaître.

Puis il y a les extrémistes, ceux qui aiment tellement la neige qu'ils voudraient la voir tomber tout le temps - catégorie dont je me revendique pleinement. Personnellement, ma conception de la neige est totalement égoïste ; je me moque comme de ma première chaussette des aéroports bloqués, des travailleurs obligés de rester chez eux ou au boulot, des accidents de voiture, ou même des SDF crevant de froid dans leurs maisons de carton. Et à Nina qui s'écrierait "comment ? Mais enfin, un peu de compassion !" si elle m'entendait, je répondrais que la compassion ne fait pas partie de mon répertoire et que de toute façon, la neige, c'est pas moi qui la fais tomber, alors je ne vois pas pourquoi je me sentirais responsable des inconvénients qu'elle occasionne.

Pas très sympa, hein ? Je sais. De plus, j'adore quand l'ordre établi vole en éclat, quand les lignes de bus sont perturbées, quand les voitures sont bloquées, bref, quand tout va de travers - ça me donne une délicieuse sensation d'apocalypse, ça fait exploser le train-train quotidien, je trouve ça incroyablement exaltant.

Bref - si je suis parti dans toutes ces considérations socio-climatologiques, c'est parce que ce soir, la première chute de neige sérieuse de l'année est en train de tomber, et c'est mon âme d'enfant qui est en train de se réjouir, là, alors que je me dirige vers le bar. Des flocons s'accrochent à mes cheveux, le vent s'engouffre sous mon écharpe, et mon manteau n'est plus noir, mais blanc - mais qu'importe, parce qu'il neige fort, et j'ai juste envie que ça continue pendant des



heures. Les routes commencent déjà à blanchir ; pourtant, c'est tellement rare, quand la neige tient en ville.

Je sais déjà que ce soir, je n'aurai presque pas de clients ; pas fous, les gens : un dimanche soir, chute de neige dehors, ils préfèrent rester chez eux à boire un bon thé plutôt que d'aller affronter la tempête pour dépenser le prix d'un pauvre cocktail qui sera tout aussi bon quelques jours plus tard, quand la neige aura fondu.

De fait, alors qu'il est près de 22 heures, il n'y a que trois clients au Nightingale - et encore, trois pauvres clampins égarés venus se réchauffer l'oesophage avec un petit whisky avant de reprendre la route de chez eux. La neige commence déjà à s'amonceler contre les vitres, et je me demande avec une douce satisfaction si je pourrai reprendre le chemin de chez moi à la fin de mon service ou si je vais rester coincé dans le bar. Avec du blues en fond sonore, c'est une soirée idéale.

- Barman, une Tripel Karmeliet...

Je me tourne vers le bar, surpris d'entendre une voix si près - les trois égarés étaient pourtant dans les coins du fond. Mais c'est une quatrième personne, pas inconnue celle-là, que je découvre assis sur un tabouret, sans que je l'aie entendue ni entrer par la porte, ni tirer le siège pour s'y asseoir. Alors, soit il a été très discret, soit moi j'ai été très distrait. Les deux, peut-être.

Je le fixe quelques secondes avant de me rappeler qu'il a commandé une Karmeliet - ma bière préférée. Coïncidence, ou stalkage poussé ?

- Voilà...

Je pose le verre de Karmeliet devant lui, tout en me demandant si je devrais engager la conversation - ne serait-ce que pour dire une connerie du genre "Karmeliet, bon choix. Monsieur est connaisseur ?" mais avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir plus longuement, c'est lui qui prend la parole.

- Tu t'appelles Gabriel, c'est ça ?

Estomaqué, je suis. Il l'a donc retenu... Enfin, y'a plus compliqué à retenir, comme prénom, mais bon. D'ailleurs, mine de rien, j'ai pas le souvenir de lui avoir dit comment je m'appelais...

- Ouais, Gabriel... Comment tu le sais ?

- Les gens ici t'appelaient comme ça la dernière fois que je suis venu. Alors, déduction...

Aucun sourire n'éclaire ses yeux noirs - il fait lentement tourner son verre de Karmeliet, les yeux rivés sur la mousse, et ajoute :

- Moi, c'est Joshua.

Difficile. Lui répondre "je sais", et s'attirer des questions pour avoir fait preuve de curiosité mal placée ? Ou simplement dire "ok", comme si je n'en avais rien à foutre, ce qui n'est pas foncièrement vrai ? Heureusement, comme s'il avait lu dans mes pensées, il abrège mon tourment psychologique :

- Joshua Lasheras, ajoute-t-il.

Ça par contre, je ne le savais pas. Il continue :

- Je suis venu ici il y a pas très longtemps, pour voir un ex... C'est toi qui m'as servi.

- Je me souviens, je réponds doucement. Et je t'ai dit de ne pas hésiter à revenir, et tu es revenu. C'est sympa.

- J'avais trouvé le bar plutôt cool, dit-il sur la défensive.

Il n'a pas l'air d'un abord facile, ce Joshua Lasheras. Ou alors c'est peut-être qu'il n'aime pas les types comme moi - ça arrive souvent - mais si c'était le cas, quel intérêt à lancer la conversation ? Ou c'est juste que son attitude revêche n'est qu'une apparence, et que le type qui se cache derrière a sincèrement envie de faire connaissance avec moi.

- Ouais, il est sympa, ce bar... Un peu blindé de monde si tu viens le jeudi, vendredi ou samedi, mais les autres jours, c'est plus calme... Comme tu peux le voir.

Il me regarde d'un air indéchiffrable, puis jette un regard aux trois autres personnes dispersées dans la salle, et répond :

- On dirait que le combo neige plus dimanche n'est pas très bon pour les affaires du bar.

- Pas la peine de t'inquiéter pour lui, il aura vite compensé les pertes que ça lui cause.

À l'extérieur du bar, les flocons, de plus en plus gros, tombent de plus en plus fort, et les routes commencent à blanchir malgré le passage des automobilistes - et je ne peux pas m'empêcher de contempler le spectacle avec un large sourire, qui n'échappe pas à Joshua.

- Tu sais pas si tu vas pouvoir rentrer chez toi ce soir, et ça te fait marrer ?

- J'habite à dix minutes à pied d'ici, je pense pas que la neige soit vraiment un obstacle pour rentrer chez moi. Et toi, tu vas faire comment ?

- J'habite pas loin non plus, répond-il évasivement. Mais je sais d'avance que ça va me faire chier de rentrer et de marcher là-dedans.



- T'aimes pas la neige ?

Il hausse négligemment les épaules et boit un peu de Karmeliet - toujours sans lever les yeux vers moi. Tant mieux, j'en profite pour l'observer, de mon côté.

- Si, ça va... Tant que c'est dehors, et que moi je suis dedans. Après, voilà, quoi. Et puis, quand ça se transforme en bouillasse noire et dégueulasse, c'est moche, faut bien le dire...

Soit - j'avoue. Mais c'est quand même pas la faute de la neige si les humains la transforment en bouillasse. Alors moi, j'aime la neige quand même, envers et contre tout.

- Pourquoi t'es venu, alors ? Ça commençait déjà à tomber quand t'es arrivé, nan ?

Je l'observe - il est à nouveau sur la défensive, comme si je posais une question taboue.

- J'étais dans le coin, je suis passé, c'est tout.

Venant d'un autre type, je dirais qu'il a fait le chemin exprès pour me voir et qu'il n'ose pas l'avouer. Ça sent son amoureux transi à des kilomètres. Mais venant de lui, par contre, je ne sais pas, parce qu'il n'est pas facile à lire, et puis je vois mal comment il pourrait être amoureux transi alors qu'on ne s'est vus jusque là que deux fois - trois en comptant cette soirée. Peu, en somme.

Quoi que ça fait peut-être des mois qu'il est en train de me stalker sans que je n'en sache rien. En plus, ça m'est déjà arrivé avec d'autres gars qui étaient dingues de moi. Je sais - c'est pas la modestie qui m'étouffe. Même si j'y peux rien, en fait ; après tout, c'est pas moi qui les ai incités à m'espionner sans arrêt. Et puis une fois que j'ai découvert leur manège, ils sont devenus des vrais pots-de-colle. Impossible de m'en débarrasser, j'ai même dû déposer une main courante pour harcèlement contre l'un d'entre eux. Je vous jure, le succès...

Bon, quoi qu'il en soit, ils étaient quand même des garçons assez spéciaux, et ce type n'a pas l'air d'être du même acabit... mais sait-on jamais. Tout ce temps passé à observer les gens m'a appris qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

- Tu bosses dans ce bar tous les soirs ? me demande Joshua.

- Cinq soirs par semaine. Le mercredi et le samedi, je suis en congé, sauf quand il y a vraiment beaucoup de monde ou quand il y a des occasions spéciales, et que Gerry me demande de venir l'aider. Mais c'est plutôt rare.

- J'avais postulé ici pour un poste de serveur, une fois, dit-il subitement, l'air distrait. Mais j'ai pas été pris.

- C'est vrai ? C'était quand ?

- Je sais plus, il y a quelques années.

- Du coup, pour te venger, t'as évité le bar comme la peste ? je demande avec un sourire.

J'ai peut-être posé une question taboue, parce qu'il ne me répond que par un regard vaguement teinté de froideur, et finit sa bière sans rien ajouter.

- Je pense que je vais rentrer avant que la tempête commence pour de bon, finit-il par dire. J'habite pas très loin, mais ça va m'emmerder si je dois marcher dans trente centimètres de neige pour rentrer chez moi. C'est combien, la Karmeliet ?

- Trois vingt.

Relativement peu cher pour une 50 centilitres en plein centre-ville, on nous le fait souvent remarquer - et c'est peut-être une des causes de la fréquentation du bar. Et le mieux dans tout ça, c'est qu'on trouve quand même le moyen de faire notre marge dessus.

Mais en tout cas, si Joshua est en train de se dire que c'est plutôt bon marché pour l'endroit, il ne le dit pas, et il allonge la monnaie sans un mot, que j'encaisse aussi silencieusement que lui.

- J'ai entendu dire que t'étais célibataire, dit-il subitement. Enfin, j'ai entendu ça la semaine dernière quand je suis venu...

Alors il était vraiment en train d'écouter notre conversation, à ce moment-là !

- Je sais pas si c'est encore d'actualité, cela dit...

Et en plus, il a l'air au courant aussi de mes habitudes relationnelles... Finalement, la théorie du stalker n'était peut-être pas si éloignée que ça de la réalité.

Quoi qu'il en soit, même si sa phrase est tournée comme une affirmation, c'est indéniablement une question qui demande une réponse - alors je réponds.

- C'est encore d'actualité.

Le fait est qu'il y a eu un type de passage, pendant trois malheureux jours, du mercredi au vendredi, mais c'était tellement minable que ça ne vaut même pas la peine de l'évoquer. J'ai déjà oublié son nom.

- Ok, toujours d'actualité, marmonne-t-il. Je vois... Bon, ok. À plus, alors.

Avant que j'aie pu ajouter un mot, il est parti, et les clochettes des portes d'entrée du bar ont tinté, et moi, je reste planté



là comme un idiot. Bouche bée. Wow ! Une minute ! C'était quoi, ça ?

De ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi bizarre. Sérieusement - quand on vous demande si vous êtes célibataire, généralement, c'est pour vous demander de sortir avec vous l'instant d'après dans le cas où la réponse serait positive, pas vrai ? (Enfin, c'est ce qui m'arrive généralement.) Et ma réponse était positive, non? Alors pourquoi est-ce qu'il n'a rien demandé ? Peut-être qu'il n'avait pas vraiment l'intention de me demander de sortir avec lui, mais dans ce cas, pourquoi me demander si j'étais célibataire ? Une phrase comme celle là doit *forcément* entraîner l'autre !

Bon. Ça, c'est typiquement le genre de remue-ménage intérieur qui me prend la tête, alors autant arrêter d'y penser dès maintenant - et en plus, je suis *toujours* célibataire ! Drôle de soirée... Et drôle de type. Mais quand je rentre chez moi, à la fin de mon service, la neige immaculée qui recouvre les rues où personne ne passe me fait oublier la conversation et sa chute inattendue.

Pour un temps, du moins...

.oOo.



I x 3 - Au son des douze coups de l'église

.oOo.

(Lundi 2 décembre)

- So, can anyone tell me who is the narrative device in this film ?

Le crayon tourne. La feuille est blanche. Mes yeux sont posés de l'autre côté de la fenêtre, sur le parc enneigé de la fac, et la voix du prof d'anglais tombe dans mes oreilles bien malgré moi.

- Yes, right, it's Kay Adams. She doesn't know anything about the Corleone family, so Michael tells her. She's our narrative device.

Dehors, il y a des étudiants qui font des glissades sur le macadam verglacé, et d'autres qui se ramassent magnifiquement alors qu'ils n'avaient rien demandé. Le ciel est d'un bleu insolent pour un mois de décembre, de quoi donner envie d'aller boire un verre en terrasse, même si la température est dans les négatifs. À l'intérieur de la salle, il y a des étudiants qui dessinent sur leur bloc-notes, d'autres qui écoutent religieusement le prof irlandais qui est en train d'analyser les quinze premières minutes du Parrain - the Godfather, car bien sûr, on regarde le film en V.O. - avec Marlon Brando et Al Pacino, et moi, j'oscille entre l'écoute distraite de l'analyse et la vague observation du paysage extérieur, tout en faisant tourner mon crayon dans ma main.

À quel point peut-on se faire influencer par les paroles de quelqu'un ? Et moi, à quel point suis-je influençable ? Ça fait plus d'une semaine que je me pose la question. Je n'ai pas oublié la conversation avec ce type, Joshua, dans le bar, quand il n'y avait personne - ses paroles m'ont marqué, apparemment. Tellement marqué, même, que j'ai refusé des propositions de relations, prétextant que j'étais déjà en couple, rien que pour avoir du temps pour moi, pour réfléchir. J'ai menti en faisant croire que j'étais déjà avec quelqu'un ; ça n'était jamais arrivé avant. Du coup, ça fait plus d'une semaine que je suis libre comme l'air, et bizarrement, c'est une sensation qui est loin d'être désagréable...

C'est ce type, qui m'intrigue. Joshua. Il n'est pas revenu au bar depuis notre étrange conversation, mais j'y pense assez régulièrement. C'est bien la première fois que quelqu'un me fait le coup de me demander si je suis célibataire pour ensuite m'envoyer sur les roses - pas étonnant que ça suscite mon intérêt. Je m'étais dit que c'était à lui que j'allais laisser une chance cette semaine, mais il n'est pas revenu pour me demander de sortir avec lui. Tant pis, donc - ce n'est certainement pas moi qui vais faire la démarche.

- T'es distrait, aujourd'hui, Gabriel... T'as un problème d'impuissance ?

Lui, vous ne l'avez pas encore rencontré. Lawrence. Pote de fac. Don Juan, obsédé par le cul, qui change de copine encore plus rapidement que moi de mec - ce qui n'est pas peu dire.

- Moi, impuissant ? Encore moins crédible que toi célibataire pendant un an.

- Pas la peine de t'énerver, **chaton**. Je constate des faits, c'est tout. Les faits, c'est que t'étais complètement ailleurs en cours d'anglais. Pendant le Parrain. Rien que pour ça, je te reconnais plus.

Soit - ma matière préférée, dispensée par mon prof préféré, et un de mes films préférés. Compréhensible. C'est la faute à ce type, là, ce Joshua.

- Plutôt que de m'emmerder, t'as pas une petite nana à aller te taper, là, Lawrence ?

Objectivement parlant, Lawrence, c'est dommage qu'il soit hétéro. Dans le jargon courant, il est clairement ce qu'on peut appeler un BG. Cheveux noirs et courts dans tous les sens, yeux bleus, un corps à damner un saint, et un style vestimentaire pas trop ringard. Carrément baisable - ses copines doivent y trouver leur bonheur. Par contre, il aurait été vraiment parfait s'il était né muet. Le problème de Lawrence, c'est qu'il ne sait pas la boucler, dans aucune circonstance. Quand il est en mode cynique, ça peut être carrément jouissif, mais quand il est en mode boulet, il vous donne des envies de suicide en moins de cinq minutes top chrono.

Aujourd'hui, pour mon malheur, il est plutôt en mode boulet.

- Une semaine que t'es célibataire... Avoue qu'il y a de quoi se poser des questions.

Il a son sourire d'emmerdeur et je sais d'avance qu'il ne lâchera pas la grappe, sous aucun prétexte - Lawrence, c'est comme une sangsue. Dès qu'il trouve un coin juteux, il s'y colle et vous suce les infos jusqu'à la moelle.

- Si j'ai envie de prendre une petite pause entre deux coups foireux, c'est encore mon droit, que je sache !

- Ouais mais ça n'est jamais arrivé jusqu'ici, alors je me pose des questions.

Lawrence, c'est pas juste de la gueule, des yeux bleus et un sourire cynique - c'est surtout un flair, un **instinct** hors-normes qui lui permet de deviner d'emblée tout ce qu'on pourrait essayer de lui cacher. Et comme ma vie est



toujours transparente pour lui, pas besoin de se demander pourquoi il est au taquet.

- Allez, raconte à papa. T'as rencontré un beau monsieur ?

Non seulement le drôle a du flair, mais en plus, chaque fois qu'il essaye de deviner, il tombe juste, ce qui le rend particulièrement redoutable.

- C'est pas ça, alors fous-moi la paix.

- C'est quoi son nom ? susurre-t-il. Je vois d'ici un beau gosse typé qui t'aurait posé un lapin alors que t'étais sûr de le tenir dans le creux de ta main. Je me trompe ?

- Lawrence, fous-moi la paix !

Comment peut-il être si proche de la vérité en n'ayant strictement aucun indice ? Il doit avoir un don de divination, c'est pas possible autrement !

Quoi qu'il en soit, si je ne lui dis pas, il va me harceler toute la journée, et j'ai encore quatre heures de cours aujourd'hui à passer avec lui. Autant dire quatre heures d'enfer, si je ne capitule pas. Alors, comme de toute façon, qu'il soit au courant ou pas ne changera pas grand-chose, autant lui dire.

Pas comme s'il y avait beaucoup à raconter, non plus.

- Il y a un type qui est venu boire un verre au bar l'autre soir. On a discuté, il m'a demandé si j'étais célibataire ; j'ai dit oui, et il a fait "Ah. Ok." et il s'est barré. C'est complètement loufoque, tu trouves pas ?

- C'est super étonnant, admet-il. Il connaissait ta propension à sortir avec n'importe qui ?

- Ouais. C'était justement pour ça qu'il me demandait si j'étais célibataire en ce moment.

- Alors c'est encore plus bizarre. Fais attention, c'est peut-être un type louche.

- J'y ai pensé, mais bon, il a pas l'air plus louche qu'un autre. En plus, il est super canon.

- Oui enfin, même les types canons peuvent être louches, rétorque-t-il.

Tout en parlant, on est arrivés au café juste à côté du restaurant universitaire, et comme lui et moi avons une heure de trou avant de reprendre les cours, on décide d'aller y prendre un expresso. D'habitude, on aime bien flâner sur le campus ou aller s'allonger dans l'herbe dans le mini parc derrière les bâtiments de la fac, mais là, c'est l'hiver, l'herbe est couverte de neige, et la température devant avoisiner les moins deux degrés, on préfère autant rester à l'intérieur.

Ce qui s'avère vite être une mauvaise idée - visiblement, le quart de la fac a un trou dans son emploi du temps de dix heures à onze heures. Et je suis sorti avec la moitié de ce quart, et Lawrence avec l'autre moitié. À peine entrés, tous les élèves lèvent les yeux vers nous, et je comprends aussitôt que c'est même pas la peine d'espérer discuter tranquillement dans un endroit pareil. Tout le monde aura l'oreille tendue dans notre direction, et je n'ai pas envie que mon problème actuel devienne d'ordre public.

Pas le choix donc : on se réfugie dans le bar-sandwicherie qui se trouve près du campus, où j'ai l'habitude d'aller chercher mon repas du midi, le *Hop*.

- Les sandwiches sont pas encore préparés, mes chéris, nous dit la gérante lorsqu'on entre dans le bar.

- Pas grave, on va prendre un café en attendant.

À cette heure-ci, il n'y a presque personne dans le bar - on peut s'asseoir sur les coussins moelleux en cuir qui sont toujours occupés si on arrive après seize heures.

- Bon, mon cher, commence Lawrence d'un ton dégagé. Permits-moi de te dire que si c'est pour ce type que tu fais abstinence depuis une semaine, l'heure est grave. Donc j'attends avec impatience que tu me dises que je me trompe et que c'est parce que tu as attrapé une infection au sumac vénéneux en allant faire pipi dans la forêt, ou que tu as un problème d'impuissance en ce moment, ou que tu as appris que tu étais séropositif... Bon, quand même pas, allez.

- Si j'avais une infection au sumac vénéneux, je serais toujours en train de me gratter là où tu penses. Et puis je ne vois pas comment je l'aurais attrapée vu que j'habite dans une jungle de béton.

- Et pas d'impuissance non plus ? dit-il d'un ton de regret.

- Non plus. Juste une envie de rester célibataire pendant une semaine, qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? C'est pas interdit, non plus.

- Gabriel, me dit Lawrence très sérieusement, c'est pas une question d'interdiction, mais une question de principe. Et tes principes, à toi, c'est de ne jamais passer plus de deux jours tout seul. Et ça dure depuis des années. Admets que je me pose des questions. Pour un peu, tu vas commencer à faire ta Nina et à dire "j'attends de trouver mon Véritable Amour".

- Eh là ! Arrête de m'insulter, tu veux ? Et puis, c'est quand même pas la fin du monde, quoi. Pas la peine de t'alarmer.

- Ok. J'espère juste que tu vas me rétablir la situation, et plus vite que ça.

Si Nina est l'ange sur mon épaule, ma bonne conscience, qui me pousse à bien agir, Lawrence est mon âme damnée, celui qui me souffle à l'oreille toutes les conneries possibles et imaginables. Plus je fais mon salaud, plus il est heureux ;



par contre, si je me montre un peu trop gentil, je suis sûr qu'il sera au tournant pour me remonter mes bretelles. Pour Nina, Lawrence, c'est Satan en personne ; et réciproquement, Lawrence trouve que Nina est la personne la plus ennuyeuse sur terre. Mettez-les dans la même pièce, et le résultat sera explosif - j'en ai déjà fait l'expérience.

- Allez, chaton. On arrête de déconner, maintenant, et on se reprend. Si un gars te propose de sortir avec lui aujourd'hui, tu dis oui et puis basta. En attendant, tu fais une partie de billard avec moi.

C'est fou comme il a l'art de minimiser les choses - grâce à lui, ce qui me paraissait un énorme problème depuis une semaine m'apparaît brusquement bien moins compliqué. C'est peut-être pour ça que je traîne avec lui, au fond ; tout boulet qu'il puisse être, il n'est pas complètement inutile...

.oOo.

(Mardi 10 décembre)

- Tiens, le voilà, marmonne Jorge entre ses dents, tout en préparant un cocktail.

Moi, en train d'essuyer un verre, je jette un rapide coup d'oeil à la porte d'entrée, où Joshua vient d'apparaître, habillé en noir, comme toujours. Il se débarrasse rapidement de la neige sur son manteau, et lève les yeux vers le bar - vers moi - avant de s'en approcher, mains dans les poches, démarche assurée. L'air de dire "je maîtrise la situation".

- Salut, Jorge. Salut, Gabriel.

- Bonsoir, Joshua, répond Jorge de sa voix grave. Ça sera quoi, ce soir ?

Tous les soirs. Ça fait une semaine, jour pour jour, qu'il vient tous les soirs prendre un verre dans ce bar - du moins, tous les soirs où je suis de service. Apparemment, il n'est venu ni le mercredi ni le samedi ; enfin, c'est ce que m'a dit Jorge.

À quoi ça rime, bordel ? Plus le temps passe, et moins je comprends son attitude.

Résumons ; un soir de neige, est-ce que t'es célibataire, oui ? Ok merci bonsoir, et plus de nouvelles pendant plus d'une semaine ; et ensuite, c'est "je viens dans ton bar tous les soirs, sauf quand tu n'y bosses pas, bien sûr, je viens commander une boisson, je te dis bonjour, je fais connaissance avec Jorge le temps qu'il me prépare mon cocktail, puis je m'installe à une table éloignée où je reste seul toute la soirée, je t'observe, je viens payer mon addition, je te dis bonsoir, et jamais, jamais, je ne viens entamer une conversation avec toi". J'ai beau essayer de comprendre la logique de ses actions, je n'arrive pas, même avec toute l'imagination dont je dispose, avec toutes mes connaissances sociologiques sur le genre humain. Je ne comprends pas ce type.

Mais ce soir - pourquoi ce soir en particulier ? - il y a un changement dans ses habitudes. Au lieu d'aller s'installer au fond de la salle, il tire un des tabourets derrière le bar et s'y installe tranquillement, pendant que Jorge lui prépare son mojito. Et je ne sais pas du tout ce qu'il a en tête, à ce moment précis - faire la conversation ?

- Jorge, ça fait longtemps que tu bosses ici ?

Ouais, faire la conversation, visiblement.

- Pas mal de temps, répond Jorge. Pourquoi ?

- Parce que tes cocktails sont pas mauvais, je me disais que tu devais avoir de l'expérience.

- Quelques années... Mais ça s'apprend vite, tu sais.

Jorge, c'est la modestie à l'état pur. Ainsi que la gentillesse, l'altruisme et la patience. C'est le grand frère rêvé, l'amant parfait, le mari idéal - le mec que tout le monde voudrait avoir pour soi, en gros. Il a beaucoup de qualités, c'est un gars en or - étrange, même, qu'un type comme lui puisse être ami avec un connard dans mon genre. Rien que le fait qu'il puisse me supporter m'émerveille.

Bref, comme ce Jorge si parfait est aussi un mec compréhensif, je lui ai expliqué le "problème" que j'avais avec cet étrange client qui s'appelle Joshua. Du coup, tous les deux, on a passé notre semaine à espionner toutes ses actions, ses entrées, ses sorties, avec une précision et une efficacité digne d'une commère de niveau 4. Il en est ressorti que le bonhomme arrive tous les soirs vers 21 heures, et repart à la fermeture, quand c'est moi qui la fais, sinon, dix minutes après mon départ, quand je m'éclipse avant.

- C'est toi qu'il veut voir, Gabriel, même pour un type comme moi, ça crève les yeux, m'a dit Jorge sur le ton de la confidence, un peu plus tôt dans la journée.

Mais si c'est moi qu'il vient voir, pourquoi est-ce qu'il ne vient pas me parler, simplement ? Je ne mords pas - sauf exceptions, mais le but recherché n'est pas vraiment le même - et il ne m'a pas l'air non plus du genre timide, ni amoureux transi.

Comme ce soir - même s'il est assis au bar, ce qui constitue une évolution par rapport à d'habitude, il ne parle qu'à Jorge. De cocktails, d'études, de politique, d'appartements, de loisirs... Le sujet de l'amour est soigneusement évité, cela dit - Jorge, parce que ça le déprime, étant amoureux du pauvre même type depuis des années, et sans que celui-ci



s'en rende seulement compte ; et Joshua n'en pipe pas un mot non plus.

Parfois, Jorge s'éclipse pour aller servir une commande à un client - et là, c'est le silence absolu jusqu'à ce qu'il revienne. C'est si ridicule que ça en devient presque embarrassant. De plus, c'est Jorge qui a fait l'ouverture du bar, aujourd'hui, ce qui signifie qu'il ne tardera pas à terminer son service - comment agira-t-il, à ce moment-là ? Est-ce qu'il se forcera à lier conversation avec moi, ou est-ce qu'il s'en ira ?

- Gabriel, je peux te laisser le bar, à toi et Yonsaeng ? Il faut que je rentre m'occuper de **Berlioz**.

- Berlioz ? Ton nouveau copain ?

Il sourit d'un air un peu amer - lui aussi aimerait passer à autre chose, je crois - et répond :

- Non, c'est mon chaton. Je l'ai eu il y a quelques jours. Il pisse partout quand je le laisse seul, alors j'essaie d'être là le plus possible...

- Oh, d'accord... Sympa, Berlioz, comme nom ! Je savais pas que t'aimais la musique classique.

- Ouais, j'aime bien, dit-il en souriant. J'y connais pas grand-chose, mais j'aime bien la Symphonie Fantastique de Berlioz, alors...

- Ouais, c'est un beau morceau. Et la suite est pas mal, non plus, *Lélio ou le Retour à la Vie*...

- Ou alors Roméo et Juliette, aussi, de Berlioz ! dit Jorge.

Il a l'air carrément enthousiasmé par le tour que prend la discussion - je ne le savais pas si passionné. Comme quoi, si j'avais su, je lui en aurais parlé plus tôt, parce que moi aussi, j'aime beaucoup le classique.

- Roméo et Juliette, je préfère la version de Prokofiev, moi...

- Ah oui, elle est trop bien aussi ! admet Jorge avec un grand sourire. Mais elle est super utilisée dans les pubs et tout ça... Surtout pour les parfums.

- Oui mais enfin, ça n'enlève rien à la beauté de la pièce. T'es pas d'accord, Joshua ?

Tentative pour essayer de le faire participer à notre discussion - c'était plutôt gentil de ma part, non ? - mais il nous fixe d'un air irrité, et quand il répond, sa voix est glaciale :

- Je ne sais pas. Je ne connais pas assez bien la musique classique.

Évidemment, son ton peu amène jette aussitôt un froid, et rappelle à Jorge qu'il doit aller s'occuper de son chaton. Il me jette un regard où j'ai l'impression de lire "bon courage!" et ne tarde pas à s'éclipser, après avoir rassemblé ses cliques et ses claques, et après avoir souhaité une bonne soirée à Joshua.

Qui reste là, silencieusement, à boire son mojito.

Il ne reste plus grand monde, dans la salle, à cette heure-ci - en plus, le mardi, ce n'est pas un jour plein, et à tout prendre, il doit rester moins d'une dizaine de personnes. C'est peut-être le moment idéal pour résoudre ce problème qui me prend la tête.

Je m'accoude au bar, en face de Joshua, et je n'y vais pas par quatre chemins, je dois dire - je lui demande franco :

- Dis-moi, Joshua, pourquoi tu viens ici tous les soirs, au juste ?

Peut-être qu'il ne s'attendait pas à ce que je sois si direct - quoi qu'il en soit, il est un peu surpris. Il lève les yeux vers moi (ah ! enfin...) et reste silencieux, pensif.

- Le bar me plaît, finit-il par laisser tomber.

- Ah, oui. Donc tu viens tous les soirs, même quand je ne suis pas là ?

S'il était un menteur, il me répondrait oui tout de suite, mais peut-être qu'il n'en est pas un - quoi qu'il en soit, il fronce les sourcils, et dit :

- Pourquoi tu me demandes ça ?

- Simple curiosité, je réponds d'un ton neutre. Ça t'embête d'y répondre ?

Je sais, c'est pas très sympa de le ferrer comme je le fais, mais j'ai envie de savoir ce qui motive ses actions, à la fin. Ça m'énerve de rester dans une telle incertitude.

- Je sais plus si je suis venu ou pas ces soirs-là, finit-il par répondre, sur la défensive.

Ouais, tu parles. Très crédible, mon loulou.

- Ah bon... Et tu es étudiant, c'est ça ?

- Ouais...

Il est méfiant, ça se voit. Qu'importe.

- En quoi, déjà ?

- En droit...

- Ah, en droit... J'aurais bien aimé faire ça, moi aussi ! Mais je ne crois pas que j'aurais trouvé le temps et l'argent de



venir squatter *tous les soirs* dans un bar si ça avait été le cas.

Cette fois, il a l'air vraiment irrité - je crois qu'en fait, loin d'avoir envie de sortir avec moi, il me déteste, plutôt. Peut-être que c'est après Jorge qu'il en a, après tout ? Mais non, impossible - il s'en va juste après la fin de *mon* service, il ne vient que les jours où je suis là, et il passe son temps à *me* regarder, du fond du bar...

- J'ai le droit de venir ici si ça me chante, non ? grogne-t-il.

- Bien sûr. J'ai jamais dit le contraire.

- Vu tes allusions, c'est comme si ! Je fais ce que je veux, et j'ai pas de comptes à te rendre...

Le client est roi, disent-ils. Alors même si j'ai envie de plein de choses, en ce moment-même, comme de le tabasser, de l'engueuler, de lui crier qu'il a intérêt à me fournir des explications, de l'embrasser, de le gifler (trouvez l'intrus parmi les différentes propositions), je garde mon sourire professionnel et une voix aimable pour répondre :

- Bien sûr.

Il hoche la tête, l'air de dire "bien !" et ajoute :

- Sers-moi un autre mojito.

Et en attendant, il ne s'en va toujours pas. Jorge n'est plus là, Yonsaeng... Pourrait-il en avoir après Yon ? Non, il ne travaille ici que trois soirs sur sept, et Joshua vient même quand il n'est pas là. Quant aux autres clients du bar, aucun n'est tout seul, ce soir.

Je lui sers son mojito.

- Merci...

- Pas de quoi, j'espère qu'il sera aussi bon que celui de Jorge.

Il goûte... et ne dit rien. Pas de "oui, il est aussi bon, t'inquiète!" ni de "waouh, il est même encore meilleur". Je pourrais même me sentir un peu vexé, si je ne savais pas parfaitement à quel point le type que j'ai en face de moi est spécial. Il le boit d'un trait, mon mojito - pour faire passer plus vite son goût dégueulasse ? non, impossible... je ne suis pas *si* nul - et me regarde d'un air que je n'arrive pas à analyser et qui m'agace plus que tout.

Je crois que je commence à avoir une dent contre ce type.

- T'es encore célibataire, en ce moment ?

La revoilà, la phrase taboue !! Cette fois, pas question de lui répondre simplement, si c'est pour qu'il me mette encore un vent, comme la fois dernière.

- Pourquoi tu veux savoir ?

- Parce que j'avais entendu dire que tu sortais avec n'importe qui, alors...

- Alors ?

- Ça m'intriguait, c'est tout.

Il est sur la défensive, à nouveau. Tant pis, il s'est lancé encore une fois dans la conversation, cette fois, s'il s'embourbe, c'est pas mon problème - moi, je ne me ferai plus avoir.

- Et pourquoi ça t'intrigue ? J'aime pas les gens qui tournent autour du pot, alors si tu veux me dire quelque chose, dis-le moi clairement.

- J'ai rien à te dire, dit-il sèchement.

On dirait que ce n'est pas encore ce soir que j'aurai mes explications. Il dépose un billet de dix sur le comptoir, ne prend pas la peine de récupérer la monnaie de ses deux mojitos, et se lève, remet son manteau. Je ne vois pas bien comment je pourrais le retenir, et surtout, je ne vois pas non plus pour quelle raison je le ferais. Plus je lui parle, moins je le comprends, et ça m'agace prodigieusement - j'ai atteint la dose limite pour ce soir, il vaut mieux qu'il s'en aille.

- À plus, lance-t-il simplement avant de s'en aller.

- Merci de votre visite, cher client, je réponds sur un ton monocorde.

Il claque la porte d'entrée derrière lui, et je soupire. Encore une soirée où je n'ai rien pigé au comportement de ce type. Il me demande si je suis célibataire, encore une fois, et l'instant d'après, il me fixe comme si je le répugnais au plus haut point.

À quoi ça rime, bon sang...?

.oOo.

(Mercredi 24 décembre)

C'est bientôt la fin de l'année. Jamais ma période préférée, en général, mais enfin, il faut bien passer par là à un moment où à un autre. Déjà, pour ce réveillon, je suis d'astreinte au bar - j'ai dit à Gerry que ça ne me dérangeait pas



du tout de venir un mercredi, et de rester jusqu'à la fermeture. De toute façon, je ne fête jamais le réveillon, ni Noël, alors autant passer ce moment à travailler et à gagner des sous plutôt qu'à glander devant les programmes télé tous plus ennuyants les uns que les autres.

Et puis, il est prévu que ce soit plutôt tranquille ; en général, le réveillon de Noël, c'est le moment des repas en famille, mais pas des bringues entre amis dans les bars ; je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de monde à venir boire un verre. Pour l'occasion, on a tout de même décoré le Nightingale avec quelques guirlandes lumineuses et un sapin, dans un coin, au pied duquel il y a des boîtes en carton vides emballées en guise de cadeaux. Les autres, je ne sais pas, mais moi, je trouve qu'il n'y a rien de plus frustrant que des cadeaux vides. Au moins, sans cadeaux, on sait qu'on en a pas - mais des boîtes vides emballées, ça donne de faux espoirs...

C'est sans doute l'enfant qui parle en moi - déjà petit, je détestais ça. Pas de cadeaux une bonne fois pour toutes, nom d'un chien ! On peut survivre. Mais pas de faux espoirs.

- Tu fais la fermeture, Gabriel ? me demande Jorge, étonné, en me tirant de mes rêveries.

- Ouaip, je me suis dévoué...

Il est déjà en train de mettre son manteau - il est à peine 19h, mais bien sûr, il a quelque chose de prévu pour le réveillon, lui.

- Tes parents ne vont rien dire ?

Voilà - au bout d'un moment, il faut toujours en venir à cet instant délicat, au moment où je dirai à une nouvelle personne qu'ils ne risquent pas de dire grand-chose, de là où ils sont, et voir l'air apitoyé se peindre sur un visage de plus. Ça n'a jamais changé, en seize ans.

- Ils sont décédés, je réponds avec un sourire.

Là, Jorge a l'air encore plus mortifié que tous les autres à qui j'ai pu en parler. C'est compréhensible, et sans doute de ma faute - ça fait presque cinq ans que je bosse dans ce bar, et je ne lui avais jamais avoué. Il faut dire que ce n'était pas quelque chose qu'on a forcément envie d'évoquer à tout bout de champ...

- Ah, je suis désolé, je savais pas, balbutie-t-il.

- Pas la peine d'être désolé, Jorge, ça fait longtemps, maintenant.

- Combien de temps...? demande-t-il avec précaution.

- Seize ans. Pas la peine de te sentir embarrassé, c'est du passé. Mais ça mis à part, tu vas pas être en retard, si tu traînes ici ?

- Oh !

Il jette un regard affolé à l'horloge murale au dessus du bar, et récupère ses affaires en vitesse avant de s'écrier :

- J'y vais ! Bon courage pour la soirée ! Joyeux Noël !

- À toi aussi.

Les clochettes tintent quand les portes se referment, et je soupire - *Joyeux Noël*. Qu'est-ce qu'il y a de joyeux dans Noël ? D'ailleurs, je suis sûr que le gars que j'ai largué hier se dit la même chose - oui, parce que je n'allais pas rester célibataire un mois non plus. D'ailleurs, c'était un record, je suis sorti avec lui pendant deux semaines, assez incroyable... Mais au final, il n'était pas très amusant, comme type.

Quant à l'autre, depuis notre dernière conversation, il est passé fugitivement dans le bar une fois, mais rien de plus. Je ne lui ai plus parlé, et il ne m'a plus approché, et je me demande toujours ce que ça voulait dire, au final, mais plus le temps passe, et moins ça a d'importance, même si je me demande vaguement quand je le reverrai la prochaine fois.

Quoi qu'il en soit, c'est encore plus mort que ce que j'avais prévu : il n'y a pas une seule âme dans le bar, à part moi. C'est limite déprimant. D'habitude, il y a toujours des trucs à faire, ranger, laver la vaisselle, créer des cocktails... Mais là, j'ai déjà tout briqué de fond en comble, j'ai fait la vaisselle, et je n'ai personne à qui faire de cocktails, à part moi-même - et il ferait beau voir que le barman soit saoul.

Ça doit être la première fois depuis que j'ai commencé à bosser ici que j'ai l'occasion de m'ennuyer. Je commence une partie de flipper, suivie d'une partie de fléchettes, et au final, l'arrivée de mon premier client se fait au moment où j'ai abandonné les jeux pour mettre la télé et regarder un anime qui passe sur Game One - toutes les autres chaînes diffusent des bêtisiers, ce que je déteste profondément. En plus, je le connais, cet anime, il s'appelle Durarara !!, et j'avais trouvé les premiers épisodes plutôt sympa.

La clochette de la porte d'entrée résonne au moment où le personnage qui s'appelle Izaya se prend une poubelle de combini en plein dans la tronche et s'en va valser sur quelques mètres - un excellent passage, d'ailleurs, mais je suis distrait par autre chose : l'identité de mon client, que je vous donne en mille.

Je me relève.

- Joshua ?

- Salut, lance-t-il avec son air neutre habituel. T'es tout seul ?



- Plus maintenant, on dirait... Pourquoi t'es là ?

Oui, pourquoi, d'abord ? Deux semaines qu'il ne vient pas, et voilà que subitement, le jour de Noël, il se pointe. J'ai touché le jackpot, on dirait.

Il hausse les épaules, sans répondre - bordel, à peine arrivé, il m'agace déjà, c'est fou.

- Désolé, mais si tu veux un cocktail, Jorge n'est pas là ce soir.

- Ça m'est égal. Je suis pas venu pour lui.

Il est venu pour quoi, alors ?

J'ai peut-être un début de réponse à ma question quand il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse brusquement, sans que je m'y attende le moins du monde... Il *m'embrasse*.

Il y a une pensée qui me traverse la tête, fugitivement : *je le savais, il avait envie de moi !* et puis je suis distrait, parce que Joshua Lasheras embrasse scandaleusement bien. Alors, je n'essaye même pas de résister (pour quoi faire ?), et je glisse mes bras dans son dos, et je réponds à son baiser - et combien de temps s'écoule, comme ça ? Je ne sais pas trop. Il me fait courir tellement de frissons dans le dos que je pourrais faire l'amour avec lui, là, sur une des tables du bar, sans même me soucier du fait que je sois en plein service, ou que n'importe qui pourrait entrer.

C'est ce qui se passe, d'ailleurs - après une éternité ou deux, passées à se dévorer les lèvres mutuellement, il y a deux personnes qui entrent dans le bar, et qui se figent en nous voyant nous embrasser.

- Oh ! Désolé, dit l'une d'entre elles d'un ton gêné.

C'est pile la claque qu'il me faut pour retrouver mes esprits - et ma conscience professionnelle, accessoirement ; je m'écarte de Joshua aussitôt, en priant n'importe quel dieu qui voudra bien m'écouter de faire en sorte que mes joues cessent de flamber, et je me tourne vers les deux clients, dont un type que j'ai déjà vu parce qu'il est venu plusieurs fois.

- Qu'est-ce que je peux vous servir ?

- Je peux vous laisser seuls, si vous préférez, me répond l'homme, avec un sourire qui me met horriblement mal à l'aise.

- Non, *vraiment*, c'est inutile. Dites-moi ce que vous voulez boire, je vous l'apporte tout de suite.

- Une Kwak, alors.

- Pour moi aussi, ajoute l'autre.

Je devine plus que je ne vois le regard moqueur de Joshua dans mon dos, et tandis que je prépare en quatrième vitesse les bières que m'ont commandées les nouveaux arrivants, il s'appuie sur le bar, en face de moi, et murmure :

- Tu finis à quelle heure ?

Le regarder ? Ne pas le regarder ?

Je lève les yeux vers lui. C'est pas un simple baiser, ni un mec comme lui, qui vont me faire rougir comme une pucelle en chaleur, tout de même...

- Minuit, probablement.

- Ok... Rendez-vous devant l'église Saint Maurice, quand tu auras fini... Tu vois laquelle ?

- Celle à l'intersection de la rue de Paris et de la rue de Béthune ?

- Ouais, celle-là. Je t'attends là-bas après ton service.

Sans même attendre ma réponse, il sort du bar en faisant tinter la clochette, et je fixe la porte, perturbé, avant de me souvenir que les clients qui nous ont interrompus m'ont commandé une bière, et que je suis censé la leur apporter. Lorsque je dépose les verres à Kwak sur leur table, ils me remercient avec un sourire entendu - ça va jaser dans le coin pendant un moment, j'imagine.

Je retourne derrière le bar - plus question de regarder la télé, maintenant qu'il y a des clients - et j'ai tout le loisir de réfléchir à ce qui vient de se passer. C'est bien la première fois que quelqu'un prend l'initiative de façon si brusque. Dire que j'ai toujours affaire à des garçons timorés, qui sont intimidés rien qu'à l'idée de me demander de sortir avec eux, on peut dire que ça change, cette fois.

Et puis, bon sang, ce type embrasse comme un dieu.

Le vrai problème, dans tout ça, c'est le point de rendez-vous. Déjà, pourquoi une église ? Et pourquoi celle-là en particulier, alors qu'il y en a une juste au coin de la rue, à l'intersection de la rue Nationale ? Et surtout... est-ce que je vais y aller, à son rendez-vous ? Après le patin magistral qu'il vient de me rouler, j'imagine que s'il me demande d'aller le rejoindre, c'est quand même pour qu'on parle de quelque chose de bien concret, comme par exemple, la possibilité de coucher ensemble cette nuit (d'ailleurs, il ne fête pas le réveillon ?) - mais ce type fait toujours autre chose que ce que j'attends de lui ; si ça se trouve, c'est juste pour me demander d'aller à la messe de minuit. Et là, je comprendrais que j'ai *vraiment* perdu mon temps.



Si je n'y vais pas, d'un autre côté, je ne saurai jamais ce qu'il me voulait vraiment.

Lorsque les deux clients viennent me régler leur bière, je me rends compte qu'il est déjà 23 heures et que je n'ai toujours pas trouvé de réponse à la délicate question du "j'y vais ou j'y vais pas ?" alors que le temps file inexorablement.

- Merci de votre visite, joyeux Noël !

Lorsqu'ils sortent, je me retrouve de nouveau seul. Si Joshua avait été là, je suis certain que plus personne ne nous aurait interrompus, si on avait décidé de s'y remettre - aucun autre client ne viendra, ce soir. D'ailleurs, la neige a recommencé à tomber, sans que je m'en aperçoive. Avec le réveillon en plus, personne ne prendrait la peine de mettre le nez dehors, à part deux trois clampins, ou ceux qui n'ont pas de famille avec qui fêter Noël. En ce moment, Nina, Jorge, Lawrence et les autres doivent déballer leurs cadeaux - et des vrais, ceux-là, pas des boîtes vides dans des emballages colorés pour faire illusion.

Et lui, pourquoi est-il venu me voir ce soir, précisément ? Comment savait-il que le bar était ouvert, et que j'y bossais, alors qu'on est le réveillon et qu'en plus de ça, je ne travaille jamais le mercredi ? Rien que pour avoir les réponses à ces questions, j'ai envie d'y aller, à son rendez-vous. De toute façon, ça ne me coûte rien, et ce n'est qu'une petite déviation sur le chemin pour rentrer chez moi.

A minuit moins le quart, je ferme boutique ; comme prévu, personne n'est venu, alors s'en aller un peu plus tôt n'a pas grande importance. Lorsque je ferme à clé les portes d'entrée après avoir éteint toutes les lumières, et que je me retrouve dehors, sous les flocons, j'hésite. Je passe par l'église, pour rentrer chez moi ?

Bordel. Foutu dilemme.

Bon - je ne vois pas pourquoi je fuirais, après tout, et je n'ai rien à perdre non plus (et peut-être un bon amant à y gagner) alors j'y vais.

Lorsque j'arrive devant l'église, la neige tombe toujours, il est minuit pile, les cloches sonnent pour annoncer la messe de Noël, et ce connard n'est pas là. J'ai beau regarder dans toutes les directions, impossible de détecter sa silhouette. Peut-être qu'il est caché derrière un des arbres qui bordent l'église, mais d'habitude, quand quelqu'un donne rendez-vous, il se place de façon à être bien visible, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, à bien y regarder, l'endroit est plutôt glauque pour un rendez-vous. L'église est à peine éclairée, et les arbres qui la bordent, dépouillés de leurs feuilles, ressemblent à des squelettes lugubres. Ce serait même légèrement flippant, s'il n'y avait pas quelques passants pour aller à la messe de minuit.

Et après un nouveau tour d'horizon, il n'est toujours pas là - ça m'énerve ! Dire que je consens à venir le voir au rendez-vous qu'il m'a fixé, et il se permet de me poser un lapin !

- Salut, Gabriel.

Je sursaute. Il a posé une main de fer sur mon épaule, et sa voix était *tout près* de mon oreille. Et là, il me vient à l'esprit, pour la première fois, que c'est peut-être un type *vraiment* louche, un assassin, ou quelque chose de ce genre - mais quand je me tourne vers lui pour le regarder, c'est toujours le même visage qui m'observe, et décidément, il n'a pas une tête de tueur, malgré ses lèvres qui ne sourient jamais et l'arrogance de ses yeux noirs.

- Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes, commente-t-il, l'air presque étonné.

- Pourquoi ?

- Je sais pas. Tes yeux avaient l'air de dire que tu ne viendrais pas, tout à l'heure.

- Ben, faut revoir tes capacités de déchiffrement, alors.

Si c'était n'importe quel autre gars, la conversation serait totalement banale, mais parce que c'est lui, je suis sur la défensive, et de son côté, il n'a pas l'air franchement détendu non plus. Et je fais tout mon possible pour ne *pas* penser à la phrase rituelle : "qu'est-ce que je fous là, déjà ?" qui rendrait le tout encore plus glauque - pas évident.

Pour penser à autre chose, je l'observe ; il a changé de fringues, depuis tout à l'heure ; sans doute qu'il n'habite pas très loin d'ici. La lumière n'est pas très forte, mais j'arrive tout de même à distinguer son expression, aussi neutre que d'habitude.

Bon, j'ai pas pour habitude de tourner autour du pot, alors je lui demande franco :

- Pourquoi tu m'as demandé de venir ?

- J'avais envie de parler avec toi.

- On pouvait parler au bar...

- J'avais envie que ce soit ailleurs.

- Pourquoi une *église* ? Y'a un message caché là-dedans ?

- Bah, elle est jolie, tu trouves pas ? Architecturalement. Gothique flamboyant... Je la trouve classe.

Tout personnellement, l'architecture, c'est bien un art qui me laisse de marbre. Mais bon, ok, c'est vrai qu'elle est sympa, cette église...



- Tu m'as fait venir ici juste pour me montrer l'église ? Maintenant que je l'ai vue, je peux rentrer chez moi, du coup ?

Il soupire - il *soupire* ! Mais c'est moi qui devrais soupirer, nom de nom ! J'ai quand même plus de raisons que lui d'être mécontent.

- T'es vraiment impatient, hein ? dit-il. Bon, alors on va passer à la vitesse supérieure. Pourtant, j'avais réuni la neige et l'église, c'était plutôt joli, comme cadre. Tant pis, je vais faire court : sors avec moi.

C'est bien la première fois que j'en reste comme deux ronds de flan quand un type me dit ça.

- Hein ?

- Et sourd, en plus ? Sors avec moi. T'es redevenu célibataire, pas vrai ?

- Comment tu le sais ?

- Je ne le savais pas, c'était juste une hypothèse. Puisque c'est vrai, et que t'acceptes de sortir avec tout le monde, sors avec moi.

Je le fixe - il a l'air on ne peut plus sérieux, et puis, au fond, voilà *enfin* une réaction qui va dans le sens que j'attendais. Quoi que légèrement bizarre... *Sors avec moi*, c'est la première fois que quelqu'un fait de cette phrase un ordre.

J'aurais envie de protester, de dire "je sors pas avec tout le monde", mais le fait est que ce serait faire mentir la vieille pute que je suis. Et puisque c'est la vérité, et que je sors avec n'importe qui, la réponse est prévisible.

- Ok, si tu veux.

J'aimerais ajouter mon traditionnel "mais je ne te connais à peine" - le problème, c'est que je le connais déjà vachement mieux que les autres, celui-là. Combien de fois j'ai couché avec un type en ignorant jusqu'à son nom de famille ? Lui, ça fait un moment que je sais qu'il s'appelle Joshua Lasheras.

En fait, c'est une grande première : ça sera la première fois que je sors avec un type qui ne m'était pas inconnu au départ.

- T'es d'accord ? demande-t-il, l'air un peu surpris.

- De toute façon, vu comme tu l'as formulé, ça ne me laisse pas trop le choix, pas vrai ?

- C'est pas comme si je t'y forçais non plus. Mais t'acceptes, alors ?

- Je te dis que oui.

Il ne sourit pas - on dirait que l'expression "aimable comme une porte de prison" a été inventée pour lui - mais dans les ténèbres de ses yeux, je vois danser une lueur de satisfaction tout à fait surprenante, venant de lui. Et une fois de plus, je me dis que ce type est un mystère ambulante.

Mais enfin, à tout prendre, ça peut se révéler intéressant...

- Tu ne fêtes pas le réveillon ? je demande subitement.

- Et toi ?

- Bah... Non, comme tu peux le voir.

- Voilà. Pareil pour moi.

Lui non plus, il n'a pas de famille avec qui la passer ? Ou alors, elle habite loin, ou alors elle l'a jeté hors du foyer quand elle a appris qu'il était gay ?

- Et Noël ? Tu le fêtes ?

- Non, répond-il. Je ne fais rien du tout demain.

Bizarrement, le fait qu'il me dise qu'il passe les fêtes seul, tout comme moi, alors qu'à côté, il y a une église pleine de personnes réunies pour entendre la messe de minuit, alors que tous mes amis fêtent le réveillon avec leurs parents, juste cette petite phrase me donne l'impression d'être plus proche de lui, en cet instant, que de n'importe qui d'autre. Le clan des deux laissés-pour-compte, finalement...

- Moi non plus, je réponds. T'as qu'à venir chez moi...

Et là - miracle ! - je vois un sourire, le tout premier que j'ai jamais vu, éclore sur ses lèvres. Bon, à peine perceptible, et pas dénué d'une certaine ironie, mais quand même.

- On fait ça, alors.

Et là, il décide qu'il est temps de m'embrasser une nouvelle fois pour sceller notre pacte, sans doute - et moi, je décide que c'est le domaine dans lequel je suis le plus à l'aise, et donc que je n'y vois pas d'inconvénients.

Et quand les gens de la messe de minuit en sortent, au son des cloches de l'église, je crois qu'on est toujours en train de s'embrasser, les pieds enfoncés dans cinq centimètres de neige fraîche, les doigts glacés et les lèvres brûlantes.

.oOo.



I x 4 - Le goût des choses simples

.oOo.

(le mercredi 1er janvier)

On sonne à ma porte.

J'espère que ça va s'arrêter si je ne réponds pas, mais l'intrus ne faiblit pas : je suis obligé de me lever.

Je jette un regard à mon appartement ; c'est comme s'il y avait eu une mini apocalypse. Tout est sans dessus dessous, des fringues traînent dans tous les coins, une vaisselle de cinq jours envahit l'évier, il y a des cadavres de bouteilles de bières un peu partout, sans compter les papiers de bonbons et les mouchoirs qui avaient pour destination initiale la poubelle, mais qui se retrouvent finalement éparpillés tout autour. Une sorte de décharge publique privée. Et moi en slip au milieu.

Légèrement paniqué, je regarde au travers du **judas** de ma porte pour voir qui est l'audacieux qui a eu l'idée de venir s'aventurer dans le chaos qui règne en maître par ici.

- Gabriel, bouge tes fesses et viens m'ouvrir !!

Derrière la porte, des poings tambourinent et des yeux bleus lancent des éclairs : Lawrence est là. Je peux lui ouvrir, à lui ; parmi les ordures, il est en terrain connu. Il ne me fera pas de remarque désobligeante comme Nina le ferait si elle était là, parce qu'on sait tous les deux ce que c'est que d'être un mec de 22 ans qui habite seul dans un appartement.

Je prends quand même le temps d'enfiler un jean avant, tout de même.

- Enfin ! grogne-t-il quand j'ouvre la porte. T'en as mis du temps !

- Au lieu de te plaindre, dis-moi plutôt ce que tu fous chez moi à cette heure-ci.

Il entre dans l'appart, sans paraître se soucier du désordre, et sans que je la voie venir, il m'embrasse brusquement sur les lèvres, avant de se reculer avec le sourire ravi d'un gosse de sept ans qui vient de faire une bonne farce :

- Bonne année ! Bonne santé !

- Ta bonne résolution de cette année, c'est de devenir gay, c'est ça ?

- Non ! Ça c'était l'année dernière. Mais ça n'a pas marché, j'aime trop les beaux seins. Du coup, cette année, j'ai pris comme bonne résolution de toujours rappeler quelqu'un avec qui j'aurais couché, ne serait-ce que pour lui dire que c'est pas possible entre nous. Classe, non ?

- Tu vas pas tenir deux semaines...

Il se laisse tomber sur mon canapé, pose les pieds sur la table basse et croise les bras derrière sa tête avec un sourire satisfait :

- Mais si, tu verras. Je vais devenir un autre homme, cette année. Et toi, tes résolutions ?

- Déjà, ne pas casser la gueule aux abrutis qui viennent me réveiller à sept heures le jour du Nouvel An.

- J'avais pas le choix, dit-il d'un ton nonchalant, j'ai un repas de famille aujourd'hui, mais je voulais passer te souhaiter la bonne année avant.

- Un simple sms aurait suffi...

- Non non, tout le monde envoie des sms, c'est nul. Le genre de ta copine Nina, quoi.

Le dédain est nettement perceptible dans sa voix - la dernière fois que Nina et Lawrence se sont retrouvés par hasard en même temps dans mon appartement, ça a failli tourner au pugilat. Depuis, j'évite soigneusement de les mettre en présence, l'un et l'autre.

- Bon, et toi ? Tu t'es trouvé un mec, cette semaine ? Tu le jettes quand ?

Je m'assois à côté de lui sur le canapé, en lui tendant une bière, histoire de bien commencer la journée.

- On verra.

- Comment ça, on verra ?

Avec l'instinct animal qui le caractérise, Lawrence flaire tout de suite qu'il y a une anguille sous roche. Il faut dire que si je tenais absolument à éviter de parler de Joshua et de ce Noël, j'aurais dit "je le largue demain" et tout aurait été réglé. Mais j'aurais peut-être menti.

- Je ne sais pas encore quand je vais le larguer.

- Pourquoi ? Arrête de me cacher des trucs, Gabriel, je veux des détails. Comment il s'appelle ?



- Joshua.

- Joshua, répète-t-il d'un ton pensif. Tu m'en as déjà parlé ? Oh, j'y suis, c'est le type louche du bar ! Pas vrai ? Voilà. Impossible de cacher quoi que ce soit avec un flair pareil. Tout de suite, il devine tout ce qu'il y a à deviner.

- Ouais, c'est lui...

- Je croyais qu'il voulait pas de toi ?

- Je croyais aussi, mais finalement, on dirait que j'avais tort.

Comme je sais qu'il ne me lâchera pas si je n'en dis pas plus, je lui raconte l'étrange réveillon de Noël, sa visite au bar, l'entrevue devant l'église, et surtout l'incroyable partie de jambes en l'air qui a suivi quand on est rentrés chez moi...

- Ah, oui. Alors il est bon au lit. Je comprends pourquoi tu hésites.

Le problème, le vrai, c'est qu'il n'y a pas que ça. Et là par contre, je préférerais autant que Lawrence ignore tout - il se moquerait sans doute de moi s'il savait qu'au final, ce type que je n'ai pas arrêté de critiquer durant les dernières semaines m'attire bien plus que je ne l'aurais cru. Il est cynique et sarcastique, il n'a pas peur de dire ce qu'il pense, il se fiche comme d'une guigne de son prochain, et il y a sans cesse une lueur ironique qui ne quitte jamais ses yeux - sans que je sache pourquoi, tous ces petits détails m'attirent. Et puis, c'est agréable de ne pas avoir affaire à un amoureux transi ; Joshua est quelqu'un qui a du répondant, et ça, ça me plaît.

Ça fait une semaine et un jour qu'on sort ensemble, aujourd'hui, et c'est bien la première fois depuis un moment que je n'ai pas déjà envie de larguer mon mec à ce stade de la relation.

- Bon, dit Lawrence, pensif. De toute façon, ça ne peut pas être une mauvaise chose d'avoir envie que ça dure un peu, pour une fois. J'avoue que c'est plus drôle quand tu les largues les uns après les autres, mais si ça pouvait bien se passer, pour une fois, ça serait bien, j'imagine...

Il n'a pas l'air tout à fait convaincu quand il prononce ces paroles, mais je ne pouvais pas attendre une pleine et totale approbation de la part de mon âme damnée, de toute façon. Par contre, si jamais j'en parle à Nina, ça risque d'être un autre son de cloches. Mais je préfère éviter de lui raconter ce qui s'est passé pour le moment, histoire de ne pas lui faire de faux espoirs sur un possible Grand Amour.

- Vous vous voyez, aujourd'hui ?

- Je sais pas... Il est venu boire un verre hier soir pendant que je tenais le bar, mais il a rien dit à propos d'aujourd'hui.

- Je vois. Si jamais il devait venir, un conseil : range un peu quand même... Je sais qu'on ne peut pas attendre grand-chose d'autre d'un Don Juan qui habite seul, mais c'est vraiment l'anarchie, ici...

Merde. Si même lui le dit, c'est que la situation est grave.

- Merci du conseil.

- De rien. Et ton portable arrête pas de vibrer sous mes fesses depuis tout à l'heure, tiens.

Il me tend mon téléphone, où attendent d'être lus une vingtaine de messages me souhaitant la bonne année - tout en haut, il y a le nom de Joshua, que j'ai entré dans mon répertoire il y a peu de temps.

- C'est Joshua ? Il dit quoi ?

- Il dit très exactement "je passe chez toi dans l'après-midi, à toute".

Aucun "bonne année", aucun "comment vas-tu", mais une information - ou plutôt, une affirmation - donnée avec tout le laconisme possible et imaginable, à la limite de la sécheresse : décidément, ce type me plaît. Quelque part, je dois être un peu masochiste, mais recevoir de sa part un simple message de bonne année m'aurait déçu.

- Eh bien, t'as un peu plus de cinq heures pour ranger tout ce foutoir, fait remarquer Lawrence. Je sais pas si ça sera assez...

- Du moment que tu te barres maintenant, je devrais pouvoir faire avec, alors tu peux t'en aller.

Il fait la moue, puis il se lève et repose sur la table sa bière vide - encore un autre cadavre qui vient s'ajouter à ceux qui étaient déjà là - puis il sourit.

- J'y vais, alors. De toute façon, je vais être à la bourre. Je te souhaite une bonne partie de jambes en l'air cet après-midi... Décidément, y'en a qui commencent bien l'année.

J'avoue que c'est plutôt inhabituel, mais effectivement, l'année commence moins mal que ce à quoi je m'étais attendu - le Nouvel An, c'est toujours la journée que je déteste le plus, depuis des temps immémoriaux.

- Merci d'être passé, Lawrence. À plus.

Il me fait un signe de la main et referme la porte de mon appartement derrière lui, tandis que j'essaye d'évaluer la masse de travail qu'il me reste à effectuer pour que la pièce soit à peu près rangée. Cinq heures ? Peut-être pas assez, en effet. Mais peu importe, puisque Joshua passe me voir aujourd'hui... rien qu'à cette idée, je me sens absurdement satisfait.

Et ça, venant de moi, c'est assez surprenant.



.oOo.

(le jeudi 15 janvier)

- Tu sais ce qu'il y a, dans un mois ?

Je crois qu'elle a un peu bu. Il faudrait que je lui retire son troisième verre de bière, mais elle le tient fermement, et me regarde d'un air buté.

- Les vacances de février ?

- Oui ! Mais pas seulement. C'est la Saint Valentin !

- Ah. Génial.

Heureusement que Joshua est parti cinq minutes avant qu'elle n'arrive - je n'aurais *vraiment* pas aimé qu'elle tienne ce genre de discours devant lui. Et encore, elle est loin d'avoir fini ; on ne la refait pas, la Nina : chaque année, plus la Saint Valentin est proche, plus elle est hystérique.

- Le Saint Valentin, c'est le moment de prouver à l'autre que tu l'aimes de toutes tes forces.

- Et tu peux pas le faire tous les autres jours de l'année ?

- Non ! La Saint Valentin, c'est spécial ! martèle-t-elle.

- C'est purement commercial, Nina. Arrête un peu avec ta Saint Valentin. Tu sais que chaque année, tu me sors le même couplet ? C'est juste une fête où les commerçants en profitent pour s'en mettre plein les poches. Il n'y a pas de jour pour le Véritable Amour.

Elle me regarde d'un air extasié, comme si je venais de combler ses attentes les plus secrètes (je n'ose même pas imaginer ce qu'elles pourraient être...) et s'exclame :

- C'est trop beau, ce que tu viens de dire !

Bon, j'avoue, j'ai dit ça à moitié pour qu'elle arrête de m'emmerder avec cette fête stupide. Moi, personnellement, j'ai toujours détesté la Saint Valentin. Pas parce que je les passais toujours seul, comme c'est le cas pour la plupart des détracteurs de la fête ; mais parce que c'est un jour où je n'ai jamais la paix. Pourquoi les gays se sentent-ils obligés d'être romantiques ? Moi, je suis plutôt du genre : "une bonne partie de jambes en l'air pour célébrer ça et on n'en parle plus". Et si pour les autres, ça pouvait être pareil, ça serait bien - mais non, chaque année, c'est le même couplet, je me fais harceler de tous les côtés par des sms romantiques, des mails, des gens qui viennent me voir en personne au bar où je travaille, ou même jusque chez moi - c'est à ce moment-là, en général, que je commence à être vraiment mauvais.

Et c'est pour ça que j'apprécie particulièrement Joshua : il est loin, très loin d'être du genre à me gonfler avec ça. "Joshua" et "romantisme" sont deux termes qui s'accordent très mal, et c'est parfait comme ça. C'est peut-être pour ça qu'au bout de trois semaines, déjà (une éternité!), je continue à avoir envie de rester avec lui. Quand j'y pense, ça ne m'était plus arrivé depuis un certain temps...

Mais je ne l'ai pas encore dit à Nina - je ne voulais pas lui faire de faux espoirs. Toutefois, comme trois semaines commencent à constituer un délai tout à fait respectable, je décide brusquement que je vais lui en parler.

Ça, et puis le fait que j'ai envie que ma meilleure amie sache que je sors avec un type qui me plaît.

- Et quand le gars t'offre des roses, c'est juste, gaah !

- Nina - je l'interromps.

Je n'ai pas du tout écouté ce qu'elle venait de dire, et je me rends compte subitement que j'ai une certaine tendance à la distraction, ces derniers temps - mais bon, j'y penserai plus tard. Nina lève les yeux vers moi, l'air vaguement agacée.

- Je sais que t'es pas d'accord avec moi, boude-t-elle. Mais enfin, Gabriel...

- C'est pas ça, je coupe. Je voulais juste te parler d'un truc.

- Quel truc ?

- Je sors avec un type, en ce moment... Depuis trois semaines...

Elle écarquille les yeux - il faut croire qu'elle mesure aussi bien que moi tout ce que ça représente, me connaissant.

- C'est vrai ? *Trois semaines ?*

- Ouais.

Je ressens un peu de fierté - totalement absurde, d'ailleurs - alors qu'elle me regarde d'un air ahuri. Trois semaines ! Beau boulot, Gabriel. Continue comme ça.

- Et tu comptes le larguer quand ? demande-t-elle, méfiante.

- Je ne sais pas encore. Il me plaît pas mal...



- Oh ! s'exclame-t-elle, bouleversée. Mais c'est génial, Gabriel !

Elle se lève, sans doute pour me serrer dans ses bras par-dessus le bar, mais avant qu'elle ait eu le temps d'esquisser seulement le geste, elle se casse monumentalement la gueule du tabouret en hauteur sur lequel elle était assise.

- Nina !

Je me précipite, forcément - les autres clients nous jettent un regard intrigué à travers la pièce, certains rient, et Jorge secoue la tête d'un air blasé. Nina bourrée, il a déjà vu - le spectacle est parfois très amusant, et souvent un peu navrant.

- C'est bon, j'ai rien, balbutie-t-elle en se relevant. J'ai juste un peu mal au coccyx... Mais Gabriel, tu sors avec un type pour de bon !

Je la relève et je la rassois sur le tabouret alors qu'elle passe ses bras autour de mon cou d'un air extasié.

- J'irais pas jusqu'à dire ça, je tempère. On va dire qu'on a passé la période cruciale de la première semaine ensemble.

- Mais Gabriel (pourquoi elle persiste à répéter mon prénom quand elle est bourrée ?), dans une semaine, ça va faire un mois ! C'est génial !

- On n'y est pas encore, ok ? Te réjouis pas trop vite. Je voulais juste te le dire, pour que tu le saches.

Je reprends ma place derrière le bar, et elle me sourit, les joues rouges d'excitation, les yeux rêveurs.

- Il s'appelle comment ?

- Joshua. Il était assis à ta place, cinq minutes avant que t'arrives, tu l'as peut-être croisé dans la rue sans le savoir. Si on passe le cap du mois, je te le présente.

J'ai l'impression que c'est Noël en avance, pour elle (ou plutôt la Saint Valentin, puisqu'elle aime tellement cette fête). Elle a les yeux qui brillent - c'est peut-être aussi dû à l'alcool - et un sourire qui va d'une oreille à l'autre.

- Gabriel, je suis *si* contente pour toi !

Elle en arriverait presque à me faire rougir, cette idiote. On dirait que son enfant vient de lui annoncer qu'il allait se marier. On est encore loin du compte, mais c'est l'effet que ça me fait. Du coup, je ne peux pas m'empêcher d'esquisser un sourire amusé - et Jorge, qui ne perd pas une miette du spectacle, me jette un regard qui dit clairement à quel point il pense qu'on est idiots.

Ce en quoi je ne peux pas lui donner tort.

Même Nina, saoule, le remarque :

- Eh, Jorge ! Tu pourrais faire semblant d'être content, au lieu de tirer cette tronche ! Je veux dire, *trois semaines*, quoi ! C'est hallucinant !

- Moi, ça fait cinq ans que j'aime la même personne, répond-il d'un ton blasé. Cinq ans...

- C'est beau, répond Nina, rêveuse.

Les yeux posés sur la porte du bar, j'interviens :

- En parlant de ça, la personne en question vient juste d'entrer.

Aussitôt, un affreux bruit de verre brisé résonne derrière moi ; je tourne la tête vers Jorge, qui, rouge pivoine, vient de laisser tomber le plateau de verre qu'il tenait dans les mains - vides, les verres, heureusement, mais quand même un désastre.

- Oh mon dieu, je suis désolé, bafouille-t-il, écarlate.

- Laisse, je m'en occupe. Va lui dire bonjour, plutôt.

- Non non, proteste Jorge, je vais t'aider, bien sûr !

Il lève les yeux vers le bar, où le type dont il est follement amoureux vient d'arriver, l'air interloqué.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

Louis, il s'appelle. Louis Legat. Quand on sait qu'il est la personnification de la distraction sur terre, ça m'étonne même qu'il ait remarqué le désastre qui vient d'avoir lieu. Au demeurant, c'est un type charmant, intelligent (à sa façon...), et mignon, même, mais il vaut mieux éviter de l'avoir au volant, parce qu'il est du genre à rentrer dans une voiture (au mieux... un passant au pire) parce qu'il était en train de regarder les jolis petits papillons qui voletaient à côté de sa fenêtre ou la forme marrante du nuage là-haut.

- Laisse, Jorge, je ramasse. Occupe-toi des clients !

- Bon... Ok, merci, dit-il, très embarrassé.

Il s'éloigne pour s'occuper de la commande de Louis, et pour profiter de sa présence, et moi, je ramasse les débris de verre accroupi derrière le bar, tandis que Nina m'observe de l'autre côté, assise tranquillement sur sa chaise, le menton dans les mains et les coudes lourdement posés sur le bar, un sourire vague imprimé sur ses lèvres.

- Ce que t'es chou, Gabriel !



- Je sais.
- Si t'étais pas pédé comme un phoque, je sortirais bien avec toi !
- Et je te ferais souffrir, tu te souviens ?

Je jette le verre à la poubelle et me tourne vers Nina, qui sourit toujours, complètement bourrée. Qui c'est qui va la ramener à la maison ? Eh oui - c'est encore bibi qui s'y colle.

- Vaut mieux être mon amie, t'as tout y gagner. Et arrête de boire, maintenant.
- Bon, Gabriel ! s'exclame-t-elle brusquement d'une voix forte. La semaine prochaine, rendez-vous ici-même, et tu me présentes ton copain !
- Si on est encore ensemble.

Je vous ai déjà dit que je n'étais pas du genre optimiste ? Voilà, c'est fait. Chaque fois que je commence à sortir avec quelqu'un, je me demande déjà comment je vais le larguer. Pour cette fois-ci, l'équation est un peu différente - je me demande comment *lui* va me larguer. Optimiste, je vous dis.

Bon, puisque c'est lui qui a pris les devants, il n'y a pas de raison qu'il le fasse avant un certain temps, mais si j'ai tendance à me lasser très vite, il se peut très bien que ce soit le cas pour lui aussi. Et ça a plutôt tendance à m'inquiéter - j'ai horreur des relations où je ne maîtrise rien...

Et là, j'ai *vaguement* l'impression que petit à petit, je maîtrise de moins en moins.

- J'ai hâte de le voir ! s'exclame Nina.
- Le pire dans tout ça, c'est que moi aussi... Ça fait pourtant moins d'une heure qu'il est parti.
Pathétique...

.oOo.
(fin janvier, à peu près)

Ciel bleu.

- C'est quand, ton anniversaire ?

Les mains dans les poches, assis sur le banc, la tête en arrière et une écharpe enroulée autour du cou, je contemple les longues traînées blanches des avions qui traversent l'espace aérien, où je peux contempler le plus beau camaïeu de bleu qui pourra jamais exister.

- Le 17 novembre. Pourquoi ?
- C'est loin, je réponds, pensif. Je ne peux pas me projeter si loin dans le futur.
- Pourquoi tu le fais ? Tu m'as posé une question, je réponds. C'est tout.

Je hoche la tête, et le silence nous enveloppe à nouveau, agréable comme une serviette chaude sur une peau nue. Il est assis à côté de moi sur le banc du parc, emmitouflé dans son manteau à la capuche bordée de fourrure, les mains bien au chaud dans les poches, et il ne dit rien, parce qu'il n'est pas besoin de mots, en cet instant - c'est une question d'ambiance.

Assis l'un à côté de l'autre, à ne rien faire à part contempler l'immensité du ciel sans nuages - il y a un mois, je n'aurais jamais cru que ça m'attirerait plus que ça. Il faut croire que beaucoup de choses peuvent changer en un mois. *Un mois.*

- Et ton anniversaire à toi ?

Il me pose la question d'une voix distraite et vaguement agacée, comme si au fond, il se moquait totalement de la réponse, qu'il me la posait juste par politesse, en réponse à la mienne.

Peut-être que c'est du masochisme, mais j'apprécie particulièrement ce côté de sa personnalité - bourru, un peu grognon... sec, au fond ; ça me plaît. Les débordements affectifs ne font pas partie de son caractère, et c'est très bien comme ça.

- Le 2 avril...

Il ne répond rien - est-ce qu'il a seulement écouté la réponse ? - et fixe un avion qui traverse le ciel au dessus de nous, et que les rayons du soleil couchant rendent rouge.

- En avril, ici, il y a des cerisiers du Japon. Ce sont les arbres là, devant... Leurs pétales sont tout roses pendant deux semaines environ, mais pas plus.

Il jette un regard aux cerisiers, en silence, et moi, les yeux posés sur l'arbre en question, totalement dépourvu de feuilles à cette période de l'année, je continue :

- Sakura, ça s'appelle... Au Japon, ils prennent ça très au sérieux, la floraison des cerisiers. Ici, tout le monde s'en fout. Il laisse retomber sa tête sur le dossier du banc, et hausse vaguement les épaules, l'air fataliste. *On n'y peut rien.* Moi,



en avril, je viens toujours dans ce parc pour regarder la floraison des cerisiers. Peut-être que la fois prochaine, on pourrait y venir à deux...

Mais ça, évidemment, je ne le lui dis pas - plutôt mourir.

- Pourquoi t'étais au bar, le soir du réveillon de Noël ?

Cette fois, il tourne la tête vers moi, l'air plutôt surpris.

- Hein ?

- Au bar... Tu fêtas pas le réveillon ?

Il reste silencieux à m'observer pendant quelques secondes, comme s'il se demandait d'où sortait la question, brusquement.

- Et toi ? demande-t-il finalement. Pourquoi tu ne le fêtas pas ?

- Parce que je bossais...

Même si j'ai envie de lui extorquer des informations, étrangement, je n'ai pas envie qu'il sache que de mon côté, le mot "famille" ne m'évoque pas une histoire vraiment glorieuse.

- Je n'avais personne avec qui le fêter, c'est tout, dit-il simplement.

- Et ta famille ?

Il fixe les cerisiers effeuillés sans répondre - apparemment, ça n'a pas l'air d'être la joie dans son foyer non plus. Je soupire et laisse à nouveau glisser ma tête sur le dossier du banc, sans insister davantage. Je suis bien placé pour savoir que s'il y a des choses qu'on préfère garder sous silence, c'est pour une bonne raison.

Au bout d'un long moment de silence et de calme dans ce parc tranquille, il commence à frotter ses mains l'une contre l'autre, et se redresse.

- Il commence à faire froid. On s'en va ? Tu bosses à partir de quelle heure ?

- Dix-neuf heures... Tu comptes venir au bar ?

- Ça dépend si ta copine est là ou pas...

Ah, la fameuse entrevue Nina-Joshua - qui a eu lieu il y a quelques jours, comme je l'avais promis à Nina si on dépassait le stade du mois. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je n'ai pas eu l'impression que Joshua l'ait beaucoup appréciée...

Il faut dire qu'elle était très en forme, ce jour-là - elle a sorti des énormités comme elle n'en avait plus dit depuis longtemps. En particulier, elle lui a raconté que je n'avais pas confiance en mon prochain, que je craignais plus que tout au monde d'être trahi par un proche, et que c'était pour ça que mes relations ne dépassaient pas le stade de la semaine, en général. Et que si jamais quelque chose se passait mal entre nous, elle le buterait de ses propres mains - elle a vraiment dit ça, je vous jure.

Je crois que Joshua a eu l'air un peu interloqué, à ce moment-là. Il faut dire, on le serait à moins - on n'a pas idée de dire des choses pareilles pour une première rencontre ? Mais encore une fois, elle avait un peu forcé sur la bière. D'ailleurs, il faudrait que je commence à faire attention à ce qu'elle boit ; l'idée de la voir prendre la pente d'une alcoolique ne me plaît pas beaucoup.

Quoi qu'il en soit, je pense que son hystérie a un peu effrayé Joshua - il n'a pas l'air très emballé à l'idée de la revoir sous peu.

- Je crois qu'elle ne viendra pas. Elle ne vient pas si souvent, tu sais.

- Je passerai peut-être, alors...

Je hoche la tête - il commence à devenir un régulier du bar, à tel point que même Yonsaeng, notre collègue serveur, arrive à retenir son nom ; et c'est plutôt un honneur, quand on connaît le personnage. Adorable - et d'une beauté renversante en plus de ça, le pur beau gosse asiatique - mais très, très spécial. Un peu con, on pourrait dire.

- Alors on va manger un truc pas loin, je t'accompagne au bar, et puis je rentrerai chez moi, décide-t-il soudain.

C'est un autre aspect de lui qui me plaît, cette facilité qu'il a à prendre des décisions. Il ne me demande même pas mon avis - du moment qu'il l'a décidé, ça se passera ainsi. Peut-être que ça deviendra un problème, à l'avenir, qui sait ? Mais les gens indécis m'ont toujours agacé.

Pas étonnant, finalement, que ça fasse plus d'un mois qu'on soit ensemble - à mesure que le temps passe, Joshua se fonde de plus en plus avec l'image de mon idéal masculin. Et même si Nina trouverait sans doute que c'est une bonne chose, je ne peux pas m'empêcher d'avoir la trouille, parce que plus je m'attache à ce type, et plus le moment le chute sera douloureux - puisque de toute façon, il y en aura forcément une...

Et le plus terrifiant, dans tout ça, c'est que je ne serais pas en mesure d'y faire quelque chose. À moins de le quitter tout de suite, mais larguer quelqu'un parce qu'il commence à trop vous plaire, c'est quand même la chose la plus stupide du monde, à mon avis.



- On va au Mc Do ?

Je lève les yeux vers lui. Ce type est canon, tout de même... Même quand il me regarde d'un air étonné comme il le fait en cet instant précis, en se demandant pourquoi je le fixe comme ça, et pourquoi je ne réponds pas à sa question pourtant simple.

- On passe chez moi d'abord ?

Maintenant, il pige le pourquoi du comment - le "mode libido" a été enclenché, et rien ne pourra l'arrêter avant l'assouvissement des besoins qu'il suscite.

Mais visiblement, ça n'a pas l'air de lui déplaire, et il esquisse un de ses trop rares sourires en coin.

- Ok...

Et il m'attrape le poignet avec force pour m'emmener vers chez moi, en courant presque - on dirait qu'il est plutôt motivé ; après tout, lui aussi dispose d'un "mode libido" en état de fonctionnement (et pas qu'un peu, encore...). Et moi, pour la première fois depuis des temps immémoriaux, je me dis que j'aimerais bien qu'une relation sans prise de tête comme celle-ci puisse durer indéfiniment...

Étrange réflexion, me connaissant.

.oOo.

(Samedi 14 février).

Dans la vie, il y a forcément des moments où la seule chose que vous souhaiteriez, c'est d'être ailleurs, sur une île lointaine, une autre planète, même. Parce que les éléments se sont réunis pour vous faire passer la pire soirée de votre vie, et vous savez pertinemment qu'en restant là où vous êtes, vous allez déguster sévèrement. Bien entendu, quand ça arrive, c'est évidemment au seul moment où vous ne pouvez rien faire, parce que vous êtes coincé par une obligation morale qui porte le traître nom de "boulot".

C'est du moins la réflexion que je me fais, coincé derrière le bar un samedi (merci Gerry) pour ce qui s'annonce être une soirée catastrophe : en face de moi, Nina et Lawrence sont assis de part et d'autre de Joshua, quelques verres vides devant eux - le tout un soir de 14 février.

- Gabriel ! rugit Nina. Vire ce type de là !

Voilà - je m'en suis douté dès qu'elle est entrée dans la pièce. Il était précisément vingt heures trente-quatre minutes, et c'est à ce moment-là que j'ai su que ma soirée allait être foutue. Il y a une loi, en ce monde, qui dit que les contraires s'attirent ; moi, je suis intimement persuadé qu'il n'y a pas une once d'attirance dans la haine mutuelle que se vouent Nina et Lawrence.

Ça a commencé soft, pourtant - bon, Nina s'est raidie dès qu'elle a vu Lawrence accoudé au bar, mais elle n'a pas fait de scandale. Elle est venue me souhaiter une bonne Saint Valentin, avec un sourire aux lèvres, et elle s'est prudemment installée à une chaise de distance de Lawrence. On a commencé à parler, bien tranquillement, et Lawrence nous écoutait en silence.

Puis ils ont commandé des bières à Yonsaeng, pendant que j'étais en train de servir d'autres clients, et quand je suis revenu, ils en avaient déjà vidé au moins la moitié, et le silence qui régnait entre eux était déjà plein de tension.

Mais là où les choses ont *vraiment* commencé à se corser, c'est quand Joshua est entré dans le bar, alors qu'il ne m'avait pas prévenu qu'il viendrait. Nina a vu mon regard ahuri en direction de la porte, et elle s'est tournée vers lui, tandis que Lawrence, avec l'instinct infailible qui est le sien (et qui devait sûrement pressentir quelque chose d'intéressant), se retournait au même moment. Résultat, quand Joshua a levé les yeux vers nous, il a vu trois paires d'yeux posées sur lui, chacune avec une expression totalement différente.

Peut-être que ça lui a fait peur, car il a marqué un temps d'arrêt - et même s'il était ressorti séance tenante, je n'aurais pas pu lui en vouloir. Mais il a dû se dire que la situation n'était pas si désespérée, et il s'est tout de même avancé vers nous, l'air intrigué.

- Salut...

Je n'ai même pas eu le temps de lui répondre que Nina avait déjà entamé les hostilités.

- Comment ça, "salut" ?! Tu ne lui souhaites même pas une bonne Saint Valentin ??

Joshua a levé les yeux vers moi, l'air de dire "mais de quoi elle se mêle, ta copine ?" et j'ai haussé les épaules :

- Nina, je me fous de la Saint Valentin comme de l'an quarante, alors c'est très bien s'il ne me la souhaite pas !

Forcément, elle s'est tournée vers moi - je crois que si elle avait eu des fusils à la place des yeux, je serais mort sur le coup.

- Dis pas de conneries, Gabriel ! La Saint Valentin, c'est le jour le plus important de l'année ! Surtout pour toi, maintenant que t'es enfin dans une relation sérieuse pour la première fois depuis des siècles !



C'est là que je me suis dit que j'avais envie de l'étrangler - et Lawrence qui s'est mis à rire n'arrangeait rien - mais je me suis contenu, et j'ai répondu très calmement :

- On en a déjà parlé, la Saint Valentin, c'est commercial, ça n'a rien de très intéressant.

Elle m'a regardé d'un air outré, alors que Lawrence faisait signe à Joshua de s'asseoir entre eux - j'ai vu Joshua me jeter un regard incertain, du genre "est-ce que c'est vraiment une bonne idée ?" et j'aurais bien aimé lui dire qu'il valait mieux qu'il s'en aille, mais mes yeux n'ont pas du transmettre le bon message, parce qu'il a haussé les épaules et s'est installé entre les deux. Lawrence le dévisageait sans le moindre embarras (parce qu'*enfin*, il avait sous les yeux le deuxième participant du fabuleux mythe du Presque Deux Mois, comme il l'appelait), et Nina s'est tournée vers lui, l'air toujours aussi remontée.

- Joshua !!

Elle avait mis tant de force dans son exclamation qu'on a sursauté tous les trois - et même quelques autres clients se sont tournés vers nous d'un air intrigué.

- ... Oui ? a répondu l'intéressé, vaguement méfiant.

- T'as prévu d'offrir quelque chose à Gabriel, ce soir ? Pour la Saint Valentin ?

- Euh...

- Rien d'autre que lui-même, visiblement, a répondu Lawrence avec un sourire réjoui.

Joshua jeté un coup d'oeil rapide à mes deux amis, puis s'est tourné vers moi, l'air de dire "faudrait ptete penser à revoir ta façon de choisir tes potes...", et j'ai adressé un regard d'avertissement aux potes en question, qui n'y ont même pas prêté une once d'attention.

- Moi, je trouve que c'est le cadeau le plus sympa qu'on puisse recevoir pour une Saint Valentin, a continué Lawrence. Gratuit, et on est sûr de pas être déçu.

- C'est barbare, a grogné Nina. Et un petit ruban rouge enroulé autour du cou pour faire emballage cadeau, c'est ça ?

- Précisément ! a souri Lawrence. Pas forcément autour du cou d'ailleurs, la poitrine c'est bien aussi...

S'il n'avait pas été mon ami, je crois que j'aurais été vaguement dégoûté par l'air lubrique qui s'épandait sur ses traits, tellement parlant que c'était comme si je pouvais voir moi-même la scène qu'il s'imaginait - des gros seins comprimés par un large ruban brillant, comme dans les hentai, où la taille des engins en question défie les lois de la gravité. Je n'ai jamais compris l'intérêt qu'il portait aux gros nichons ; bon, le fait que je sois gay doit sans doute jouer un peu aussi.

Nina devait sans doute imaginer la même chose que moi, car je l'ai vue rougir de colère.

- Vous pensez vraiment qu'au cul, vous les mecs !

Elle a fini d'un coup son verre de bière, pendant que Lawrence répondait :

- C'est dans notre caractère, ma p'tite dame !

- Je trouve ça dégoûtant !

Lawrence avait fini sa bière, lui aussi, et même s'il n'était pas bourré, je crois qu'il avait envie de profiter de l'occasion pour en découdre. Et c'était sans doute la perche qu'attendait Nina depuis qu'elle était arrivée ; ils ont commencé à se crêper le chignon en jurant comme deux charretiers.

- La Saint Valentin, c'est de la merde, et ton Véritable Amour aussi !

- C'est clair qu'un type basique comme toi pourrait jamais comprendre !

Et maintenant, ça fait presque un quart d'heure qu'ils s'engueulent, et je commence à penser qu'il serait temps de faire quelque chose - ils en sont presque à en venir aux mains. Joshua me jette un regard blasé, alors que ses deux voisins se sont levés pour pouvoir se disputer avec plus de tranquillité, et je soupire. J'en attrape un par le poignet, l'autre par le coude, et je crie :

- Ça suffit, ou je vous jette dehors !

Ils sont tous les deux rouges et échevelés, et la colère s'inscrit en gros sur leurs traits, mais ils acceptent de se rasseoir, sans paraître se soucier plus que ça du fait que tout le bar les regarde.

- Désolé, je murmure à Joshua. Des cas sociaux.

Il ne répond pas, mais je vois clairement dans son regard qu'il est d'accord avec moi, et Lawrence grogne :

- Je t'ai entendu, Gabriel.

- Tant mieux, tu vas pouvoir m'écouter à nouveau : paye ta consommation et va-t-en.

- Quoi ? s'exclame-t-il. Tu me vires, et tu la laisses ici, elle ?

- J'ai l'intention de la virer aussi après, mais j'attends que t'aies pris de l'avance pour que vous ne vous croisiez pas à la sortie. C'est gentil de ma part, non ?

Il n'a pas l'air de trouver ça particulièrement gentil - ses yeux lancent des éclairs (tout comme ceux de Nina, d'ailleurs,



qui a entendu ma dernière phrase) et il s'exclame :

- Je reste ici !

- Moi aussi, je reste ! répond ma meilleure amie. Une autre bière !

- Certainement pas, je soupire. Si vous restez, vous vous mettez chacun à un bout du bar, et je ne veux plus vous entendre.

Bon gré mal gré, ils obtempèrent, sachant très bien que je les mettrais dehors à coup de pied dans l'autre cas, et Joshua se penche pour me murmurer :

- Ils sont un peu graves, non ?

- Merci, je le savais déjà...

Je soupire, et je leur jette un regard - même éloignés comme ils le sont, ils trouvent le moyen de se lancer des regards furieux.

- Ils sont pathétiques...

Le regard de Joshua est suprêmement méprisant, mais je ne peux pas trop lui en vouloir - mes deux amis sont vraiment des abrutis.

- Pourquoi t'es venu, au fait ? Tu voulais me souhaiter une bonne Saint Valentin ? je souris.

Il lève les yeux vers moi, et répond lentement :

- Je voulais juste marquer le coup... On se retrouve chez toi après ?

Et là, sans trop savoir pourquoi, j'ai le coeur qui rate un battement - peut-être que c'est parce qu'il est vraiment canon, dans la lumière tamisée du bar, ou alors parce que son regard est particulièrement intense ; quoi qu'il en soit, mes joues se mettent à flamber, brusquement, et ça doit être la deuxième fois de ma vie que ça m'arrive.

- O... ok, on fait ça...

Il hoche la tête, me lance un de ses sourires si rares, et paye sa conso avant de sortir du bar, avec une démarche féline qui fait que je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa silhouette, et ce jusqu'à ce que la porte se referme derrière lui - ce qui n'échappe évidemment pas à mes deux amis, qui ont apparemment estimé qu'il était plus intéressant d'espionner ma conversation que de se vriller de regards mortels.

Un sifflement séducteur s'échappe de la bouche de Lawrence.

- Mais tu l'aimes, ma parole !

À ces mots, Nina bondit, bien évidemment :

- Comment ? C'est vrai, Gabriel ? Tu l'aimes ?

- N'importe quoi !!

Le temps de me tourner vers le bar pour prendre une bouteille d'un alcool quelconque, et masquer le rouge de mes joues, ils ont réintégré leurs anciens tabourets, toujours avec une prudente distance entre eux.

- Mais si, il est complètement amoureux, ça se voit ! lance Lawrence avec un petit rire.

- Ooh, Gabriel ! s'exclame Nina, des étoiles dans les yeux. Je suis si fière de toi ! Tu as enfin réussi à trouver ton Véritable Amour !

- Arrête, Nina...

Tous les clients nous fixent d'un air amusé - bien évidemment, aucun mot de la conversation ne leur a échappé, et moi j'ai envie d'aller me suicider quelque part loin d'ici. Parce que bordel, ces deux crétins ont raison, pour une fois...

Je suis vraiment en train de tomber amoureux de mon mec.

.oOo.

La Saint Valentin s'est finalement bien passée, une fois les deux boulets écartés du chemin - j'étais foncièrement d'accord avec Lawrence quand il disait qu'une partie de jambes en l'air était un chouette cadeau à recevoir. Peut-être que c'était parce que Joshua était particulièrement motivé, ce soir-là, ou parce que pour la première fois, je couchais avec quelqu'un en ayant conscience de ressentir des sentiments pour lui - quoi qu'il en soit, je risque d'en garder un souvenir mémorable pour quelques années encore.

Quand je me suis réveillé, le lendemain matin, il était encore en train de dormir, à côté de moi, et je l'ai observé pendant un certain moment ; et c'est lorsqu'il a prononcé mon prénom dans son sommeil, à peine compréhensible, et en sentant le stupide looping que faisait mon coeur, que j'ai compris que maintenant, ce n'était plus la peine d'essayer d'y faire quelque chose, parce que j'étais bel et bien tombé amoureux de lui.

Pour la première fois, j'ai pu adhérer à certaines des théories de Nina ; comme celle, par exemple, qui stipule que "c'est



vachement plus cool d'être amoureux !", entre autres. Ou, plus basiquement, celle qui dit que ça donne toujours plus de plaisir quand on couche avec quelqu'un qu'on aime - et qui expliquerait pourquoi le sexe avec Joshua est toujours génial, alors que le sexe avec mes ex était quelque chose de généralement navrant. Mais c'est aussi peut-être juste parce que Joshua est doué au lit.

Quoi qu'il en soit, sociologiquement parlant, c'était intéressant de constater le changement qui s'opérait petit à petit dans ma personnalité, avec l'arrivée de Joshua ; par exemple, moi qui gardais toujours mon portable au fond de mon sac, j'ai pris l'habitude de le consulter toutes les cinq minutes pour voir s'il ne m'aurait pas envoyé un message, par hasard, pendant que je ne regardais pas (un peu pathétique, cela dit, j'en conviens). Maintenant, je range souvent mon appart et je fais ma vaisselle régulièrement - si on m'avait dit ça il y a quelques mois seulement, je ne l'aurais pas cru.

Le plus gros changement, dans tout ça, c'était peut-être de passer de dominant à dominé - parce que Joshua n'est pas du genre à aimer se faire pénétrer, j'ai l'impression, même s'il est pourtant aussi gay que moi. J'avais déjà testé quelques fois auparavant (en particulier lors de ma toute première fois, avec ce fameux type dont j'étais amoureux et qui a complètement distordu ma vision de l'amour), mais la plupart du temps, les types avec qui je sortais étaient plus du genre à aimer se faire prendre.

C'est peut-être pour ça que le cul avec lui prend une dimension si différente.

Nina et Lawrence se sont excusés pour le soir de la Saint Valentin - surtout Nina, à bien y réfléchir - et m'ont tous les deux demandé de les prévenir quand l'autre serait au bar, histoire qu'ils ne se pointent pas en même temps l'un et l'autre.

- Ils sont frustrés sexuellement, m'a dit Joshua quand je lui en ai parlé. Je suis sûr qu'ils ont envie de coucher avec l'autre.

- Nina avec Lawrence ? Arrête de dire des horreurs pareilles... Rien que d'y penser, j'ai la chair de poule.

- C'est clair comme le jour... Tu devrais leur organiser un rencard.

Si c'est pour qu'ils se tapent sur la gueule durant tout le rendez-vous, je ne vois pas trop l'intérêt qu'il peut y avoir, personnellement. Mais bon, lui, il est persuadé que c'est le genre d'antipathie qui cache un amour... Mais il ne les connaît pas assez bien, c'est tout - je suis persuadé que l'hostilité de Nina envers Lawrence ne cache rien d'autre qu'un dégoût sans limites. Par contre, je la verrais déjà mieux avec un type comme Jorge - mais bon, en voilà un qui est gay comme on en fait plus, et surtout éternellement (sans doute) amoureux de son Louis. Quelques jours après la Saint Valentin, il a établi son record de vaisselle brisée lorsque Louis, qui était venu au bar, lui a proposé qu'ils aillent au ciné ensemble. Pas de bol pour lui, Gerry, le patron, était là, ce jour-là, et il n'était pas très très content...

Le temps passe, petit à petit. Mars a succédé à février, on a passé des partiels de mi-semestre, Yonsaeng nous est revenu au bar un soir en larmes parce qu'il avait manqué de se faire violer dans la rue - *true story*, comme disent les américains. C'est là qu'on a béni le fait qu'il soit ceinture noire de taekwondo ; l'autre n'a sans doute pas eu le temps de le voir venir avant de se faire latter méchamment. Mais bon, n'empêche que notre Yon était plutôt choqué, et comme c'est la coqueluche de notre équipe, ça nous a tous un peu affectés.

J'ai quasiment l'impression que Joshua habite chez moi, ces derniers temps, tellement il est là souvent - et bizarrement, alors que je suis sûr que j'en aurais rapidement eu marre s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, du moment que c'est lui, je n'y vois pas d'inconvénient. C'est l'Amour, comme dirait Nina (Lawrence, lui, dirait plutôt "c'est l'Amûûr" - et cette seule différence symbolise tout ce qui les sépare...) ; je n'aime pas le dire de cette façon, parce que j'ai toujours détesté ne rien maîtriser (et qu'est-ce que l'amour, sinon une perte de maîtrise totale?) mais je ne peux pas le nier, elle a raison.

Je suis amoureux de ce type - et pas qu'un peu, encore.

D'un côté, je suis à moitié content de voir que finalement, même un gars au coeur aussi asséché que le mien est capable d'une chose aussi basique que l'amour ; mais d'un autre côté, cette perte totale de repères et de contrôle m'effraie singulièrement.

Enfin, comme Nina n'arrête pas de me le répéter, c'est un progrès inouï dans ma vie, et ça ne sert à rien de se mettre à flipper pour ça. *Toutes les relations sont flippantes, Gabriel !* qu'elle disait. *Suffit de laisser aller les choses et puis voilà.* Je jette un regard au corps endormi étendu sur mon lit - c'est vraiment un beau mec, décidément.

Je profite qu'il soit endormi, et je me penche vers son oreille, pour murmurer le plus bas possible ce que je ne pourrais jamais dire s'il était réveillé.

- Je t'aime...

Je glisse ma main dans ses cheveux et on dirait qu'une sorte de sourire naît aux commissures de ses lèvres...

Mais il dort - illusion d'optique, sans doute.

.oOo.



I x 5 - Et joyeux anniversaire !

.oOo.

(le jeudi 2 avril)

Dans la fac, ça fait un bail que la rumeur "Gabriel Lerielli a une relation sérieuse" s'est répandue parmi les étudiants ; j'avais espéré que ça me permettrait de passer un anniversaire tranquille, pour une fois, sans recevoir de textos en tout genre, mails enflammés, ou quoi que ce soit d'autre - et étonnamment, je n'étais pas si loin que ça du compte. Au final, seulement deux ou trois messages de la part d'inconnus ; très bien comme ça, à mon avis. Un message de Nina, aussi, envoyé comme chaque année à minuit pile - alors que moi j'oublie toujours de lui souhaiter le sien...

- Tu fais quelque chose ce soir ? me demande Lawrence quand on sort de cours.

Théoriquement, je serais censé réviser ; les examens commencent dans deux semaines, et vu que j'ai passé la moitié de mes nuits de l'année à travailler dans un bar, il serait peut-être temps que je me mette sérieusement au boulot si je veux avoir une chance de ne pas passer par la case rattrapage. Par un heureux hasard, j'ai réussi à les éviter au premier semestre - ce serait bien que ce soit la même chose cette fois-ci.

Mais ce soir, j'ai autre chose de prévu.

- Ouais, je fête mon anniversaire...

- Ah, avec ton chéri, ironise Lawrence. Comme c'est romantique.

Romantique, je ne sais pas, mais une chose est sûre, ça m'intrigue. Joshua n'est pas *du tout* du style à vouloir fêter ce genre d'évènements, mais là, quelques jours plus tôt, il m'a dit de réserver ma soirée, tout en refusant de me donner une seule information détaillée sur ses plans secrets. Lawrence, perspicace comme toujours, doit sans doute voir sur mon visage que ça me perturbe, car il demande :

- Un problème ?

Un jour, ça serait bien qu'il arrête de devenir aussi observateur.

- Rien de spécial...

Cette fois, je ne peux *vraiment* rien lui dire de plus, et pour cause - je donnerais cher pour savoir ce que Joshua a derrière la tête. J'ai tout imaginé, du romantique repas aux chandelles dans un restaurant de luxe jusqu'à la partie de jambes en l'air sauvage dans la pénombre d'une ruelle, *tout*. Même l'idée absurde d'une demande en mariage, dans un pays qui ne reconnaît pourtant pas l'union homosexuelle, m'est venue à l'esprit - par contre, je l'ai vite délogée, parce qu'il faut pas charrier, non plus.

- Vraiment rien ? insiste Lawrence, qui ne se satisfait pas de si peu.

- Rien de rien, vraiment. Mystère total.

- Il ne t'a rien dit de particulier ?

- Si, il m'a dit que ce serait une soirée que je n'oublierais pas de sitôt.

- C'est en dire trop ou pas assez, observe Lawrence d'un ton sérieux. Et s'il te demandait de te pacser avec lui ?

- Arrête de dire des trucs qui font peur, tu veux ? J'ai déjà du mal à m'habituer au fait d'être en couple depuis quelques mois, alors se pacser...

- De quoi t'as peur ? demande-t-il d'un ton innocent. En fait, t'as l'air d'un dur, mais t'as le coeur aussi mou qu'une nana. C'est impressionnant.

- C'est pas ça, je me défends. C'est juste que j'ai pas envie de me faire rouler dans la farine parce que j'ai été trop confiant. C'est tout.

- Bah, si ça devait foirer, ça l'aurait déjà fait, non ? Surtout avec un type comme toi qui jette pour un oui pour un non.

- Peut-être.

Peut-être pas, aussi. En amour, ma grande théorie, c'est qu'on est jamais sûr de rien. La preuve : j'étais sûr que je resterais un type insensible pour le reste de mes jours, et voilà que le premier venu (ou presque) me met dans tous mes états rien que quand je lève les yeux vers lui - voilà que le type le plus bizarre que j'aie jamais rencontré arrive à me faire penser à lui nuit et jour, et à rendre son absence insupportable. Rétrospectivement, je n'aurais jamais pensé que quelqu'un serait capable de me faire ressentir ça pour de bon. Nina exulterait sans doute si elle pouvait entendre mes pensées, mais moi, je trouve que l'idée a quelque chose d'effrayant.

- Je veux tous les détails de la soirée ! me lance Lawrence lorsqu'il me laisse en bas de chez moi après m'avoir



raccompagné.

- On verra...

Il est déjà presque 19 heures. Je ne travaille pas ce soir - pas que je me soucie réellement de mon anniversaire en temps normal, au point de poser un jour de congé ce jour-là, mais ayant remplacé Jorge au pied levé un mercredi de la semaine dernière parce qu'il était malade, il a proposé en échange de prendre ma place ce jeudi - ce que j'ai accepté, curieux de savoir ce que me réservait Joshua.

En réalité, quand j'entre dans l'appartement, il n'est pas encore là, et toutes les lumières sont éteintes. Je pensais qu'il aurait préparé quelque chose, vu que la soirée était censée être inoubliable, mais il n'y a absolument rien qui sorte de l'ordinaire dans mon salon...

... À part ses clés - ou plutôt le double de mes clés à moi, que j'ai fini par lui donner au bout d'un moment - et un petit bout de papier posé sur la table basse devant mon canapé, et qui n'y était pas ce matin quand je suis parti.

Des clés et un petit mot, et personne dans l'appartement. En général, ce n'est jamais bon signe.

Mais en fait, lorsque je m'approche, pas de "*je te quitte*" sur le bout de papier, comme je m'y attendais ; simplement un "*je suis sur le toit de ton appart, viens me rejoindre*" - et c'est tout. Et je ris nerveusement ; bordel, j'y ai vraiment cru. Je réalise avec stupeur que pendant les quelques petites secondes qui se sont écoulées entre l'instant où j'ai vu le papier et l'instant où je l'ai pris, mon cœur s'est quasiment arrêté de battre. Pour rien, visiblement - simplement, la soirée aura lieu sur le toit plutôt que dans mon appart.

Ça doit être une des spécificités de mon appartement ; contrairement à beaucoup d'autres dans la ville, le bâtiment qui l'abrite est plat, et le toit accessible à tous. Personne n'y va jamais, parce qu'il y a beaucoup de vent et strictement rien à faire, mais moi, j'ai toujours bien aimé aller squatter là-bas, m'accouder à la balustrade et observer la ville de nuit.

Pourtant, je ne me souviens pas avoir déjà montré cet endroit à Joshua. Il a dû fouiner un peu quand je n'étais pas là, grâce au double que je lui ai donné. Quoi qu'il en soit, il m'a fait peur, cet imbécile, et j'ai encore la boule au ventre quand je monte l'escalier pour le rejoindre.

Lorsque j'ouvre la porte de service qui mène au toit, je ne vois personne ; il doit être caché de l'autre côté de la cage d'escalier.

- Gabriel !

Je me retourne ; il est là, effectivement, de l'autre côté, assis sur ce qui ressemble à une nappe, comme celle qu'on prend lors de pique-niques sur l'herbe, sauf qu'elle n'est pas rouge vichy, mais d'un bleu uni - ma nappe de cuisine, en fait... - et il a monté deux coupes de champagne, et la bouteille qui va avec. Pas mal pour un type fauché.

Je m'approche.

- Sympa, la mise en scène... Je ne m'attendais pas à un truc si romantique de la part d'un type comme toi.

Il sourit, et ne répond pas - mais il y a une nuance différente dans son sourire, et même dans ses yeux... Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, mais... il a l'air d'excellente humeur. Voilà - comme s'il jubilait. Pourquoi jubiler pour un simple anniversaire ? Je le regarde, un peu déconcerté.

- Installe-toi, dit-il d'une voix tranquille.

Avec ce regard, il a presque l'air d'une autre personne.

- Ça va ? je demande, surpris.

- Oui. Assieds-toi.

Je ne pensais pas que fêter mon anniversaire lui ferait un tel effet, à vrai dire...

- On ne mange pas, ce soir ?

- Impatient, on dirait, remarque-t-il - avec cette lueur qui ne quitte toujours pas son regard. Tiens, voici ton verre de champagne.

Il me tend la flûte, et l'espace d'un court instant, je me demande s'il n'a pas versé du poison dedans - avant de secouer la tête mentalement. Faudrait peut-être que j'arrête avec la paranoïa, moi.

Toutefois, au fond de mon esprit, une petite voix me souffle que je ne l'ai pas vu verser la boisson dans mon verre - il l'avait fait avant que j'arrive.

Peu importe. Bordel.

- Merci...

Je m'installe sur la nappe, en face de lui, et il sourit à nouveau - je ne l'ai jamais vu sourire autant depuis que je le connais... et c'est étrange. On dirait presque qu'il a bu (autre chose que du champagne...) ou qu'il a ingéré quelque chose de pas catholique. Un joint ? Des champignons... ?

- Ça va ? j'insiste.

- Mais oui, ça va, je t'ai dit.



Une légère expression d'agacement traverse son visage, et là, j'ai enfin l'impression de retrouver le Joshua que je connais - mais il aura fallu du temps.

- Pourquoi tu as choisi cet endroit ? je demande - en buvant mon champagne, qui n'est nullement empoisonné.
- Parce que j'avais envie de changer un peu, répond-il simplement. Je voulais un cadre un peu différent.
- Pour une soirée inoubliable ?

À vrai dire, à en juger par son début, la soirée s'annonce plutôt bien, mais je ne peux pas me défaire de cette sensation bizarre qui m'a saisi quand j'ai vu les clés posées sur la table avec le petit mot - et son étrange expression ne fait pas grand-chose pour la faire disparaître.

- Oui, inoubliable, dit-il doucement.

Il sourit tranquillement, et - décidément, il n'y a rien de normal dans son attitude. J'éloigne le verre de mes lèvres, et je tente d'en avoir le coeur net.

- Qu'est-ce qui se passe, Joshua ? T'as bu ? T'as pris un truc ?

Peut-être que c'est ce qu'il entendait par "soirée inoubliable", un shoot à je-ne-sais-quoi, à l'ecstasy, à la cocaïne...

Personnellement, ça n'entre pas dans ma conception d'une soirée inoubliable (plutôt l'inverse, même), et je ne suis pas sûr d'apprécier.

Il repose son verre également, et soupire :

- Bon... Eh bien, puisque tu veux qu'on fasse ça maintenant...

- ... Qu'on fasse quoi ?

- Qu'on en parle, réplique-t-il sèchement.

Qu'on parle de quoi ?

- Et je n'ai rien bu, rajoute-t-il. Pour tout te dire, ça fait un certain temps que j'attendais ce moment.

- De quoi tu parles ?

Cette fois, la lueur a disparu de ses yeux - maintenant, ce que j'y détecte, ou plutôt, ce que je pense y détecter, ressemble à un mépris sans fond ; mais c'est Joshua que j'ai en face de moi, pourtant... Et il n'a jamais eu l'air de me mépriser, alors je dois sans doute me tromper...

Pas vrai... ?

- Tu attendais mon anniversaire ?

- Pas ton anniversaire en particulier... C'était juste que c'était un bon jour pour ça.

- Pour *quoi*, à la fin ?!

Bon - je m'emporte un petit peu, je crois, mais il m'énerve avec ses sous-entendus incompréhensibles, et il y a mon coeur qui s'est mis à danser la samba sans mon consentement, et j'aime pas trop trop.

- Pour que je te largue...

Il dit ça comme si c'était évident - mais moi, j'ai le cerveau qui s'est figé, je crois.

Me larguer ?

Ah, je le savais : c'est la première pensée qui traverse ma tête. Ce n'était pas faute de ne pas m'y être préparé, mais je ne sais pas, la garde devait être trop basse ces derniers temps, j'ai dû trop laisser tomber la méfiance : je suis figé.

C'est un poisson d'avril en retard d'un jour...

Incapable de faire un geste, je le regarde, les yeux écarquillés. Sur son visage, la pitié se mélange au mépris, mais il n'y a aucune trace de quoi que soit qui serait synonyme de "c'était une blague, poisson d'avril en retard!" - c'est ce qui rend la chose affreusement crédible.

- Me... larguer ?

J'arrive même pas à la reconnaître, cette voix qui doit pourtant être la mienne, puisqu'elle sort de ma bouche - elle n'a aucune substance, elle est transparente comme si on l'avait effacée à la gomme magique. Et ces mots me rappellent beaucoup de souvenirs de ruptures ; sauf que là, c'est moi qui suis largué, c'est moi le pauvre type qui en perd ses mots, c'est moi, le truc qu'on jette sur le bord du chemin avant de continuer sa route en riant. C'est moi, tout ça.

- Mais pourquoi ?

Mon cerveau, sous le choc, n'est sans doute pas en état de fonctionner correctement - le fait est que je n'arrive pas à imaginer une seule explication possible à une rupture si brutale, si inattendue.

- Je vais t'expliquer, Gabriel, dit Joshua.

Sa voix est dépourvue d'ironie, ce qui me laisse un instant le minuscule espoir qu'il s'agisse réellement d'une blague - espoir tué dans l'oeuf par le reste de son attitude, et surtout par ses yeux froids, qui se posent sur moi et m'analysent comme un légiste devant un cadavre.



- Tu as vingt-trois ans, n'est-ce pas ?

Étrange entrée en matière...

- Aujourd'hui même...

Il me fixe d'un air indéchiffrable, et poursuit sans relever ma réponse.

- Tu ne le sais pas, mais ça fait plus de seize ans que tu me pourris la vie continuellement.

... Seize ans ?

Pardon ?

- Comment ça, seize ans ? je balbutie. On ne se connaissait même pas...

- Ouais, dit-il, amer. Forcément, puisque t'as jamais été fichu de me reconnaître. Mais *oui*, Gabriel, bordel, ça fait plus de seize ans qu'on se connaît. Ça fait plus de seize ans que t'es arrivé dans ce foutu orphelinat.

Orphelinat...?

- Tu veux que... t'y étais aussi ?

- Surprise ! dit-il d'un ton aussi grinçant qu'une vieille porte en bois. Ça te la coupe, hein ? Oui, j'étais dans le même orphelinat que toi. Les Pâquerettes, tu te souviens ? J'y étais depuis que j'avais quatre ans. Et j'étais peinard, là-bas sans toi ! Et puis quand j'avais sept ans, t'es arrivé comme une fleur, et de ce moment-là, tu t'es mis à me pourrir la vie.

Je fouille désespérément dans mes souvenirs, pour me rappeler d'un gamin au teint mat que j'aurais... brutalisé ? - impossible, je n'ai jamais été du genre violent - ou que j'aurais martyrisé, mais rien, rien, *rien* ne me vient à l'esprit. Je ne me rappelle pas, et il le lit dans mon regard.

- Tu me piquais mes jouets préférés à l'orphelinat. Tu me volais mes potes. On était en classe ensemble, et tu faisais toujours en sorte que je me fasse gronder. Madame Caron, tu te souviens d'elle ? Cette connasse... T'étais son chouchou, toi, mais moi, elle me détestait... et chaque fois que tu faisais une bêtise en douce, c'était pour ma pomme. Je cligne des yeux. Des disputes de primaire. C'est pour cette raison que seize ans plus tard, il décide brutalement de me larguer ?

Dites-moi que je rêve...

- Huit ans, continue-t-il. Toi, t'en avais sept. Il y avait une famille qui disait qu'elle allait me prendre en charge. Les gars de l'orphelinat m'ont fait miroiter un tas de choses, la possibilité d'un futur heureux, peut-être des études plus tard... Et là, la famille en question arrive - les Lerielli, tu te souviens ? oui, bien sûr, tu portes leur nom - et elle te voit, elle flashe sur toi, et moi, je suis relégué aux oubliettes. Complètement mis de côté ! Résultat, celui qui est choisi, c'est toi, et moi, le rebut, je reste avec les laissés-pour-compte...

Je ne me rappelle *de rien*. Ou plutôt, si, de tout, de la famille Lerielli qui m'a adopté, bien sûr, de Madame Caron dont j'étais le chouchou, mais *lui*, il ne fait partie d'aucun de mes souvenirs. Et pourtant, avec le luxe de détails qu'il donne, je ne peux pas douter de la véracité de son histoire, et de sa présence à cette époque de ma vie.

Il continue, d'une voix glaciale.

- Ensuite. Le collège. Après l'orphelinat, je pensais vraiment être débarrassé de toi une bonne fois pour toutes. À dix ans, j'ai été pris en charge par une famille, et ils m'ont envoyé dans ce collège privé, derrière le conservatoire, tu vois lequel ? Oui, bien sûr que tu vois lequel. Au début, c'était sympa. Sixième, cinquième, quatrième... ça allait. Mais quand j'étais en troisième, qui c'est qui débarque ? Mais c'est notre ami Gabriel, bien sûr. T'avais pas changé depuis l'orphelinat... Toujours à te prendre pour le centre du monde, avec ta cour d'admirateurs autour de toi... Et puis bien sûr, toujours à accuser les autres gens de tes conneries. Le club scientifique, et les sites pornos que toi et tes crétiens d'amis alliez visiter en douce... Le prof a hurlé quand il a vu ça. Qui c'est qui a été accusé ? C'est moi !

Ah !

Je me souviens...

Enfin, je me souviens de l'incident en question, et je me souviens d'avoir fait porter le chapeau à quelqu'un d'autre - pas glorieux, je sais, mais que celui qui n'a jamais fait de connerie durant sa jeunesse me jette la première pierre... En revanche, je ne me souviens pas que c'était lui, la personne en question.

Petit à petit... je commence à concevoir le pourquoi du comment...

Mais le fait de comprendre n'atténue en rien la douleur dans ma poitrine. Au contraire.

- Dans un collège privé, t'imagines le scandale, continue Joshua d'un ton froid. Renvoyé immédiatement. Et toi, avec ta bouille d'ange, lavé de tout soupçon... T'imagines pas comme j'avais les nerfs, Gabriel...

Je le fixe - ok, je suis obligé d'avouer que je n'ai pas fait que des jolies choses vis-à-vis de lui (et sans même savoir qu'il s'agissait de lui, le comble...) et j'admets qu'il ait des raisons de m'en vouloir...

Mais enfin, quand même...

- Joshua, c'est du passé, ça... Ça date du collège...



Il vide sa coupe de champagne, et reprend calmement :

- Ça, ça date du collège, c'est vrai, mais j'ai pas fini. J'ai eu la chance de ne pas être dans le même lycée que toi, et ça, c'était inestimable... Mais comme on dit, toutes les bonnes choses ont une fin.

Il remplit à nouveau son verre vide, l'air presque insouciant, et relève les yeux vers moi, la flûte à la main.

- J'ai entendu parler de toi à nouveau vers dix-huit ans, quand quelques-uns de mes potes gays se torchaient la gueule dans le bar où j'allais - devine quoi : le Nightingale - et qu'ils finissaient en pleurs parce que tu les avais largués de façon dégueulasse. T'étais en terminale, et moi j'avais déjà fini le lycée. C'est là que je me suis dit que t'avais obtenu des nouveaux galons de connard. En fait, ça, ça ne me touchait pas personnellement ; si ces types étaient assez bêtes pour sortir avec quelqu'un comme toi, ça les regardait. Mais qui a dû s'occuper de tous ces coeurs brisés que tu laissais derrière toi ? C'est moi ! Ton nom était sur les bouches de tous mes potes. Ça me donnait la gerbe...

Il me regarde d'un air vaguement dégoûté, et personnellement, je suis dans mes petits souliers, là... Décidément, je ne me rendais pas vraiment compte que j'avais été un tel connard tout au long de ma vie. Enfin, si, à vrai dire - je le savais, mais je ne me doutais pas que mon attitude avait eu tant de conséquences sur la vie de quelqu'un d'autre.

- Tu devais les prendre à la douzaine au mois, je sais pas, parce que rien que dans le cercle de mes potes, y'en a la moitié qui s'est fait avoir. Mais à tout prendre, c'était assez marrant, on se réunissait dans le bar et on te pourrissait toute la soirée. J'aimais bien.

Je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé d'entendre le type que vous aimez vous balancer que dans le temps, il se faisait des réunions entre potes pour dire du mal du vous, et sous-entendre que cette époque lui manque - à moi, personnellement, ça me reste en travers de la gorge. Et le pire, c'est que je n'ai même pas d'excuses.

- On passe, dit-il brusquement. Joshua, dix-neuf ans, pas d'études et pas de boulot. Un jour, le bar où il va tout le temps cherche à recruter un nouveau serveur. Il se dit, cool, je suis gay, j'ai le profil pour, et ça m'aidera à payer mon loyer ! Et j'en avais vraiment besoin, crois-moi. Bref - je me présente. Je me disais que j'étais un régulier du bar, que j'avais peut-être une chance d'être pris. Je poste mon CV, je donne ma lettre de motif, je passe un entretien. Le patron me connaît, il m'aime bien, il me dit que je l'intéresse, et qu'il lui reste un candidat à faire passer, mais que j'ai mes chances. Ok donc. Je sors - et je croise le prochain candidat ; c'était qui, à ton avis ?

Je l'écoute, totalement immobile - je me rappelle parfaitement bien de ce jour où j'ai passé l'entretien... et malgré ça, je ne me souviens pas du tout que la personne qui soit sortie de la pièce avant moi, c'était lui. Ok, ça peut tenir au fait que j'étais affreusement stressé, mais... à ce point, tout de même...

- Ouai. Toi. Résultat ? Le patron qui m'appelle et qui me dit que je n'ai pas été retenu. Je savais déjà que c'était toi qui avais été pris : vu mon karma, ça ne pouvait pas être quelqu'un d'autre. Je suis allé vérifier tout de même, au cas où ; je me suis pointé, peu de temps après, et j'ai regardé par la vitre, et t'étais là, à servir les verres des gens. T'avais l'air si fier, Gabriel... On aurait dit un dindon, en train de fanfaronner... Ton nouveau boulot, tes nouveaux clients, ton nouvel environnement... et ta cour, comme toujours.

Il y a de la lassitude, dans son regard, et moi, je n'ose même plus respirer.

- Alors, pendant cette période, je ne suis plus revenu au bar... et je ne suis même pas sûr que quelqu'un l'ait remarqué. Tout comme toi, tu ne m'as jamais remarqué. On s'est fréquentés à l'orphelinat, au collège, et on rôdait dans le même environnement au lycée et après, et malgré ça, tu ne m'as jamais vu. Peut-être que l'excuse, c'était que j'avais les cheveux plus courts à l'époque, mais t'aurais pu me reconnaître, quand même !! Mais non, Gabriel. À part toi et ta petite personne, tu ne remarques jamais rien, jamais. T'es la personne la plus égocentrique que j'aie jamais vue.

Il y a un long silence, et je ne sais pas quoi dire - mon esprit n'a pas encore assimilé tout ce qu'il vient de me raconter.

- Quand c'est toi qui as été choisi pour le poste, reprend-il lentement, j'avais l'impression de revenir au temps de l'orphelinat... Et j'ai commencé à me dire que j'en avais marre, et qu'il serait peut-être temps que je fasse quelque chose, sinon à tous les coups, avec mon karma, je serais enchaîné à toi jusqu'à la fin de ma vie. Mais je n'ai pas agi tout de suite, et t'as encore réussi à frapper une fois : l'année dernière, tout récent, comme tu vois. Juin, juillet, ou quelque chose comme ça. J'étais venu boire un verre au Nightingale, en prenant bien soin de choisir un jour où tu ne bossais pas, avec mon copain à l'époque.

'On était ensemble depuis quelques mois. William, il s'appelait. Il avait du répondant et en plus il était canon...

Maintenant, je me dis que si je ne l'avais pas emmené dans ce bar, on ne serait même pas là à discuter, peut-être. Quoi qu'il en soit, il n'était jamais venu, et il a adoré la déco et l'ambiance du Nightingale. Il y est retourné, sans moi, mais toi, par contre, t'étais là. Toi, le blond aux yeux bleus et aux fesses moulées dans ton jean. Gay jusqu'au bout des ongles. Toi, connard, et il ne lui a suffi que d'un seul regard, à toi et à tes fesses, pour qu'il oublie complètement que j'existais. Un seul !

'Tu devais avoir largué un autre pauvre type dans la semaine, ou quelque chose du genre, et t'étais célibataire ; et vous avez couché ensemble, ce soir-là. Le lendemain même, il est venu me dire qu'il me larguait parce qu'il était tombé amoureux de quelqu'un d'autre, un vrai coup de foudre. Et moi, j'ai dit : "c'est qui ?" et là il m'a dit "un barman du Nightingale qui s'appelle Gabriel..." et bon dieu, Gabriel - si tu n'avais pas couché avec lui, j'aurais peut-être fini par



arriver à t'oublier, toi et le lien de haine qui me lie à toi depuis qu'on est tout gosses. Mais là, j'ai pétié un plomb. Et le mieux - ou le plus con, ça dépend du point de vue - c'est que tu te foutais tellement de lui que tu l'as largué à peine trois jours après.

Il y a un éclair sanglant qui passe dans ses yeux et moi - je n'existe plus, je suis un courant d'air dans le vent. Enfin, j'aimerais bien. Parce que pour le coup, je me sens vraiment mal. *Vraiment.*

William - même le nom de ce pauvre gars ne me rappelle rien. Même en essayant de recadrer mes souvenirs et de les situer en juin, juillet de l'année dernière, je n'arrive pas à me souvenir. Il ne m'a pas marqué, ça c'est sûr ; et la conséquence de cette relation inutile, je suis en train de la vivre maintenant, assis sur cette nappe, glacé de partout, à écouter ce type - le premier mec dont je sois *réellement* tombé amoureux, et mon souffre-douleur sans même que je le sache - me raconter pourquoi, au juste, il éprouve une haine si incoercible envers moi.

Que quelqu'un me réveille, par pitié, tout ça n'est qu'un cauchemar...

- L'occasion, c'est cet imbécile de Vincent qui me l'a fournie. Je ne pensais pas que ce pauvre type me servirait à quelque chose - comme quoi, les deux mois que j'ai passés avec lui n'ont pas été tout à fait perdus. Un soir, je le quitte - le lendemain, il me rappelle. Apparemment, il est en train de se saouler dans un bar, le Nightingale, et il faut vraiment qu'il me parle ; il en est au point de se faire consoler par les serveurs, ça ne va plus. Alors, dans ma tête, pendant qu'il m'appelait, j'ai calculé vite fait. Un lundi, en soirée, et il y avait de fortes chances que tu sois là. J'ai hésité à venir. Et puis, je me suis dit que c'était peut-être l'occasion d'en finir avec toi, alors je suis venu. À ce moment, je me disais que tu me reconnaîtrais peut-être, mais alors, j'étais loin du compte. Non, tu ne me reconnais pas - d'ailleurs, malgré le fait que moi, je te connaissais depuis l'enfance, je ne suis même pas sûr que toi, tu aies su un jour que je m'appelais Joshua, avant de l'apprendre ce soir-là. Mais c'était assez logique, puisque tu ne faisais pas attention à moi. Quoi qu'il en soit, non seulement tu ne me reconnais pas, mais en plus, tu me fais les yeux doux, et c'était presque marqué sur ton front "ce type sera ma nouvelle proie".

Je l'écoute, en silence - je vois toute la scène de ses yeux, et je déteste particulièrement l'image que j'y vois de moi.

- Mais moi, je ne suis pas un crétin comme les autres, pas vrai, Gabriel ? Je me dis que si je t'aborde comme ça, en une semaine, c'est réglé. Et j'aurais eu raison, pas vrai ?

- ... Je sais pas...

- Mens pas, dit-il froidement. J'aurais eu raison. Alors, je me dis que je vais plutôt jouer au type difficile d'atteinte. Pourquoi faire le type intéressé, puisque tu n'as qu'à lever le petit doigt pour qu'ils se jettent à tes pieds ? Un de plus, un de moins, pas grande différence. Alors j'ai joué le jeu. Je suis venu souvent, assez souvent pour que tu te mettes enfin à faire attention à moi pour de bon, assez pour que tu te dises que j'en avais peut-être après tes fesses. Je laissais tomber des regards et des allusions pour te dérouter. Et puis je ne suis plus venu pendant un certain temps. La technique du chaud et du froid, ça a marché du tonnerre de dieu. Le soir de Noël, quand je t'ai dit de venir devant l'église, t'étais complètement ficelé.

Il vide sa flûte d'un coup, et me fixe droit dans les yeux, tandis que je le regarde sans respirer.

- Mais ça, ce n'était que la première partie du boulot. La deuxième, c'était de t'intéresser assez pour passer le stade fatidique de la première semaine. Que faire ? J'ai joué le type froid, en me disant que tu devais en avoir marre des mollassons prêts à tout pour toi. Bingo. J'ai passé la première semaine. On a couché ensemble, et t'avais l'air d'aimer ça, assez pour ne pas me larguer tout de suite. J'ai passé la deuxième. Puis le mois. Et là, j'ai commencé à me dire que je te tenais pour de bon...

Il fait tourner doucement sa coupe vide entre ses doigts, et me regarde - ou plutôt m'observe ; il pose son regard sur mes cheveux, mon nez, ma bouche, mon cou, et mes yeux, finalement. Le regard que nous échangeons semble le tirer de ses pensées.

- Mais c'était pas fini, pas encore. Le jour où ça s'est vraiment fini, où j'ai vraiment gagné, c'est cette nuit où tu m'as dit tu m'aimais, pendant que tu croyais que je dormais. J'étais tellement content, Gabriel... Ouais... J'étais tellement content que tu m'aimes. T'as vu comme cette phrase pourrait être différente, rien qu'en changeant de contexte ? J'étais content, parce qu'enfin, je tenais entre mes mains la réussite de mon oeuvre, tes sentiments, comme une grosse boule de verre, et que je n'avais plus qu'à la jeter de toutes mes forces par terre pour la briser, et toi avec. C'est ce que je fais ce soir. Je voulais que la date soit marquante.

À nouveau, une lueur d'ironie teinte ses propos, et le sourire réapparaît sur ses lèvres. Et moi, je le regarde, incapable de prononcer une parole ou de faire un geste - incapable, tout simplement. Doucement, il se lève, pose les yeux sur la ville nocturne, et je le suis des yeux, sans même avoir conscience de bouger la tête.

- Tu m'as pourri la vie, dit-il lentement. Je te pourris la tienne. J'espère que comme ça, on sera quittes.

Il baisse les yeux vers moi, et ajoute encore :

- J'ai laissé tes clés sur la table, j'en ai plus besoin. J'ai repris le reste de mes affaires qui traînaient chez toi, mais je suis bon prince ; je te laisse le champagne. Oh, et joyeux anniversaire.

Sur ces bonnes paroles, il se détourne, et s'éloigne sans ajouter un mot - et moi, je suis tellement choqué, tellement



stupéfié, que je n'arrive même pas à ouvrir la bouche, et il a disparu, avant que j'aie pensé à faire un geste pour le retenir.

Disparu, en laissant la boule de verre éclatée sur le sol - des bris de glace jusqu'au fond de l'âme.

Dieu que ça fait mal.

.oOo.

(Dimanche 5 avril)

- C'est quoi, ce bandage ?

Jorge est en train de secouer le shaker qui lui sert à faire ses cocktails, et il fixe d'un air étonné le bandage qui entoure ma main droite, qui ne peut évidemment pas passer inaperçu dans un boulot comme celui-ci. Il n'est pas le premier à me poser la question, d'ailleurs, ça n'a pas arrêté de toute la soirée.

- C'est rien.

- Tu t'es blessé ?

- C'est rien, je te dis, Jorge, fous-moi la paix !!

Gros silence. Quelques clients surpris lèvent les yeux vers moi, mais rien de comparable au regard éberlué de Jorge, qui ne m'a jamais entendu crier contre lui auparavant...

Bordel. Il faut que je me calme...

Mais j'ai beau me répéter cette phrase sans cesse, ça ne marche jamais. Ça n'a pas marché non plus quand j'ai claqué cette foutue bouteille de champagne contre mon mur, ni quand il a fallu ramasser les éclats et que je me suis entaillé la main. Au lieu de la faire exploser, cette bouteille, j'aurais dû la boire ; ça m'aurait anesthésié l'esprit, rien qu'un peu, et je n'aurais pas eu cette douleur poignante dans la paume qui me rappelle, à chaque fois qu'elle se réveille, que je suis de nouveau célibataire.

J'ai toujours du mal à y croire, et pourtant, ça fait déjà trois jours. Trois jours pendant lesquels je me suis demandé si ce n'était pas une simple blague, pendant lesquels j'ai scruté mon portable comme un cabot qui contemplerait sa gamelle vide. Mais il va falloir que je me rende à l'évidence, un jour ou l'autre : il était plus que sérieux.

Trois jours que je n'ai pas fermé l'oeil, non plus... Pas évident, quand on tombe de si haut. Nina, connasse ! Je la retiens, avec ses conneries de Grand Amour ! Plus jamais. *Plus jamais* on ne m'y prendra, à ce jeu-là.

Tiens, justement, la voici qui entre dans le bar, avec son sourire naïf. Si heureuse de me voir, si ignorante... Elle s'installe au comptoir, avec un "salut Gabriel" prononcé sur un ton lumineux. C'est fou de voir comme votre monde peut s'arrêter, et de constater à quel point tout le monde s'en fout ; pire, à quel point personne ne remarque que c'est la débâcle. Nina, elle ne voit même pas le regard glacial que je lui jette, elle commande un verre tranquillement, et elle me demande, tout sourire :

- Alors Gabriel, ça s'est bien passé ton anniversaire ?

- *Super* bien.

Ce n'est que là, à entendre mon ton acide, à voir le bandage de ma main lorsque je lui sers son verre, qu'elle comprend que quelque chose va de travers.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle à voix plus basse.

- Oh, trois fois rien. Le meilleur de mes anniversaires. Un jour *inouvable*.

- Gabriel, arrête de tourner autour du pot...

- Ah, tu veux savoir ? Eh bien je vais te dire, Nina : tes conneries d'Amour Parfait ou je sais pas trop quoi, c'est fini pour moi. *Fini*, t'entends ? Et tu peux te les mettre bien profond là où je pense.

Elle met ses mains devant sa bouche, l'air presque horrifié - ça y est, elle a deviné. Bravo Nina.

- C'est Joshua ?

J'aurais préféré ne pas avoir à entendre son nom, qui m'évoque mille sentiments contradictoires, mais c'était logique que je ne puisse pas y échapper. Le mieux, c'est de tout lui expliquer maintenant, histoire d'en être débarrassé une bonne fois pour toutes...

- Il m'a largué.

J'ai la gorge nouée - c'est tellement stupide, tout ça ! J'ai la gorge nouée à cause d'un type qui jubilait de me laisser tomber comme une chaussette moisie le jour de mon anniversaire, parce que je lui ai pourri la vie depuis notre enfance sans jamais en être conscient.

- Il avait étendu une nappe sur le toit de mon immeuble, avec du champagne, et il m'a largué...

Elle écarquille les yeux, tout comme Jorge qui ne peut pas s'empêcher d'écouter notre conversation - et moi, brusquement, j'ai l'impression que mes yeux vont déborder de larmes, que mon coeur va exploser de douleur. C'est



quelque chose, de le vivre - mais le mettre en mots, ça rend le tout encore plus intolérable...

Et pourtant, je suis pris d'un inexplicable besoin de tout raconter, de vider mon sac, pour soulager cette plaie béante dans ma poitrine, cette douleur dans ma main.

- C'est... complètement tordu, comme histoire, je balbutie. Tu sais ce qu'il m'a dit, Nina ? Il m'a dit qu'on se connaissait depuis l'orphelinat, et que je n'ai jamais cessé de lui pourrir la vie depuis...

- Et c'est vrai ? s'exclame-t-elle, ébahie.

- Mais j'en sais rien, moi ! Je me rappelle pas de lui...

Rien de rien. Pourquoi ce vide total ?

Je revois l'orphelinat. Mes amis, il y avait Marie, Hélène, Théo, Guillaume - Guigui la tomate, on l'appelait - mais pas de Joshua. Même dans le clan de mes ennemis. Nulle part. Et en cours, avec Madame Caron... Il était là ? Toutes les bêtises que je faisais, et pour lesquelles je n'étais jamais grondé, c'était lui qui en payait les pots cassés ? J'ai beau chercher, je ne me souviens pas. Je n'arrive pas à l'imaginer enfant. Quelle tête pouvait-il bien avoir ? Impossible de m'en rappeler.

Et puis, le club scientifique. Je m'en souviens parfaitement... On n'était pas si nombreux, pourtant, mais je n'ai jamais fait attention à lui. J'avais mes amis autour de moi, j'étais comme un petit prince, vaniteux et aveugle, et c'est vrai - je ne l'ai jamais remarqué. Et pourtant, c'est sur lui que j'ai fait porter la responsabilité de "l'incident des sites pornos". Avec une simple phrase : "je sais qui c'est, c'est celui qui est toujours collé à l'ordi !". Je ne connaissais même pas son nom, et la seule chose dont je me souviens, c'est de sa silhouette de dos, sur le pc. Un incident qui lui a valu d'être renvoyé : je ne l'avais jamais su.

Peut-être qu'il avait raison (sans doute, même), je lui ai pourri la vie. Et le coup du site porno n'était pas franchement l'idée du siècle, mais en ce qui concerne le reste, je ne peux pas m'empêcher de me demander ; est-ce que c'était vraiment de ma faute ? Le fait de me faire prendre en charge à sa place par la famille ; je n'étais même pas au courant qu'il avait fait partie des choix potentiels. Le fait de sortir avec ses amis au lycée et de les larguer les uns après les autres relevaient plus d'un problème de mon mode de conduite que d'un acte délibérément fait pour l'emmerder. Quant à l'offre d'emploi de barman, avait-il plus de droits que moi sur son obtention ? Être un régulier de l'établissement n'est pas censé être un critère déterminant lors d'un entretien d'embauche, et je ne peux pas m'empêcher de penser que j'avais autant que lui le droit d'être pris. Bien sûr, considérant notre passé en commun, c'était logique qu'il m'en veuille au point de me haïr encore plus - mais je ne peux pas me résoudre à admettre qu'il s'agissait d'une erreur de ma part.

Et puis, par rapport à son ex - dont je me rappelle même pas... Peut-on considérer que j'étais coupable, puisque l'autre ne m'avait même pas dit qu'il était en couple ? Peut-être que je l'ai dragué, ce jour-là, je ne m'en souviens plus, en vérité ; mais s'il m'avait dit qu'il avait déjà quelqu'un, je n'aurais pas insisté. J'étais peut-être une pute, à l'époque, mais je n'avais aucune prétention à devenir un briseur de couples.

Je sais - je suis juste en train d'essayer de me décharger de toutes ces accusations, ni plus ni moins ; mais moi, acteur principal du drame, protagoniste, je ne suis pas au meilleur endroit pour déterminer mon degré de culpabilité dans l'affaire : il vaut mieux que je délègue, de toute façon, je suis sûr que Nina a un tas de choses à me dire. Elle a *toujours* un tas de choses à dire.

- Tu crois que c'est vraiment de ma faute ?

Mais là, cette fois, elle a l'air hésitante.

- Je... C'est vraiment vrai, cette histoire de site porno ?

- ... Je sais. Là, c'était de ma faute. Mais le reste ? Tu crois qu'il peut me blâmer pour le boulot que je lui ai piqué, le copain qui est tombé amoureux de moi, les amis à qui j'ai brisé le coeur, le couple de parents qui m'a adopté à sa place ?

- Hum...

Elle fixe son verre, pensive.

- Peut-être qu'il a menti ? Pour avoir une excuse pour te larguer ?

- C'est encore plus tordu que la vérité. Et puis, t'aurais vu son sourire jubilatoire... Ça ne pouvait pas être inventé.

- Pourquoi tu ne demanderais pas à tes parents ?

- ... Mes parents adoptifs, tu veux dire ?

- Ben oui. Ceux qui ont failli adopter Joshua...

Je me gratte la joue, mal à l'aise.

- Ça m'enchanté pas.

En vérité, je n'ai jamais été si proches d'eux, malgré le fait qu'ils aient tout fait pour qu'on s'entende bien ; sept ans, c'était peut-être déjà un peu tard pour être adopté. Je n'ai jamais vraiment pu les considérer comme mes vrais parents, et à mesure que je grandissais, ils me mettaient de plus en plus mal à l'aise. Des gens adorables, mais on était



probablement trop différents à la base. Peut-être que si c'était Joshua qui avait été adopté, il aurait fait leur bonheur ? Au lieu d'être un fils indigne comme moi, qui passe les voir une fois tous les deux ans à peine...

- Déjà que je suis mal à l'aise quand je les vois, si en plus j'y vais pour leur dire "dites-moi, papa et maman, vous avez pas failli adopter quelqu'un d'autre que moi à l'orphelinat où j'étais ?", ça va être la débâcle.

- Pourquoi ? demande Nina. Ils seraient peut-être contents d'avoir une conversation avec toi...

- Avec leur fils adoptif gay et déserteur ? J'ai des doutes.

La communication, ça n'a jamais été notre fort, à ma famille adoptive et moi...

- En tout cas, je rêve, murmure Nina. Je n'aurais jamais cru...

- C'est bien le problème, je réponds d'un ton acide. Tu ne crois jamais. Moi, tu vois, je n'ai jamais cru, et c'est parce que tu m'as dit d'y croire que je m'y suis mis ! Et c'était une putain d'erreur. On me refera plus jamais le coup du Grand Amour ou je sais pas quoi. Je tomberai plus jamais dans le panneau.

- T'avais déjà dit ça en quatrième, soupire Nina - mais elle n'en dit pas plus, et elle ne tente pas de me faire revenir à de meilleurs sentiments ; elle sait sans doute à quel point la cause est perdue, maintenant.

Alors j'essaie de ne plus y penser, et je m'affaire dans le bar, à servir les commandes. Beaucoup de monde, ce soir, pour un dimanche. Mais j'aime mon boulot, et j'aime servir tous ces gens, et j'aime focaliser toute mon attention sur leur commande pour ne rien oublier et pour ne pas me tromper. Ce n'est pas pour me jeter des fleurs, mais je suis un serveur efficace... Je méritais bien d'avoir ce poste.

Non, vraiment, rien à faire : à part pour l'histoire du site porno, je ne parviens pas à me sentir coupable de ce qu'il m'a imputé. Ça relève plus d'une énorme mauvaise blague cosmique, d'un manque de bol faramineux, que d'une volonté de l'emmerder : comment j'aurais pu, déjà, ignorant jusqu'à son existence ?

C'est injuste. Injuste qu'il ait décidé de me faire payer quelque chose que j'ignorais. Même plus qu'injuste, ignoble, cruel. Le fait de s'y prendre de cette façon, de s'insinuer dans le cercle de mes proches, de s'installer à la place du petit copain, de se frayer un chemin dans mon cœur, et d'attendre d'être maître de la situation pour tout briser, et surtout, pour contempler les dégâts avec un sourire extatique : c'est juste une ignoble trahison. Qui a fait plus que de mettre à mal ma vision de l'amour en général, mais qui réduit également en miettes tout le potentiel de confiance que j'étais jusque là capable d'accorder à quelqu'un.

Le pire, c'est que je n'arrive même pas à le détester totalement, malgré tout... Tout simplement parce que... ouais, c'est quand même vrai que les pires tuiles lui sont arrivées à cause de moi. Même si je n'arrive pas à m'en sentir pleinement responsable, il a vu filer sous son nez parents adoptifs, boulot, petit copain, et il s'est fait renvoyer à cause de moi par-dessus le marché. Ça a de quoi alimenter une haine sérieuse, en effet...

Putain... Quel karma de merde... Je ne sais plus quoi penser - c'est le boxon total.

La chose claire qui surnage dans tout ça, c'est que maintenant, ma ligne de conduite est limpide : à la manière de Maître Corbeau, je jure, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendra plus.

Fin du couplet, bye bye. À la revoyure.

.oOo.

FIN DE LA PARTIE 1.

.oOo.



II x 1 - Anatomie de la haine

.oOo.

Le Transfuge, partie 2

.oOo.

(Le vendredi 3 avril)

Incroyable !

Sa tête ! S'il avait vu sa tête ! C'était proprement jouissif. Les yeux écarquillés qu'il avait ! Et la façon dont ses joues sont devenues affreusement pâles au moment des mots fatidiques ! Il n'arrêtait pas de cligner des yeux, incapable d'y croire. Mémorable...

Tellement mémorable, d'ailleurs, que l'image ne me quitte pas, depuis que je suis rentré chez moi. J'ai beau parvenir sans mal à oublier tout le reste, bizarrement, c'est cette expression qu'il avait, quand je le fixais, debout, et qu'il levait les yeux vers moi, qui s'imprime derrière ma rétine - ce regard ébahi, où toute la douleur du monde était clairement perceptible...

Je voulais faire les choses dans les grandes largeurs. J'ai réussi au-delà de mes espérances... Lui, la petite pute, le coeur de glace, j'ai réussi à fissurer ses sentiments, à briser en mille miettes sa confiance, à tuer dans l'oeuf ses espoirs.

Ce n'était qu'un juste retour des choses, après tout... Une vengeance légitime pour des années passées à subir toutes les pires tuiles à cause de lui. Totalement justifié.

...

Ce regard qu'il avait...

Je ne sais pas pourquoi, mais cette petite fausse note dans l'harmonie de ma vengeance, dans la plénitude de ma satisfaction, c'est ce regard qui en est la cause. Ce type avait les yeux trop clairs, sans doute. J'ai jamais aimé les mecs aux yeux trop clairs - avec des iris d'une couleur aussi liquide, comment est-ce qu'il pourrait seulement y avoir du concret dans son cerveau ? Du vent, c'est tout. Des yeux pâles, un cerveau flottant. C'est comme ça.

Ah, c'est vrai - William (mon ex, celui que l'autre connard m'a subtilisé...) avait aussi les yeux clairs. Mais il en avait dans le cerveau, c'était la différence... Ou alors, c'est que ma théorie s'applique à lui uniquement. À cet imbécile, cette petite pute blonde, ce type dont le regard brisé ne me quitte pas, malgré tous les efforts que je fais pour penser à autre chose.

Bon - quoi qu'il en soit, c'est certainement pas en restant dans mon appartement que je vais réussir à me distraire : dans ces cas-là, il y a deux hurluberlus qui ne demanderont pas mieux que de passer leur après-midi à me déballer leurs conneries, toutes plus fournies les unes que les autres. C'est décidé, donc ; l'après-midi se passera au bar.

Pas le Nightingale, non - ça va pas la tête ? Pas ce traître de bar d'où j'ai été rejeté, où bosse ce type que je ne peux pas voir en peinture, que fréquente sa troupe d'amis tous plus débiles les uns que les autres. Non, *mon* bar, mon préféré, le Tarmac, qui fait d'excellents cafés en journée, et qui vous prépare des shooters du tonnerre de dieu le soir. Mon coin à moi, celui où traînent mes amis - mes *vrais* amis - et surtout, un endroit où je suis sûr de ne jamais croiser sa tronche de connard ; pas assez de standing pour lui, sans doute.

Et puis surtout, mon appart n'en est qu'à deux minutes à pied, et c'est pratique.

Quand j'entre dans le café, il n'y a pas grand monde ; il faut dire qu'il est deux heures de l'après-midi et que dehors, il pleut des cordes. Ça ne me dérange pas, moi, j'ai toujours bien aimé la pluie ; mais c'est pas le cas de tout le monde, au vu des passants qui couraient s'abriter le plus vite possible sous un abri. Eh ouais les gars, fallait penser à prendre un parapluie ce matin avant de partir au boulot.

- Ah, Joshua !

Quand je parlais des deux énergumènes ; eux, par contre, qu'il pleuve ou qu'il vente, ils ne ratent jamais une occasion de claquer leur fric dans un chocolat chaud.

- Ça faisait longtemps qu'on t'avait pas vu par ici !

- On commençait à se demander si t'étais pas vraiment tombé amoureux de lui...

Ces deux abrutis, qui répondent respectivement aux doux noms de Léo et Nathaniel, ont le don de me taper sur les nerfs dès qu'ils entrent dans mon champ de vision. Et le plus étonnant là-dedans, c'est que malgré tout, je les apprécie quand même.

- *Moi* ? Ça va pas la tête ? Comme si c'était possible de tomber amoureux de cette pute égocentrique...



Ils s'échangent un coup d'oeil complice, qui doit sans doute signifier beaucoup plus de choses que ce que j'en perçois, et comme à chaque fois, cette faculté qu'ils ont de se comprendre sans rien se dire m'agace prodigieusement. J'ai horreur des messes basses et regards entendus.

Mais enfin, ils sont jumeaux, et ils sont toujours fourrés ensemble : pas étonnant qu'il ne leur suffise que d'un demi-regard pour connaître la pensée de l'autre. Physiquement, ils se ressemblent comme deux gouttes de pluie ; dans leurs cerveaux, ça doit certainement cogiter de la même façon. Si j'arrive à les reconnaître, à l'heure actuelle, c'est juste parce que Léo a les cheveux courts et que Nathaniel les a plus longs, mais quand je les ai connus, c'était tout bonnement *impossible* de les différencier. Même nuance de châtain, mêmes yeux noisette, et sensiblement les mêmes traits et les mêmes expressions faciales. D'autant qu'ils en jouaient ; mais avec l'âge, l'envie de continuer à échanger leurs identités leur a passé.

- T'en fais une tronche, remarque Nathaniel. Y'a un truc qui va pas ?

- C'est pas tes oignons, la demi-portion, je rétorque. Occupe-toi de tes fesses.

- Oh ! Méchant ! s'exclame-t-il, pas vexé pour un sou. Alors que je suis juste un peu plus petit que toi !

- T'es encore au lycée, t'es qu'un gamin, c'est tout.

- Ah, parce que Môssieu se croit supérieur sous prétexte qu'il est en fac de droit ?

Je soupire - aujourd'hui, particulièrement, je n'ai pas envie de jouer à ce jeu-là. Je me tourne vers le barman, qui est un pote et qui s'appelle Ugo :

- Sers-moi un café *stretto*, s'il te plaît.

- Ça marche, répond l'autre.

Une demi-minute après, je savoure le café, que j'ai bizarrement l'impression d'avoir bien mérité, malgré le fait que je n'aie rien fait de particulièrement épuisant en cette journée (à part supporter les jumeaux, mais ça, c'est devenu du quotidien).

Ces yeux...

- Hé, Joshua ! Ça t'arrive pas souvent de rêvasser. Qu'est-ce qui se passe ?

Je lève les yeux vers Léo, qui me contemple avec son regard ouvert et son sourire engageant. Il y a quand même une différence entre ces jumeaux : c'est toujours plus facile de parler à Léo qu'à Nathaniel. Léo dispose d'une capacité d'écoute remarquable, alors que Nathaniel rebondit avec cynisme sur la moindre petite phrase.

- Rien de spécial, je réponds en haussant les épaules. Rien qui vaille la peine d'être raconté.

- Bien sûr, se moque Nathaniel. Je suis sûr que t'as des trucs à partager, allez, balance.

Il se fait aussitôt repousser sur le côté par Léo, qui demande :

- Il s'est passé quelque chose avec Gabriel ?

Grrr, ce prénom... J'aimerais tellement ne plus jamais l'entendre. Toute ma vie, tout a toujours tourné autour de ce mot. Gabriel, Gabriel, Gabriel. Maintenant que tout est fini, que j'ai réglé mes comptes avec lui, j'aimerais qu'on me fiche la paix une fois pour toutes avec ce prénom que je hais.

- Je l'ai largué, je réponds simplement. Comme une vieille merde. Vous auriez dû voir sa tête...

Nathaniel éclate de rire, ravi, mais Léo n'a pas l'air particulièrement enchanté. Ouais, finalement, ils sont différents, tous les deux...

- C'est vrai ? Tu l'as largué comme ça, brutalement ?

- C'est ce qui était prévu... Je t'en avais parlé pourtant, non ?

- Ouais, mais... Comment dire ? Je pensais que tu changerais d'avis en cours de route.

- Changer d'avis ? C'est pas le genre de la maison.

- Je sais, mais...

Il n'ajoute plus rien. Si jamais il s'avère que c'est parce qu'il a de la peine pour l'autre abruti, je serais prêt à aller le voir au Nightingale pour lui coller une nouvelle mandale. Non parce que, ça va bien un moment, les gens qui le préfèrent à moi, les amis qui se rallient à sa cause à mon détriment - mais trop, c'est trop ! Et tout aussi insupportables que soient les jumeaux, je n'ai pas envie qu'ils tombent dans le camp adverse.

- Léo, ce type est un connard. Il a largement mérité ce que je lui ai fait, crois-moi.

- Je sais...

Il a l'air encore hésitant, quand même - et moi, je réalise brutalement que j'étais venu ici pour me distraire, et qu'au final, je suis *encore* en train de parler de ce mec imbuvable ! C'est fou, ça...

Du coup, je me renfrogne encore plus - même quand il n'est pas là, il a le don de me mettre de mauvaise humeur. Je vide mon café d'un coup, et j'en recommande un autre à Ugo, histoire de me redonner la pêche :



- Vous avez pas plutôt un truc à raconter, vous deux ?

D'habitude, je n'aime écouter leurs babillages que modérément : ces deux là ont une propension à me saouler qui n'a d'égale que celle de l'autre abruti à déchaîner ma colère intérieure ; mais là, tout vaudra mieux plutôt que de continuer à penser à lui... et à son foutu regard.

Bordel...

.oOo.

(le lundi 20 avril)

La fac de droit, ça ne m'a jamais vraiment intéressé. Je ne sais plus la raison qui m'a poussé à choisir cette filière plutôt que de continuer mon cursus histoire, dont j'avais commencé une première année au sortir du lycée, avant d'abandonner rapidement, et de cumuler des petits boulots pendant deux ans. Quand je me suis dit qu'il valait peut-être mieux retourner à la fac histoire de trouver un vrai job, j'aurais dû y réfléchir à deux fois avant de choisir la matière. Le droit, c'est vraiment la chiantitude à l'état pur. À tout prendre, j'aurais peut-être dû faire des écoles de commerce, les boulots à la sortie auraient sans doute été plus intéressants ; mais ça coûtait trop cher, et les bourses ne couvraient pas les frais. Il a fallu se rabattre sur l'université ; j'ai quand même eu la chance, malgré mon mauvais karma, d'échouer dans une autre université que lui...

Par contre, on dirait que c'était trop demander de vouloir éviter de rencontrer ses amis.

- Joshua ?

Je me tourne vers la voix qui m'appelle alors que je fais la file pour acheter mon cornet de pâtes carbonara, et j'écarquille les yeux en constatant qu'il s'agit de Jorge, le barman du Nightingale - un de ses collègues. Bordel ! Les liens que j'ai avec lui ne se rompent donc jamais ?

Bon - ceci étant, j'aime bien Jorge. Il est calme et posé, pas comme ces deux imbéciles de Lawrence et de Nina ; deux plaies ambulantes, ceux-là. Jorge, au fond, la seule chose que je lui reproche, c'est d'être ami avec un type pareil...

- Jorge ? Depuis quand t'es étudiant ?

- Euh... Depuis longtemps...

Il a l'air au moins aussi surpris que moi. Il faut dire que ça fait deux ans que je fréquente cette fac, ce vendeur de pâtes, et je ne l'ai jamais croisé une seule fois.

- Alors Joshua, comment ça va ?

Il a l'air aussi aimable que d'habitude, et il ne semble pas du tout me tenir rigueur d'avoir jeté son collègue et ami comme une vieille chaussette usagée. Peut-être qu'il n'est pas courant ? Ça ne m'étonnerait pas qu'avec sa fierté, l'autre gland ait voulu cacher le fait qu'il se soit fait brutalement larguer.

- Ça va, et toi, Jorge ? Ça fait un bail qu'on s'est pas vus.

- C'est vrai que depuis que tu ne passes plus au bar, on n'a pas trop l'occasion...

Je le fixe. Est-ce qu'il s'agit d'un reproche voilé ? Mais j'ai beau scruter son regard, il sourit, et je ne déchiffre rien de plus que ce qu'il veut bien me montrer ; peut-être qu'il n'y a rien de plus à déchiffrer, tout bêtement.

- Je risque de ne plus passer très souvent...

- Je sais, répond-il.

Ah ! Il sait ! Alors Gabriel lui en a parlé. Ou du moins, il l'a appris, d'une façon ou d'une autre. J'ai envie de lui poser des questions, là - est-ce qu'il était déprimé, est-ce qu'il en a parlé de lui-même, est-ce qu'il a pleuré ? Autant dire, des questions auxquelles il est peu probable que Jorge veuille me donner une réponse. Ça m'apprendra à être curieux ; mais j'aimerais pouvoir contempler l'étendue des dégâts que j'ai commis - totalement impossible sans me rapprocher de lui, et ça, je n'y tiens pas franchement.

- Mais enfin, si tu veux, tu peux toujours venir le mercredi et le samedi, si t'en as envie.

Bien sûr, ses jours de repos - mais ça me ferait vraiment bizarre de retourner dans ce bar ; maintenant, il fait partie du passé, et j'ai envie de faire table rase sur tout ce qui concerne ce que j'ai pu y vivre avec ce type. Jorge y compris - mais l'autre ne doit vraiment pas imaginer ce à quoi je suis en train de penser, car il me dit :

- Et si on mangeait ensemble ?

Je pourrais dire "j'ai pas envie" et alimenter le clan anti-Joshua qui doit sans doute être né là-bas, derrière le comptoir du Nightingale ; mais, que ce soit par flemme ou par désintéret, je n'ai pas le courage de dire à Jorge qu'il me rappelle quelque chose que je préférerais oublier, et qu'en conséquence, je préfère manger tout seul. Du coup, on se retrouve assis sur un banc dans un coin, à manger nos pâtes en parlant de tout et de rien. Le côté tabou d'un certain sujet n'est pas sans créer des blancs dans la conversation, mais Jorge a de la ressource, et si j'ignorais jusque là qu'il était étudiant, je me rattrape bien vite en apprenant non seulement son cursus, mais encore son année, ses profs, ses notes, et son emploi du temps en sus. Le jackpot.

Bien sûr, ça demande compensation : et je suis obligé de lui révéler également ma vie trépidante d'étudiant, tout en



prenant bien soin de garder le secret sur ma fréquentation du Tarmac : pas envie de voir débouler qui que ce soit de "l'autre camp" là-bas. Le Tarmac, c'est mon havre de paix, le QG de mon clan ; et ce n'est même pas un bar homo, ce qui signifie qu'il y a très peu de chances de voir quelqu'un de l'entourage du blond débarquer là-bas ; et j'aimerais sincèrement que ces chances restent égales à zéro pendant encore longtemps. Prudence donc.

Jorge mange avec moi, l'air d'y prendre plaisir, jusqu'à ce que son emploi du temps l'oblige à me quitter. Il se lève, jette son pot de pâtes vides dans la poubelle la plus proche, et me dit :

- Je sais que la situation n'est pas franchement rêvée, mais si tu veux passer un soir au Nightingale, n'hésite pas, d'accord ?

Ce type est bizarre. Il sait pourtant pertinemment que j'ai fait de mon mieux pour faire le plus de mal possible à son pote, qui a sans doute dû tout lui raconter, dans les grandes largeurs ; et pourtant, même en connaissant les détails de la sombre histoire, il me manifeste toujours une sympathie inaltérable. Soit il est doté d'une impartialité hors du commun, soit il est un peu crétin.

Mais enfin, l'exploit, là-dedans, c'est d'avoir réussi à éviter toute mention de l'autre abruti, en une heure entière de repas. Pas un seul mot, ni même une seule allusion, rien - je n'aurais pas cru la chose possible avec un de ses amis. D'un côté, c'est reposant, et de l'autre côté, je me sens vaguement frustré de ne pas avoir de détails de sa débâcle.

Mais enfin, à la limite, c'est préférable, plutôt que d'avoir à entendre parler de lui à nouveau.

Quand Jorge disparaît en me faisant un dernier signe, je ne peux pas m'empêcher de souhaiter rapidement ne plus jamais le revoir - et par la même occasion, de ne pas découvrir à nouveau un autre proche du blond échoué dans cette fac.

Le mauvais karma, ça va bien un moment, hein.

.oOo.

(le mardi 28 avril)

- C'est Joshua ton prénom, c'est ça ?

Je considère le gars qui me tourne autour ; plutôt beau gosse, avec des cheveux bruns en boucles et des yeux verts - l'air un peu intimidé, mais avec de la détermination dans le regard, ça me plaît.

- Ouais. Et toi, tu es... ?

- Je m'appelle Paul...

- Comment tu connais mon nom ?

- J'ai entendu Ugo le prononcer, tout à l'heure, et...

On n'est pas dans un bar gay, pourtant - c'est rare que je me fasse aborder au Tarmac. Ça change du Nightingale.

- Enfin... Tu m'intéressais, mais... Peut-être que tu n'es pas... de ce bord-là ?

Je souris. On dirait que la nuit ne s'annonce pas des plus solitaires, pour une fois - il faut dire que moi, contrairement à la petite pute blondinette, je ne me tape pas un mec différent toutes les semaines. Ce qui explique pourquoi je n'ai encore couché avec personne depuis que je l'ai largué ; pas envie d'avoir ne serait-ce qu'un seul point commun avec lui en me mettant à baiser avec n'importe qui.

Avant de perdre quelques mois avec l'autre idiot, ça m'arrivait parfois d'avoir un coup d'une nuit, cela dit, et ce soir, je pense qu'il est temps de reprendre les bonnes vieilles habitudes - et ledit Paul fera visiblement partie de cette catégorie. De toute façon, j'aurais encore beaucoup à faire si je voulais atteindre le niveau du blond.

Comme le Paul en question a l'air d'être open à toute idée que je lui propose, je décide qu'il est temps de le ramener chez moi, histoire de bien finir la soirée ; il m'a l'air un peu limité mentalement, mais tant qu'il est mignon, ça ne pose pas de problèmes. Et puis, comme je ne tarde pas à m'en rendre compte une fois qu'on a atteint mon appartement, il embrasse pas mal du tout. Enfin, il se défend. Bon, il faut l'avouer, il n'arrive pas tout à fait au niveau de Gabriel - ça, on pouvait dire que c'était la seule chose que l'imbécile avait pour lui. Un caractère épouvantable, égocentrique, nombriliste tout ce que vous voulez, mais au lit, je ne peux pas nier qu'il était super doué. Il faut dire que de passer de mains en mains sans arrêt, ça vous apprend les choses...

Mais enfin, le Paul s'annonce comme un bon potentiel, il a déjà enlevé sa chemise, et a découvert un corps plutôt pas moche, quand soudain, il tente de faire la chose qui casse tout.

- Pas de fellation !

- Quoi ? demande-t-il en relevant les yeux, déboussolé.

J'ai compris dès que je l'ai vu se mettre à genoux, et commencer à déboutonner mon jean - définitivement non.

- Arrête ça. J'ai horreur.

- Mais je...

- Arrête, c'est tout !



C'est vrai - j'avais oublié ce petit détail emmerdant, mais dans un coup d'un soir, il y en a toujours un pour vouloir une fellation - que ce soit pour la faire ou pour la recevoir. Et moi, je suis ouvert à toutes sortes de pratiques plus ou moins avouables, mais la fellation, j'ai juste horreur de ça, c'est dit. Et c'est seulement maintenant que je réalise qu'il n'y en a jamais eu quand je couchais avec le blond. Sans pourtant que je me rappelle lui avoir dit que je détestais ça. Peut-être qu'il l'avait deviné d'emblée, ce qui n'aurait pas été particulièrement étonnant, en considérant l'expérience qu'il a amassée en tant que vieille pute.

- Mais pourquoi tu veux pas ? demande Paul, déboussolé.

- Parce que j'aime pas ça, je te dis, t'es sourd ou quoi ?

C'est malin, il a tout cassé. J'aurais dû le prévenir d'emblée : pas de fellation par chez moi. Maintenant que j'y réfléchis, c'était comme ça que je procédais avant - mais les quelques mois passés avec Gabriel m'ont fait oublier mes habitudes. Peut-être que je m'en serais souvenu si j'avais couché avec d'autres types, dans l'intervalle, et ce n'est pas la moralité qui m'aurait arrêté ; mais Gabriel étant assez efficace, côté cul, je n'ai pas eu besoin d'aller voir ailleurs pendant cette période.

Paul me fixe, désesparé, à moitié désapé, tandis que moi, je fronce les sourcils, de mauvaise humeur, subitement. Pourquoi il me regarde comme ça ? On dirait un chien perdu. Ça me rappelle presque l'expression de l'autre crétin quand je l'ai largué - la dimension douloureuse en moins.

- Qu'est-ce que tu regardes ? je balance sèchement. Si t'es capable de rien d'autre que de tailler une pipe, on va pas aller bien loin !

Ce n'est pas exactement la meilleure phrase pour mettre en confiance un type intimidé, qui vient juste de se faire engueuler, mais tant pis - j'ai pas le goût d'être sympa, ce soir. Il m'a agacé.

- Mais je...

- Ah, tu me saoules avec tes "mais je". C'est bon maintenant, casse-toi.

Il écarquille les yeux, surpris, et blessé - la voilà, l'expression de Gabriel ! - et il se redresse :

- Tu veux que je me casse...? il balbutie.

- T'avais pas entendu la première fois ? Ok, alors je répète : *casse-toi !*

Cette fois, c'est plus blessé qu'il est, il a carrément l'air terrorisé. Il ramasse ses affaires en quatrième vitesse, et quitte mon appartement en moins d'une minute top chrono, et moi, je reste seul, dans la pièce, vaguement dégoûté et surtout furieux, contre ce type, et contre tous les autres, avec leur manie de tailler des pipes à n'importe qui, et furieux contre Gabriel, aussi ; pourquoi faut-il que le seul mec sur terre avec qui ça colle pleinement, sexuellement, soit celui que je haisse le plus au monde ? Gabriel ! Merde, à la fin. Si ça a foiré ce soir, c'est de sa faute. Et si ça foire les fois suivantes, ça sera de sa faute aussi.

Tout est toujours de sa faute, de toute façon.

.oOo.

(le mardi 19 mai)

Je suis contrarié.

- Waouh, les sourcils !

- Ils vont te passer sous les yeux si tu continues à les froncer comme ça.

Inutile de lever le regard vers les deux abrutis qui me scrutent, à demi-cachés derrière mon journal ouvert. Pas la peine de gaspiller des gestes pour eux.

- Vos gueules.

- Ouh, on est de mauvaise humeur, ce matin ! On a mal dormi peut-être ? On a pas eu sa dose de café !

- Ugo, un café pour le monsieur !

Bon dieu, qu'ils sont emmerdants... C'est la plaie de l'humanité. Il y a des jours où la compagnie de Gabriel *lui-même* leur serait *presque* préférable... (Mais seulement presque. Faut pas trop pousser, non plus.)

- La *ferme*, les mioches. Occupez-vous de vos fesses.

- Mais toi, Joshua, qui s'occupe des tiennes ?

Ouh là - ça, c'était LA chose à pas dire. Surtout dans les circonstances actuelles. Je bondis, et je crois que mes cordes vocales n'ont jamais été aussi sollicitées de ma vie que quand je me mets à hurler :

- FOUS-MOI LA PAIX, NATHANIEL ! FOUS-MOI LA PAIX !

Si ma main n'a pas échoué dans sa gueule enfarinée, c'est uniquement grâce aux miettes de self-control que j'ai réussi à rassembler, mais il s'en est fallu de peu, très peu. Léo et Nathaniel (le dernier à moitié prostré pour éviter les coups) ont les yeux si écarquillés qu'on dirait qu'ils vont sortir de leurs orbites - Ugo n'est pas loin de leur ressembler, et les rares clients qui parsèment le café, de loin en loin, ont l'air de dire "oh mon dieu, cet homme est fou".



Dans le silence qui suit mon éclat, je réalise ce qui vient de se passer, que je suis debout, tremblant de rage devant un gamin qui a levé les mains pour se protéger, et que ce n'est pas glorieux, tout ça. Je me suis toujours dit que ça ne servait à rien de s'énerver pour des broutilles - sauf que là, la broutille en question tombait sur un endroit très sensible. J'ai envie de prendre ma tasse de café vide et de l'exploser contre le sol, ou bien de prendre ces deux gueules d'abrutis pour les claquer l'une contre l'autre - ça soulagerait bien, tout ça.

- Désolé, murmure Nathaniel, qui s'est vaguement redressé, et qui me regarde, l'air intimidé.

Je ne réponds rien - si t'étais désolé, t'avais qu'à pas faire la blague, pauvre con ! - et je me rassois sur mon tabouret, les mains toujours tremblantes ; depuis quand je n'avais plus perdu mon self-control à ce point ? Sans que ça ait un rapport avec l'autre abruti, en plus, pour une fois.

Quoi que. Quand on y réfléchit bien, c'est à cause de lui, quand même (comme d'habitude, en fait). Et à cause de moi aussi : nos corps n'avaient qu'à pas être si compatibles. Maintenant que je me suis remis à coucher avec d'autres types, ça m'arrive beaucoup trop souvent de trouver ça fade. Ils n'ont pas d'expérience, pas d'imagination, ils ne savent pas où toucher pour que ça fasse du bien, ils sont maladroits, ils ne savent pas y faire...

Et puis, ils sont trop maigres, trop flasques, trop grands, trop petits, les yeux pas assez bleus et les cheveux pas assez blonds...

Bordel. Qu'est-ce que je disais. Tout est toujours de sa faute.

- Désolé, Joshua, reprend Nathaniel. Je voulais pas te vexer...

C'est la première fois qu'il demande pardon pour quelque chose, celui-là. Je lui jette un regard torve, pas franchement décidé à l'excuser, parce qu'après tout, il y a des choses sur lesquelles il ne faut pas plaisanter, et la vie sexuelle des gens fait partie de ces sujets, à mon sens.

- Quelque chose qui va pas, Joshua ? demande Léo en s'installant à côté de moi. On peut t'aider ?

- Rien, fous-moi la paix.

- Joshua, reprend Nathaniel en s'installant sur le tabouret de l'autre côté, si tu gardes tout pour toi, ça finira en désastre. Il faut que tu nous en parles.

- J'ai pas envie de te dire quoi que ce soit à un bouffon comme toi !

Léo jette un regard d'avertissement à son frère, qui ne passe pas inaperçu à mes yeux - mais au moins, il arrive à le faire taire. Quand j'y pense, si Nathaniel n'était pas là, peut-être que j'arriverais à supporter Léo bien plus facilement. Mais bon, ils sont tellement proches que je ne les ai jamais vus une seule fois l'un sans l'autre.

- Bon, Joshua, reprend Léo. C'est quoi le problème ?

Je suis excédé - c'est peut-être pour ça que je réponds un peu trop rapidement :

- Que veux-tu que ce soit, le problème ? C'est toujours le même !

- Encore Gabriel ? demande-t-il, étonné. Mais ça fait plus d'un mois et demi que vous ne vous voyez plus...

- Je sais ça.

Ah, il m'énerve. Et je regrette d'avoir jeté cette phrase trop vite. Lancer le sujet Gabriel avec les jumeaux, c'est toujours beaucoup trop de discussion qui s'ensuit, et je n'ai pas envie de parler de lui. D'ailleurs, je ne sais même pas ce qui cloche, bordel...

- Il a encore fait quelque chose ?

- Non...

C'est bien ça le problème. J'ai beau ne plus avoir de nouvelles de lui depuis tout ce temps, il continue à me pourrir jusqu'à ma vie sexuelle ! Finalement, peut-être bien que mon plan génial pour le faire tomber de son piédestal n'était pas *si* génial que ça...

- Et pourquoi t'irais pas le voir ? demande brutalement Nathaniel. Il bosse toujours au Nightingale, Gabriel, non ?

Le voir ? Quelle idée stupide ! Mais avant que j'aie le temps de répondre à Nathaniel que si c'est pour dire des âneries pareilles, il peut la fermer, quelqu'un s'incruste dans la discussion.

- Oh, vous parlez du Gabriel du Nightingale ?

Tous les trois, et même Ugo, on jette un regard surpris (et agacé pour ma part) à la personne qui vient de s'immiscer dans la discussion : une fille, probablement mon âge, l'air un peu métis, avec ses longs cheveux bruns ondulés et sa peau bronzée, qui s'est discrètement installée à côté de Léo pour espionner notre discussion. Faut pas se gêner, hein !

- Tu le connais ? demande Léo.

Quel imbécile, celui-là ! C'est pas ça, la première chose à dire. Je rectifie le tir :

- Qu'est-ce que ça peut te foutre qu'on parle de lui ou pas ? C'est pas tes oignons, dégage !

Les filles, c'est des calamités ambulantes. Je les déteste encore plus que le blondinet. En plus, elle m'écoute pas, la connasse, c'est à Léo qu'elle répond !



- Oui, je le connais. Il ne parce pas inaperçu, là-bas... Et puis, je vais souvent boire un verre au Nightingale.

Comment ça, il ne passe pas inaperçu ? Et voilà, encore une qui tombe dans le panneau ! C'est pas parce que Môssieu a les cheveux blonds et les yeux bleus que ça fait de lui le roi du monde ! Mais il faut croire que dès que les gens ont une belle gueule, le reste ne compte plus.

Et puis d'abord, si elle l'aime tellement, le Nightingale, cette gonzesse, pourquoi c'est pas là-bas qu'elle va squatter, plutôt que de venir nous emmerder ici ? Je ne me gêne pas pour lui poser la question, et elle n'a absolument pas l'air offusquée par mon ton sec.

- J'attends une copine ici. Mais je vous ai entendu parler de Gabriel, alors...

- Alors, c'est pas une raison pour s'insérer dans des conversations privées ! je grogne.

Cette fois, elle a l'air de comprendre mon message, et elle fait une moue boudeuse - les filles, putain ! Toujours en train de tirer la gueule, même quand c'est elles qui sont en tort. Béni soit le seigneur, ou je sais pas qui là-haut, de m'avoir fait homo.

- C'est bon, j'ai compris...

Elle se décale un peu, mais Léo - le traître ! - doit certainement trouver son allure exotique plutôt à son goût, car il la retient, et dit :

- Et il va bien, Gabriel ?

Maintenant que j'y pense, c'est juste ; cette fille, toute emmerdeuse qu'elle soit, constitue pour l'instant mon seul moyen de savoir ce qui se passe là-bas, de savoir comment a réagi Gabriel après la rupture. Est-ce qu'il a arrêté de coucher avec n'importe qui, ou est-ce qu'il les enchaîne encore plus qu'avant ? Il avait dit qu'il m'aimait, tout de même. Pour qu'un type comme lui dise ça, surtout pendant que je faisais semblant de dormir, c'est pas anodin. J'aimerais vraiment savoir si mon annonce brutale l'a affecté autant que je l'espérais.

- Je le connais pas très bien, avoue-t-elle. On a juste échangé deux-trois mots. Mais pour ce que j'en sais, il a l'air d'aller bien...

Merde. Dommage. J'aurais préféré qu'il souffre le martyr, mais enfin, c'est vrai que sa fierté doit sans doute l'empêcher de craquer en public. Et cette fille, elle ne sert à rien - ce serait plutôt de Jorge dont j'aurais besoin, si je voulais vraiment avoir des nouvelles pointues.

- Vous êtes des amis à lui ? demande la nana, qui n'a visiblement pas l'intention d'arrêter de nous faire chier.

- Nous pas vraiment, répond Léo, tout sourire, mais lui là, déjà plus.

- Amis ? je rigole, amer. Ami avec ce pauvre naze, *moi* ? Non mais t'as vu la vierge, toi !

Moi et Gabriel, *amis* ? J'arrive même pas à *concevoir* le fait. C'est comme si Anne Frank était pote avec Hitler. Comme si Arsène Lupin et Herlock Sholmès allaient dîner tous les jours ensemble. Non, il y a des associations qui ne pourront jamais se faire, et Gabriel et moi amis, ça en fait partie. C'est aussi improbable que de voir le jour se lever à l'envers, c'est tout.

- Très bien, dit la fille, qui a enfin compris que ça ne servait à rien d'insister, et qui se lève enfin. Eh bien, désolée d'avoir interrompu votre conversation...

- Minute ! s'exclame Léo. Tu t'appelles comment ?

- Noah, répond-elle en souriant. Mais je veux juste te dire que si tu veux me draguer, tu perds ton temps ; je suis de l'autre bord.

Tiens, étonnant, ça ! Enfin, pas qu'une lesbienne soit plus supportable qu'une autre nana, mais enfin, ça change un peu mon regard sur elle ; et visiblement, celui de Léo aussi, qui soupire d'un air déçu.

- Pourquoi les seules filles qui m'intéressent sont *toujours* lesbiennes, à la fin ? il râle.

- T'as qu'à t'intéresser à ton copain, répond doucement Noah, il est plutôt mignon...

Elle me sourit comme si elle pensait me faire plaisir, mais franchement, les compliments d'une gonzesse, qu'elle soit lesbienne ou pas, ça ne me fait ni chaud ni froid.

- Ouais mais il a trop mauvais caractère..

- Et pas assez de poitrine, ricane Nathaniel, qui n'a rien perdu de la discussion.

Pas de poitrine, ouais - encore heureux ! J'aurais pas aimé me traîner toute ma vie une malédiction comme celle-là. Quoi qu'il en soit, la fille a l'air de nous trouver marrants (je m'en serais bien passé) et elle dit qu'elle repassera sans doute dans le bar, et qu'on se croisera peut-être. Je n'espère qu'une chose : pourvu que non.

Toutefois, son intervention m'a permis de savoir que Gabriel bosse toujours au Nightingale... Je m'étais dit que peut-être, avec le choc de se faire larguer par le type qu'il aimait, il arrêterait son boulot, ou quelque chose du genre... Pas le cas, visiblement. J'en viens même à me demander si ma bombe a vraiment eu l'effet que j'avais escompté. Peut-être qu'il s'est déjà remis de la rupture, et dans ce cas, j'aurais perdu plus de quatre mois de ma vie avec lui...



Mais bon, je ne peux être sûr de rien.

Et c'est très emmerdant.

.oOo.

(Lundi 1er juin)

Pour aller à l'université, je dois prendre le métro, la ligne une - la jaune. Il y a un métro toutes les minutes en heures de pointe, et six portes pour deux rames ; relativement peu de chances de tomber sur une figure connue, en considérant toutes les probabilités. Et pourtant !

Je le repère dès qu'il entre, une porte plus loin. Comment louper des cheveux aussi blonds ? Je ne suis même pas le seul à me tourner vers lui. Et il ne remarque rien, bien sûr, parce qu'il est huit heures du matin, et que je l'ai toujours connu avec la tête dans le cul à huit heures du matin. Monsieur est une créature nocturne.

Il est totalement différent de l'image intérieure résiduelle que j'ai gardée de lui ; de séducteur dans son bar, dans son habit de serveur, là, il a plutôt l'air intello, avec son livre à la main, ses cheveux attachés et ses lunettes sur le nez. Je ne l'avais jamais vu avec des lunettes...

Merde ! Pourquoi je suis obligé de tomber sur lui, à cet instant précis, alors qu'il aurait pu prendre le métro d'après ? C'est vraiment injuste. Encore cette histoire de karma qui me poursuit. J'ai l'impression que décidément, quoi que je fasse, peu importe les distances que je puisse prendre, mon destin et le sien sont inextricablement liés, et pas pour le meilleur, mais surtout pour le pire.

Je regarde la mèche qu'il coince d'un geste rapide derrière son oreille, avant de se replonger dans son livre. Il est appuyé sur le rebord en face des sièges assis, et là d'où je suis, à moitié caché par un type qui lit un journal, je peux l'observer à loisir, de profil - rien n'a changé, dans sa physionomie, du moins, rien de perceptible pour quelqu'un qui le regarde en douce à trois mètres de distance. Je le vois s'asseoir quand un siège en face de lui se libère ; je le vois se lever à l'arrêt d'après pour permettre à la vieille dame qui vient d'entrer de s'asseoir. Il doit être content, il aura fait sa bonne action du jour, ce bon Samaritain...

Il y a une chose que je ne peux pas nier, par contre ; il est toujours aussi beau. Même encore plus que d'habitude, ce matin - peut-être que c'est dû à ses cheveux attachés... Quand il est plongé dans un livre, il fait nettement moins pute que d'habitude. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, il n'est accompagné de personne. Encore célibataire ? Ça ne veut sans doute rien dire, certes, mais...

Ce que je déteste le plus, chez Gabriel, c'est qu'il a toujours eu le don de provoquer mille émotions contradictoires en moi. Et là, ce qui me vient à l'esprit, quand je le regarde lire son livre tranquillement, c'est que j'ai beau haïr ce type de toute mon âme, il était aussi le meilleur coup que j'aie jamais eu. Et ça, mon corps, ce traître, ne l'a pas oublié. Rien qu'à le voir, je sens toutes les fibres en moi se contracter, s'agiter à sa vue. Je me rappelle ces nuits extraordinaires entre nous, que j'aurais peut-être préféré ne jamais vivre, quitte à louper un amant aussi doué - au moins j'aurais eu tout le loisir de continuer à le détester sans vouloir désespérément coucher avec lui.

Merde, je suis bien obligé de l'admettre. J'ai encore envie de son corps - son corps-poubelle, où tout le monde rentre comme dans un moulin, où a déjà échoué au moins la moitié de sa fac... Son corps terriblement bandant.

Là, à huit heures du matin, dans ce métro bondé, une moitié de moi a terriblement envie de le tabasser, et l'autre moitié veut presque le violer sur place. Incapable de faire l'un ou l'autre, je continue à la fixer, avec l'impression que mes yeux vont finir par fondre si je continue à y déverser une haine aussi brûlante. Si j'avais eu le pouvoir de le tuer du regard, il serait déjà mort...

On est le 1er juin, aujourd'hui. Demain, ça fera deux mois jour pour jour que je l'ai quitté, et pourtant, les détails de la scène n'ont toujours pas été évacués de mon esprit. Tout particulièrement ce regard foudroyé qu'il a eu au moment où je parlais... Impossible de l'oublier. Alors je l'observe, là - je grave une nouvelle image de lui en moi, pour pouvoir me débarrasser de l'autre, beaucoup trop obsédante.

La voix annonce le nom de son arrêt de métro. Il relève le nez, range son livre, enlève ses lunettes - il n'en a besoin que pour lire, alors ? - et se redresse pour s'approcher de la porte la plus proche. Je reconnais ce pull, il le portait déjà quand on était ensemble. Pas de manteau - on est juin, après tout.

Et puis l'homme devant moi ferme son journal. Il se déplace vers l'autre porte pour laisser passer ceux qui voudraient sortir. Il supprime tout obstacle entre Gabriel et moi - rien d'autre que du vent. Ça se passe lentement ; d'abord, il pose les yeux sur mes chaussures. Puis, il fait glisser son regard sur mon pantalon, de plus en plus vite, parce qu'il connaît ces fringues, il connaît ces chaussures, comme s'il les avait cousues : et quand, après être passé par ma chemise et mon cou, son regard rencontre enfin le mien, je vois son expression se décomposer - comme si c'était un revenant qu'il avait devant lui (quelque part, ce n'est pas très loin de la vérité...).

Va-t-il dire quelque chose ? Va-t-il ne serait-ce que prononcer mon prénom ? Je le fixe en silence - mais trop tard, les portes s'ouvrent, et poussé par la foule d'étudiants qui descendent avec lui, il sort de la rame. Son regard essaye toujours d'accrocher le mien, et peut-être me parlera-t-il une fois dehors, avant que les portes ne se referment ?

Non, il ne dit rien. Il se détourne, simplement, et prend le chemin des escalators, tandis que les portes se referment, et



que j'ai l'impression que toute la scène se déroule au ralenti.

C'est comme ça, donc... Il a décidé de se détourner. De moi ! Du type qu'il a aimé - qu'il aime peut-être toujours. Il préfère tourner le dos et s'en aller plutôt que de m'adresser un mot ! Le métro se remet en marche, et je suis des yeux le blond jusqu'au dernier moment, pour voir s'il va relever la tête vers moi, pour voir s'il va essayer de me chercher du regard ; mais non. Il contemple avec obstination le dos de la personne devant lui. L'air de dire "ça m'est égal que tu sois là ou pas". Bordel, j'ai envie de péter cette vitre, de colère. C'est moi, qui suis censé me détourner de lui ! Pas l'inverse ! Je sens la rage pousser mon coeur plus vite, et j'ai *tellement* envie de tabasser quelque chose, là... Quelqu'un... Lui... Bordel... Je le *hais*...
.oOo.



II x 2 - Le détenteur des clés du Temps

.oOo.

(vendredi 5 juin)

S'il y a quelque chose de salvateur, sur terre, c'est les livres. C'est le deuxième que je lis en deux jours. Le dernier de mes exams s'est achevé, j'ai maintenant tout le loisir de glander au café en lisant tout mon saoul.

Bien sûr, lire dans un tel endroit comporte des petits inconvénients...

- Hé, Joshua...

Ainsi, Léonard de Vinci a donc servi César Borgia de mai 1502 à mars 1503... Je tourne la page.

- Fais pas semblant de pas m'entendre !

Je relève les yeux de mon livre, et je soupire, tout en me demandant qu'est-ce que j'ai bien pu faire, dans ma vie, pour mériter une telle déveine. Parce que quand ce ne sont pas les jumeaux qui me saoulent avec leurs histoires inutiles, c'est cette fille, qui a décidé, pour une raison que j'ignore, de devenir ma nouvelle meilleure amie.

- Fous-moi la paix, Noah. Je suis en train de lire.

- Ah oui, ton livre sur Da Vinci... Je l'ai déjà lu, dit-elle comme si c'était un exploit.

- Génial. Moi pas encore, alors tu vas être gentille et me laisser tranquille.

Ça ne fait pourtant pas si longtemps, depuis la première fois qu'elle s'est mise à nous parler, à peine quinze jours - mais depuis, elle est presque venue *tous les jours* au café pour squatter avec nous. Et même quand les jumeaux (avec qui elle échange 95% de la conversation) ne sont pas là, elle vient quand même, et elle tente de me faire parler, moi !

Comme si une nana était capable de m'intéresser assez pour ça...

- J'ai vu Gabriel, hier.

Je relève les yeux. Ok, comme quoi, finalement, ça peut lui arriver de dire des trucs dignes d'attention... Mais enfin, j'imagine que beaucoup de personnes peuvent se vanter d'avoir vu Gabriel hier - moi-même, je l'ai croisé en début de semaine. Et ce connard m'a délibérément ignoré...

Ah, j'ai les nerfs rien que d'y repenser.

- Génial pour toi, je réponds d'un ton coupant.

- Oui, je suis allée au Nightingale, et j'ai parlé un peu avec lui... Je lui ai demandé s'il te connaissait.

Arrêt sur image.

- Tu quoi ??

- Ben oui, Léo m'avait dit que vous étiez amis. Du coup j'ai demandé à Gabriel...

J'ai envie de lui jeter ma tasse de café dans la gueule, j'ai envie de défigurer à jamais cette petite connasse de lesbienne qui s'imagine qu'elle peut sans problème s'immiscer dans nos affaires personnelles ! Mais la battre à mort, même si ça me fait très envie, ne m'aidera pas trop, pour le coup - et j'ai pas envie de passer le reste de ma vie en taule. Je respire un grand coup.

- J'espère que tu vas te prendre un bus dans la gueule en sortant dehors.

- Pourquoi ? demande-t-elle, l'air tout étonné. Je voulais te rendre service !

- C'est pas "rendre service" que tu fais, c'est t'incruster dans la vie privée des gens ! Que je connaisse Gabriel ou pas, qu'on soit effectivement amis ou pas, c'est *mon* problème, et ça n'a rien à voir avec toi, Noah !

- Oh là là, qu'il est grognon, c'est pas possible, ça ! elle râle.

C'est très frustrant. Quand est-ce que ces trois crétins comprendront-ils qu'ils me pourrissent mon quotidien ? Déjà les jumeaux, c'était quelque chose, mais au fond, ça allait encore ; mais si cette conne s'y met en plus, on n'est pas rendus !

- Et tu ne veux pas savoir ce qu'il a dit ?

- Je m'en fous, de ce qu'il a dit !!

Elle se tait, vexée - et moi, je regrette déjà. D'abord, parce que c'est pas vrai que je m'en fous. Pas vraiment. Depuis que je l'ai croisé dans le métro, l'autre jour, depuis qu'il m'a sciemment ignoré, je ne pense qu'à lui. Tout le temps. C'est pitoyable... Et en la rabrouant comme je viens de le faire, je viens de me priver tout accès à une information beaucoup plus croustillante que toutes celles qui me sont parvenues ces deux derniers mois : savoir, enfin, ce que Gabriel pense



de moi, maintenant.

- Bon. Il a dit quoi ?

Elle relève la tête et sourit, pas rancunière pour deux sous. Les filles, trop faciles à manipuler...

- Je lui ai demandé s'il connaissait un certain Joshua. Toi, donc.

- Merci de l'info.

- Et il a réfléchi, et puis il a souri et il a dit "peut-être, je ne me souviens pas bien". Visiblement, on dirait qu'il ne se souvient pas de toi, mon pauvre petit chou...

Je serre le poing - quel menteur, quel *menteur* !!

- Je vois pas comment il m'aurait oublié !!

Je n'ai pas pu m'empêcher de dire ça. Je regrette déjà ; Noah est pire que les jumeaux, quand il s'agit de farfouiller dans la vie privée des gens. Sous des dehors gentils, elle ne lâche rien, elle gratte tout ce qu'elle peut trouver. Je suis foutu.

Alors je me lève - de toute façon, j'ai déjà passé assez de temps dans ce bar pour aujourd'hui - et je sors vite fait. Sans payer, mais peu importe, Ugo fera passer ça sur ma note plus tard. Tout pour échapper à Noah... et aux imbécillités qu'elle raconte - parce que Gabriel ne *peut pas* m'avoir oublié. C'est juste un mensonge éhonté. Moi, qui aurais pourtant tout donné pour le faire, je n'ai jamais réussi à le sortir de mes pensées ; alors c'est certainement pas lui, amoureux de moi comme il l'était, qui aurait pu y arriver !

Je me réfugie chez moi, mon seul véritable havre de paix, finalement, puisque le Tarmac commence à être envahi de gens qui n'arrêtent jamais de m'emmerder. Chez moi, en plus, Gabriel n'est jamais venu, ce lieu ne se rattache à aucun souvenir de lui en particulier. C'est parfait comme ça...

Je me jette sur mon lit. Je ferme les yeux. Je voudrais juste qu'il disparaisse...

Une bonne fois pour toutes...

.oOo.

(vendredi 12 juin)

J'en ai rêvé, un chauffard l'a fait.

Je contemple Jorge, silencieusement. Je l'ai croisé en allant chercher mes résultats à la fac, comme si ça ne suffisait pas d'avoir rencontré par hasard le blond il n'y a pas si longtemps que ça - du coup, on en a profité (du moins, il en a profité...) pour parler un peu, et pour m'apprendre des nouvelles fraîches du jour. Ou plutôt, de la semaine. Terriblement fraîches.

- Renversé par une voiture ?

Eh ouais. Même moi je n'arrive pas à y croire. Comment un conducteur a pu ne pas voir un type aussi flagrant que Gabriel ? Si ça avait été moi à sa place, je l'aurais vu de loin, et j'aurais freiné à temps quand il aurait voulu traverser...

Ouais, ou pas, en fait. Mais ça aurait été plus par revanche personnelle que parce que je ne l'avais pas vu.

Le chauffard, lui, il ne l'a *pas vu*.

Et ça me choque. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me choque affreusement. Peut-être parce qu'il s'est fait envoler le jour où j'ai souhaité le voir disparaître de ma vie pour de bon... Je ferais bien de nuancer mes souhaits, à partir de maintenant.

- Il est mort...?

- Bien sûr que non, répond Jorge sur le ton de l'évidence. Il est déjà sorti de l'hôpital.

Aaah, mais qu'est-ce qu'il me foutait la trouille, cet imbécile ! J'y ai vraiment cru, moi, l'espace d'un instant ! Et je sens mon coeur tambouriner dans ma poitrine comme un fou, et ça ne pouvait définitivement pas être de la joie à l'annonce de son accident, alors quoi ? Quoi d'autre ? Le choc de voir mourir quelqu'un avec qui j'ai déjà couché ? Je me connais assez bien pour savoir que je ne me mettrais pas dans tous mes états pour un truc pareil.

Non, c'est parce que c'est lui...

Et ce n'est que maintenant, alors que Jorge m'annonce qu'il va bien, que cet imbécile d'organe consent à se calmer un peu. Je suis franchement pitoyable - il va falloir que je fasse une sérieuse séance d'auto-psychanalyse, en rentrant chez moi, pour déterminer où est-ce que ça cloche, à la fin.

- Il a le bras dans le plâtre, ajoute Jorge. Mais bon, il est tellement têtu qu'il n'a pas voulu prendre un congé maladie, donc il bosse toujours au Nightingale. Si tu veux passer le voir...

- Ah, non. Désolé Jorge, mais non.

Ça n'a pas l'air de l'étonner. Il sourit.



- Je m'en doutais, mais bon, on ne sait jamais.
- De toute façon, ça ne lui aurait pas fait très plaisir de me voir.
- Je sais, mais... Peut-être que ça l'aurait touché quand même... C'était sérieux pour lui, après tout.

Pour lui. C'est vrai que c'était loin d'être sérieux pour moi... Si - ma vengeance, elle, elle était sérieuse. Malgré ça, les mots de Jorge me font ressentir une culpabilité indéniable vis-à-vis de Gabriel, pour la première fois. C'était une *juste* revanche, bordel ! Telle qu'elle convenait à un type qui m'a piqué parents, amis, amants, et boulot, qui m'a pourri la vie sans relâche depuis l'âge de six ans.

- De toute façon, il a dû passer à autre chose depuis...

Admirez la technique du "je glane des informations sans en avoir l'air". Bon, d'accord, c'est très très flagrant, mais Jorge est un type plutôt naïf, ça a des chances de marcher, avec lui.

- Ouais...

Mince. C'est une réponse redoutable que ce petit "ouais", qui peut aussi bien vouloir dire la chose et son contraire. Ça ne m'apprend rien du tout. Soit c'est très finement joué de la part de Jorge (même si ça m'étonnerait...) soit il n'a pas envie de me parler de ça, soit il n'en sait rien - après tout, ça se peut aussi. Peut-être que Gabriel ne lui dit pas tout.

De toute façon, je m'en rends bien compte ; que ce soit Jorge, ou Noah, ou même les jumeaux (qui vont parfois espionner Gabriel), qui m'apportent des informations, ce n'est jamais assez détaillé, ça ne correspond jamais à ce que je veux entendre. Si je veux vraiment régaler ma curiosité sur ce point, je n'ai pas d'autre choix que d'observer *de mes yeux* la façon dont il a évolué depuis que je l'ai quitté.

Le problème est le suivant : si Gabriel m'aperçoit dans ses environs, il ne m'accueillera pas exactement par un "tiens, mon chéri, tu reviens vers moi ?". Pas vraiment. Ce qui ne serait pas le cas, d'ailleurs... Puisque j'irais juste pour observer les dégâts que j'ai causés. Juste histoire de savoir à *quel point* je lui ai fait mal. Savoir si ma vengeance a copieusement porté ses fruits. Ce sont toutes ces questions qui titillent mon intérêt... Et plus il sera malheureux, plus moi, j'en serai ravi.

- Tu veux que je dise à Gabriel que je t'ai vu ?
- Pourquoi faire ?
- Je ne sais pas, peut-être que... Je ne lui souhaite pas non plus un bon rétablissement de ta part ?
- Ça serait vraiment ironique, vu ce qui s'est passé la dernière fois qu'on s'est vus.

La différence entre le chauffard et moi, c'est que le chauffard, ses dégâts étaient physiques, les miens étaient psychologiques. L'un dans l'autre, on a oeuvré au même but : blesser Gabriel. Je ne sais pas lequel des deux a le mieux réussi, cependant.

Jorge hausse les épaules.

- Comme tu voudras... Bon, bah, si tu veux passer un jour au bar... Quand Gabriel n'est pas là, si tu veux. Je t'offrirai un verre.

Jorge - un mystère sur pattes. Pourquoi continue-t-il à bien m'aimer alors que moi, j'ai tout fait pour faire le plus de mal possible à son ami ? Peut-être qu'il n'a pas eu tous les détails de l'affaire ? Non, il sait tout, ça se ressent dans ses paroles. Je ne comprends pas. Il est peut-être tout bêtement trop gentil.

- Et toi alors, avec Louis ?
- Oh - il rougit. Baah... Je dois remercier Gabriel, il m'a un peu forcé la main, du coup je l'ai invité au resto...
- Oh, génial.

Ça prend enfin une tournure intéressante, on dirait ; j'ai bon espoir de les voir ensemble dans une petite dizaine d'années. Gêné, il finit par s'éclipser (si j'avais su qu'il suffisait de parler de Louis pour qu'il se barre, je l'aurais fait plus tôt...) et moi, resté seul, ayant totalement oublié que j'étais venu consulter mes résultats, je réfléchis. Passer au bar quand Gabriel n'est pas là. C'est peut-être pas une si mauvaise idée... Ça m'évitera la confrontation brutale, tout en me mettant dans l'ambiance...

Et puis, bordel, le Nightingale est à tout le monde, après tout, pas vrai ?

.oOo.

(samedi 13 juin)

Généralement, j'aime pas trop la foule, le bruit, et les gens ridicules. Et puis, je ne suis pas non plus un homme de convictions. Je n'aime pas soutenir les grandes causes, et se lever contre l'injustice du monde, c'est pas mon genre. C'est pour ça que jusqu'à présent, je n'avais jamais foutu un doigt de pied dans une gay pride de ma vie - et pourtant,



plus pédé que moi, tu fais pas (à part la pute blondinette, peut-être).

Cette année, Noah, la lesbienne qui a décidé de s'incruster dans ma vie depuis quelques semaines, a décidé que c'était une honte, et m'y a emmené de force. Non que je ne sois pas capable de résister à une faible femme, et si elle n'avait pas disposé d'arguments aussi dévastateurs, j'aurais refusé aussi sec ; mais elle a menacé de révéler à Gabriel que je passais tout mon temps au Tarmac, et j'ai cédé face à la menace. Je ne sais pas vraiment ce que l'autre aurait pu faire d'une information pareille, de toute façon ; c'est certain qu'il ne viendrait pas là-bas - mais enfin, j'ai préféré éviter les ennuis.

Alors on défile, au milieu des gens déguisés, des types avec des caleçons en cuir et des ailes noires dans le dos, des beaux gosses bien moulés qui se tiennent la main, des filles très féminines et des filles très masculines, derrière les banderoles aux couleurs de l'arc en ciel, devant les camions qui diffusent de la musique (pas mon style de musique, d'ailleurs, mais passons). Il y a aussi de ci de là des couples hétéros qui défilent avec nous ; je suis sûr qu'ils se sentent limite plus impliqués que moi. Soit, l'ambiance est pas mauvaise, mais j'aurais préféré rester tranquille chez moi, avec une tequila, un ventilateur, et la télé allumée pour regarder la demi-finale féminine de Roland Garros. C'est pas que la vision de sportives en jupettes me fait quelque chose, mais j'aime bien le tennis. Mais enfin, je me rattraperai demain pour la finale masculine.

Est-ce que Gabriel est là ? Connaissant son caractère, ça ne m'étonnerait pas trop qu'il se soit jeté dans la foule. Lui qui adore les trucs flashy, les jours qui sortent de l'ordinaire, les fêtes, les ambiances survoltées, c'est juste *impossible* qu'il ne soit pas là. Mais bon, relativisons ; dans ce millier de personnes en train de défiler dans la rue, la possibilité qu'on se croise est presque de zéro...

Enfin, j'espère...

- Souris un peu, Joshua ! On dirait que tu marches pour un cortège funèbre plutôt que pour une gay-pride !

Elle hurle, Noah, pour que j'arrive à l'entendre avec tout ce bruit. Si je ressors de là vivant, je serai sourd pour un mois au moins, ça, c'est certain.

- Noah, y'a une fille accrochée à ta main !

- C'est ma copine...

Ah tiens, elle était donc casée, celle-là ? Je n'aurais pas cru que quelqu'un puisse la supporter non-stop... Et pourtant.

Alors, intrigué, j'observe sa copine : elle n'a rien de particulièrement spécial, à part une douceur dans le regard qui me fait aussitôt me dire qu'elle doit être du genre à se laisser marcher sur les pieds. Peut-être qu'il faut bien ça, pour cohabiter avec l'agaçante Noah. Physiquement, elles sont complètement à l'opposé, avec Noah, grande brune bronzée, fine et élancée, pure beauté des îles, et sa copine, plus petite et un peu rondelette, plus pâle, et blonde - mais pas d'un blond immatériel à la Gabriel, non ; un blond plus franc et plus solide, un beau blond vénitien.

- Ça fait depuis le début qu'elle est avec nous, me dit Noah d'un ton de reproche, t'aurais pu la repérer avant, quand même.

- Désolée, mais moi, les filles, c'est pas le genre de truc auquel je prête attention, d'habitude.

La blondinette - zut, maintenant ça fait deux blondinettes dans mes connaissances... il ne me restera plus qu'à ajouter le qualificatif "petite pute" à Gabriel pour le différencier de cette fille - bref, l'autre me fixe d'un air relativement intimidé. Qu'est-ce qu'elle a, encore ? Je mords pas, à la fin.

Sans daigner faire les présentations, Noah se tourne et se retourne dans la foule, et soudain, sans le moindre avertissement, elle m'explose les tympans en hurlant à côté de moi et en gesticulant comme une folle.

- Hé hooo !! Nathaniel et Léooo !!

Tous les gens qui parquent près de nous se retournent vers elle, avec un sourire qui dit clairement à quel point ils la trouvent arrangée, et moi, je fais comme si je ne la connaissais pas, tandis que les jumeaux nous rejoignent.

- Qu'est-ce que vous foutez à la gay pride, vous, les deux hétéros convaincus ? je demande, un peu étonné. Vous devriez pas réviser pour le bac, plutôt ?

- Écoutez-moi le moralisateur ! s'exclame Nathaniel. Comme si t'avais pas passé la plus grande partie de l'année à sécher...

- Oui enfin, j'ai eu mon année quand même, je te signale. Toi tu risques pas de l'avoir, ton bac...

- Mais si, mais si, assure-t-il, l'air confiant. Les doigts dans le nez, tu verras ! Et puis, qu'est-ce que tu fais là, toi aussi ? Je croyais que t'avais horreur des manifestations dans le genre.

- C'est Noah qui m'y a tiré. Je réfute toute responsabilité.

C'est difficile de s'entendre, avec ce bruit, alors on décide d'un commun accord de remettre la discussion à plus tard - il y a trop de cris, trop de trompettes, trop de bousculade pour pouvoir faire une conversation sensée. Le mieux, c'est encore de s'asseoir à une terrasse pour regarder le défilé passer, et c'est ce qu'on finit par faire, après une heure de marche ; et c'est quand même plus sympa que d'être dans le cœur de la tornade.



- Regarde, ils distribuent des petites BD yaoi! s'excite Noah.

- Des quoi ?

- Mais si, tu sais, les mangas avec des histoires de gays.

Jamais entendu parler de ça - ils font même des *mangas* homo, maintenant ? Agitée comme une puce, Noah le feuillette pendant qu'on commande notre boisson, et pendant ce temps, je me dis que si Gabriel fait réellement partie du défilé, j'ai bien plus de chances de le voir en restant immobile que si j'avais continué à marcher. Mais enfin, tant pis - je cours le risque. De toute façon, en admettant qu'on se voie, il va détourner le regard de moi comme la fois dernière, et ça sera tant mieux.

- Ce soir, c'est Nightingale ! s'exclame brutalement Noah en claquant le fanzine sur la table. C'est ze-place-to-be un soir de gay pride. Tu viens avec moi, Joshua ?

- Non.

Léo et Nathaniel ricanent. Noah me regarde d'un air navré et sa copine - qui s'appelle Cléo, comme je l'ai su un peu plus tard - n'a pas l'air de comprendre mon refus catégorique.

Mais, en y réfléchissant...

- Attends... Gabriel bosse pas le samedi, en fait... Je pourrais peut-être y aller, finalement...

- Mais oui, s'exclame Noah, on va s'amuser !

D'autant que si j'en crois ce que m'a dit Jorge hier, il sort à peine de l'hôpital ; il ne devrait sans doute pas se sentir assez bien pour aller squatter dans un bar, et encore moins le *sien*, un jour de repos, alors qu'il y est fourré presque tous les autres jours de la semaine. Les chances s'amenuisent.

- Allez, on y va ensemble ! décide Noah, qui prend beaucoup trop de décisions pour moi, ces derniers temps.

On prend juste une pause le temps pour Noah de prendre une douche, et pour nous autres - mâles en pleine croissance - celui de dévorer notre repas du soir, puis, à huit heures tapantes, on est devant le Nightingale. Ça faisait un bail...

Noah avait raison. C'est vraiment l'endroit branché de cette journée de gay pride, à en voir le nombre honorable de personnes en train de papoter devant, et de fumer une cigarette. À l'intérieur, ça doit être plein à craquer. Qu'importe - je jette un coup d'oeil à travers la vitre. Beaucoup de monde dans le bar, comme prévu, mais on peut me faire confiance pour repérer du premier coup d'oeil mon ennemi juré. Je pourrais détecter sa présence dans un rayon de cent mètres, dans un endroit bondé et avec un foulard sur les yeux, s'il le fallait (Dieu veuille qu'il ne le faille jamais).

Là, je ne détecte rien - il est sans doute absent, comme prévu.

- Tu le vois ? je demande à Noah.

- Qui ça ?

- Le pape, créatine.

- Le pape viendrait certainement pas dans un lieu de débauche comme celui-ci, elle glousse.

Décidément, impossible de compter sur elle pour les choses sérieuses ; je continue mon inspection tout seul comme un grand. Je repère Jorge, et je repère Louis aussi, qui est au bar devant lui - ça s'annonce bien, un jour de gay pride, comme ça... C'est presque une déclaration. Mais personne d'autre de ma connaissance, si on omet la dizaine de péquenauds sans aucune importance que je connais de vue pour les avoir déjà rencontrés dans des bar gays en ville, ou pour avoir été au lycée avec eux, pour certains.

On entre dans le bar, et c'est là que je m'en rends compte que je n'aurais *jamais* dû franchir cette porte : c'est tout un fatras de souvenirs qui s'abat sur moi en cet instant précis. Comme par exemple lorsque je suis entré dans la pièce, un soir de neige, pour découvrir Gabriel seul dans le bar, en train de regarder la télé. Je me suis vaguement demandé pourquoi il ne fêtait pas le réveillon avec sa famille adoptive, mais je n'ai posé aucune question, pour ne pas éventer ma vengeance ; et maintenant que j'y pense, de tout le temps que j'ai passé avec lui, il n'a jamais évoqué une seule fois le sujet.

Ou bien, en remontant encore plus loin, la fois où il papotait de ses aventures d'une semaine avec sa Nina et Jorge, assis juste à côté de moi, sans même me remarquer... C'était mon anniversaire, ce jour-là. Tu parles d'un cadeau. Ou bien, encore plus vieux, quand Vincent m'avait appelé dans le bar, et que j'étais venu, et que lui aussi était là, évidemment... Comme c'était dur, quand je l'ai découvert derrière le bar en entrant, de conserver un visage neutre, et de ne pas laisser toute ma rancune envahir mes traits... De faire comme si je n'avais pas passé toute ma vie à lui en vouloir. Et lui qui commençait son numéro de charme... S'il ne m'avait pas dragué, ce soir-là, peut-être que la vague idée de vengeance que j'avais ne se serait pas réalisée, et que tout serait resté à l'état de fantasme.

Mais non. Il m'a dragué, j'ai vu une porte ouverte, j'ai foncé.

- Joshua !! Tu es venu !!

Si je voulais me faire discret, c'est raté. Jorge me regarde avec un sourire extatique, et tous les regards se tournent vers nous, parce que sa voix, quand il crie, elle porte loin.



- Qu'est-ce que tu veux boire ? Je t'ai dit que je t'offrais un verre, tu te souviens ?
- Je m'en souviens... vu que c'est hier que tu me l'as dit. Mets moi une Margherita.
- C'est noté ! Et pour le reste de la troupe ?

Il prend les commandes avec la dextérité d'un expert, et avant qu'il ne s'en retourne à son bar - c'est plus fort que moi - je ne peux pas m'empêcher de l'arrêter :

- Euh, Jorge...
- Il est pas là.

Il sourit. Et moi je suis plutôt soulagé qu'il ait compris sans que j'aie eu besoin de rien dire.

- Par contre, je ne garantis pas qu'il n'arrive pas un peu plus tard, ajoute Jorge. Je lui ai dit de ne pas venir, mais c'est une vraie tête de mule.

Ça, tu l'as dit... Je soupire - prions pour qu'il ne vienne pas. Noah me regarde d'un air un peu déconcerté, et ce n'est que quand Jorge s'est éloigné qu'elle demande :

- Tu comptes m'apprendre un jour ce qu'il s'est passé avec Gabriel ?
- Non, je réponds sèchement.

Malheureusement, c'est une fille, et les filles disposent d'atouts qu'elles savent remarquablement bien utiliser sur des hétéros. Elle s'appuie sur la table, les bras croisés sous sa poitrine mise en valeur par un décolleté plongeant, et sourit aux jumeaux :

- Dites-moi, les garçons, il s'est passé quoi entre Gabriel et Joshua ?

Je jette un coup d'oeil aux deux gamins - quel malheur ! On dirait qu'ils se sont fait lobotomiser, en trois centièmes de seconde. C'est à peine si la bave ne leur pendouille pas aux lèvres. Y'a pas à dire, c'est triste, l'adolescence...

C'est Léo qui, le premier, répond d'un ton monosyllabique :

- Ils sont sortis ensemble pendant quatre mois.
- Mais Joshua l'a largué brutalement et douloureusement, ajoute Nathaniel.

Vous pouvez toujours compter sur ces deux là pour révéler votre vie privée en détails dès qu'une paire de gros lolos leur bondit sous le nez. C'est pathétique - en plus, les nichons en questions sont rangés dans le placard et le décolleté un peu refermé dès que Noah a obtenu ce qu'elle voulait. Elle me sourit d'un air vainqueur, l'air de dire "j'ai plus d'un tour d'un mon sac !", et malheureusement, je ne peux pas contester ce point. Les filles sont redoutables.

- Alors, tu l'as largué ? demande-t-elle. Pour quelle raison ?

Si je réponds "pour faire parler les crétins", elle va certainement ressortir ses deux obus et tenter d'amadouer une nouvelle fois Léo et Nathaniel par les hormones. C'est totalement indécent. Est-ce que j'essaye de charmer les gens avec ma paire de couilles, moi ? Non. Les filles n'ont vraiment aucune honte...

Bref - comme je préfère m'éviter une autre vision des deux ballons (c'est fou ce que c'est moche, une paire de seins!), je réponds franco, comme ça, histoire qu'elle me lâche les baskets une fois pour toutes.

- Je l'ai largué pour le faire souffrir. T'es contente ? Je suis sorti avec lui pour pouvoir le jeter comme une merde une fois qu'il serait tombé amoureux de moi.

Elle rit, et je hausse un sourcil - généralement, les rares personnes à qui j'ai raconté l'épisode m'ont plutôt traité de monstrueux connard après avoir entendu ça ; le rire, première fois que j'obtiens cette réaction.

- Il est marrant, ce type ! rigole-t-elle. Mais en *vrai*, c'était pour quoi ?

Ah oui, évidemment, si elle ne me croit pas, je comprends mieux. Je soupire, et Léo se penche sur la table, avec un air de conspirateur (peut-être pour voir trois centimètres plus loin dans son décolleté?), et dit :

- Tout est vrai, c'est ça le pire. Il a *vraiment* fait ça.

Et là, elle écarquille les yeux - toutes les deux, même, sa copine aussi. Voilà la réaction habituelle, je suis rassuré.

- Oh mon dieu, Joshua, t'as pas fait ça ?!
- Eh si. C'était génial.

Après tout, plus ma réputation de connard se répandra, moins les gens viendront me faire chier. Si ça peut dissuader Noah de me coller aux basques tous les jours, ça pourrait avoir son intérêt aussi. Visiblement, je l'ai tellement choquée qu'elle ne veut pas y croire ; c'est pour ça que lorsque Jorge revient avec les boissons, elle lui demande franco :

- Jorge, c'est vrai que Gabriel s'est fait larguer par Joshua ?

Il la fixe, étonné, puis il me jette un regard indécis, l'air de dire "t'as envie que je réponde à ça ?" mais comme elle sait déjà tout, de toute façon, sa réponse ne changera pas grand-chose. Je hausse les épaules, et il se tourne vers elle :

- Ben... Oui, c'est vrai.
- Et... il l'a vécu comment ?



Ça, par contre, ça m'intéresse - je n'ai jamais eu de retour sur le sujet, après tout... Je lève les yeux vers Jorge, qui réfléchit à sa réponse.

- Je ne sais pas... Quand il bossait au bar, il était comme d'habitude. Mais peut-être que chez lui... Enfin, j'en sais rien. Il ne m'en a pas beaucoup parlé, en fait...

Ça ne m'apprend pas grand-chose, tout ça... Foutu Gabriel. Il aurait au moins pu se confier à Jorge. Qui a l'air gêné, d'ailleurs, et c'est compréhensible ; ça n'a rien de très marrant de discuter d'un ami qui s'est fait larguer par le client avec qui vous êtes en train de papoter. De fait, Jorge ne tarde pas à s'éclipser, et Noah me regarde d'un air incrédule.

- Mais pourquoi t'as fait ça, Joshua ?

- Ça te regarde pas. J'en avais envie, c'est tout.

Merde à la fin, je suis quand même libre de faire ce que je veux, et elle n'a aucun droit de me juger là-dessus ! Mais elle me fixe d'un air incrédule, parce qu'apparemment, pour elle, "en avoir envie" ne constitue pas une excuse suffisante. Mais peu m'importe, à l'instant même ; je ne la regarde même plus.

Non, je regarde par-dessus sa tête, dans le bar, un spectacle autrement plus intéressant que celui de Noah en train de m'engueuler. L'entrée de la Sainte Trinité, comme je les appelais auparavant. Marie et Joseph un peu en retrait, et un Jésus de vingt-trois ans devant eux, au milieu, le bras dans le plâtre. Ses cheveux blonds lui servent d'auréole.

Noah doit sans doute toujours être en train de m'invectiver ; mais je n'écoute plus rien, et je ne vois plus rien, non plus. Rien d'autre qu'eux trois, avec tous les souvenirs qu'ils font ressurgir en moi. Gabriel, je l'avais revu depuis, mais ses deux toutous fidèles, Nina et Lawrence, ils étaient restés sagement enfermés dans mes souvenirs - ceux qu'on garde sous clé, avec la mention "à éviter de ressortir". Ces deux imbéciles qui se disputaient toujours pour un oui pour un non. Il y a du changement, de ce côté-là, puisqu'ils sont en train de se tenir par la main, comme un joli petit couple...

Et Gabriel, lui, il n'a plus rien de l'intello que j'ai croisé dans le métro récemment. On est samedi soir, un jour de gay pride, il fallait qu'il soit séduisant, pour autant que ça puisse être possible avec un bras dans le plâtre. Oui - pour lui, c'est possible. Un bras en écharpe, ça ne change rien à sa façon de sourire, à la couleur de ses yeux, à la fossette presque invisible qui se creuse dans sa joue droite lorsqu'il sourit. Ça m'énerve. Même à moitié handicapé comme il l'est là, il subjugué les foules. Et je ne peux pas en détacher mon regard, moi non plus.

Vu la place que j'avais choisie, dans un coin à l'ombre, je ne pensais pas que ma présence serait détectée ; mais ce type, Lawrence, qui me tournait le dos, pourtant, il doit avoir un instinct, un flair du tonnerre de dieu. Il se retourne brusquement, alors que ça fait bien un quart d'heure que j'observe leur petit groupe, et je n'ai pas le temps de bouger - son regard vient frapper le mien de plein fouet.

Il y a beaucoup de choses, dans l'expression de ses yeux, trop pour que je puisse les analyser en détails - mais à mon avis, ça ne doit pas être du genre "oh, trop bien, y'a Joshua là-bas !". Pas exactement. Il se détourne, et je m'attends à ce que Gabriel, alerté, tourne la tête vers moi l'instant d'après, mais pas du tout. L'autre ne doit pas lui avoir révélé ma présence, soucieux sans doute de ne pas lui gâcher sa soirée ; le blond continue à rire avec insouciance, son bras dans le plâtre, et tenant un verre de bière dans sa main valide.

Mais c'est au tour de Nina, une demi-heure après, de me repérer ; et là, par contre, il fallait s'y attendre, c'est une fille - réduisant à néant tous les efforts de Lawrence pour passer ma présence sous silence, elle en avertit Gabriel, qui lève les yeux vers moi. Qui me découvre. Qui me regarde.

Et j'avais oublié à quel point ses yeux pâles pouvaient être profonds, quand il voulait. Et encore maintenant, je suis subjugué par cette capacité qu'il a à faire s'évanouir tout le bruit d'une salle bondée, à faire disparaître toutes les personnes autour de moi, rien qu'en me regardant. La haine obsessionnelle que je lui voue prend le pas sur tous mes autres sens, de sorte qu'il n'y a plus que lui et moi, dans ce bar, en cet instant ; plus un seul bruit, plus une seule personne, juste lui assis au comptoir, à demi-tourné vers moi, la lumière nimbant ses cheveux dorés comme un ange éclairé par la lumière de dieu, et moi, au fond de la pièce, dissimulé dans l'ombre qui convient à un serveur du mal.

Combien de temps il dure, ce regard ? Je serais incapable de le dire, puisque tout s'est arrêté, autour de moi. C'est Gabriel qui a les clés du Temps : c'est lui qui l'a stoppé en me regardant, c'est à lui de le remettre en route en détournant les yeux. Mais je ne sais pas combien de secondes ou de siècles se sont écoulés entre cette pensée et le moment où il la met en pratique - et dès que son regard se détourne du mien, les secondes recommencent à filer, tout doucement au début, avant de reprendre leur vitesse habituelle.

Il s'est passé quelque chose de si extraordinaire - le temps s'est *arrêté* ! - mais quand je tourne les yeux vers mon groupe d'amis, ils n'ont rien remarqué, occupés à papoter avec animation. Ils n'ont rien décelé, rien vu - de toute façon, ils n'auraient rien compris.

Je relève les yeux vers Gabriel, mais il a sans doute décidé, comme lorsque je l'ai croisé dans le métro, qu'il n'était plus question pour lui de se tourner vers moi à nouveau, et il reste obstinément dans la même position, face au bar, et il parle avec ses amis comme si de rien n'était, et il sourit, il rit, même, comme pour me faire comprendre que ma présence dans ce bar, dans son royaume personnel, est loin d'être assez importante pour l'affecter.

Et je me dis que je n'aurais pas dû venir - encore une fois, je suis partagé entre la colère que lui seul a le don de



provoquer en moi, et cette frustration qui débarque toujours chaque fois que je pose les yeux sur lui. Je n'arrive pas à détacher mon regard de ses putains de cheveux blonds. Et de sa chemise blanche, qui me rappelle avec beaucoup trop de clarté le corps qui se cache en dessous.

Je ne le quitte pas des yeux, malgré moi, et il faut que Nathaniel me secoue pour que je réalise que je ne suis pas tout seul, que je suis venu avec des potes, et que ça fait dix minutes qu'ils attendent une réponse à une question. Alors je lève le menton pour leur indiquer le bar, et il leur suffit de découvrir la silhouette blonde qui y est assise pour comprendre ; l'instant est important, et le débriefing se fera plus tard - de toute façon, je ne suis pas en état de suivre une conversation avec eux. C'est Gabriel qui accapare ma concentration ; je ne veux pas rater le moment où il lèvera une seconde fois les yeux vers moi...

Mais il ne le fait pas. Toujours pas. J'ai beau faire très attention, ça ne sert à rien ; pas une seule fois, il ne tente d'accrocher à nouveau mon regard. Et lorsqu'il se lève pour partir, je me dis que c'est bon, cette fois, il va poser les yeux sur moi - mais encore une fois, je me trompe du tout au tout. Il regarde partout ailleurs dans la pièce, sauf vers l'endroit où je suis assis, et sort, les yeux fixés sur la porte, en serrant au passage des mains et en distribuant des sourires, mais en évitant mon regard de manière parfaite.

Le salaud.

Et c'est très efficace, comme manière de faire, c'est ça le pire - longtemps après être rentré chez moi, je ne fais que passer en boucle dans ma tête ce regard qu'on a échangé, et la façon dont il m'a ensuite superbement ignoré.

Et ça m'agace, nom de nom, ça m'agace terriblement...

.oOo.



Les autres fictions de Sanashiya :

Everything about IOU	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4439.htm
Supermassive blackout	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3005.htm
Forbidden Colours	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2609.htm
La lie de l'humanité	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2506.htm
Blind Hatred	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2465.htm
Kurogane à l'école des sorciers	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2480.htm
Cyber Friend	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2455.htm